

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Fragile comme une bombe

Catherine Lavarenne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CATHERINE LAVARENNE

**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

vib éditeur

CATHERINE LAVARENNE

**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

vib éditeur

Fragile comme une bombe
de Catherine Lavarenne
est le mille cent cinquante-septième ouvrage
publié chez
VLB ÉDITEUR.

Direction littéraire: Miruna Craciunescu
Couverture et mise en pages: Grace Cheong
Révision: Caroline Décoste
Correction d'épreuves: Emmanuel Dalmenesche
Photo de l'autrice: Julia Marois

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Dépôt légal: 3^e trimestre 2022
© VLB éditeur, 2022
Tous droits réservés pour tous pays
editionsvlb.com

ISBN 978-2-89649-918-2
ISBN EPUB 978-2-89649-970-0

VLB éditeur
Groupe Ville-Marie Littérature inc.*
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac, 3^e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél.: 514 523-7993
Télé.: 514 282-7530
Courriel: vml@groupevml.com

Distributeur:
Les Messageries ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Télé.: 450 674-6237
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

CATHERINE LAVARENNE

**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

vlb éditeur

*Elle n'était pas fragile comme une fleur,
mais fragile comme une bombe.*

ATTRIBUÉ À FRIDA KAHLO

Je pense beaucoup à faire l'amour avec Antoine. À en perdre la tête. Pendant les longues réunions comme les conversations d'ascenseur, il envahit mon esprit, il est partout avec moi. Dans les couloirs du ministère, devant la fenêtre de mon studio à Québec, ses doigts glissent sous ma chemise et effleurent mes seins. Je sens son sexe dur pressé contre mes fesses, dans le couloir ou dans l'entrée, il pose ses mains m'enlace me prend. Puis il me pousse doucement contre le mur et mord ma nuque, il me manipule, me retourne, me maintient. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre, l'entièreté de son désir pour moi je l'absorbe, il me veut complètement, tout de moi, tout.

Entre deux réunions au ministère, je nous rêve une étincelle spontanée, sauvage, un élan incontrôlable après beaucoup de résistance, comme si on avait tout fait pour l'éviter, mais que c'était plus fort que nous. Je voudrais que jusqu'au premier baiser, le doute subsiste. N'être sûre de rien, m'exposer au risque, être folle. Ne plus rien contrôler.

À d'autres moments, je réfléchis au baiser à travers lequel la folie se saisirait de nous. Je me plais à me vautrer dans la lenteur. La douceur. Je sens une flamme qui monte en moi, si tranquillement. Ça prend son temps, ça agace, ça dure. Une main appuyée sur le creux de mes reins, une caresse sur l'épaule, un baiser qui prend tout l'espace, la durée, l'infini.

Je ne me souviens plus de ce que ça fait embrasser un autre homme. Alors j'invente, je multiplie, je cherche.

Je ne connais plus que les désespérants lapements répétitifs de Philippe, sa langue dure qui conquiert, qui étouffe. S'abandonner à un baiser comme on se laisse glisser vers l'inévitable, ça ne m'est pas arrivé depuis, je ne sais pas. Non, je ne me souviens plus de ce que ça fait, embrasser un autre homme.

Puis vient le moment où j'ouvre la portière. Je salue mon chauffeur, je traverse le trottoir et j'entre à la maison. Antoine disparaît. La vie reprend son cours, comme s'il n'y avait eu aucune interruption. Il y a des repas à préparer, des brassées de lavage à faire, des devoirs à superviser. Il y a un lit à combler. Un vide qui m'aspire. Je me laisse couler comme on se repose, les cailloux cachés au fond de mes poches empêchent ma dérive. Les gestes se délient, et notre rythme me transporte d'un instant à l'autre. Mes émois s'apaisent, ma brûlure se soulage, je m'enfonce doucement dans la tranquillité, c'est ça être une famille. Plus rien ne m'emporte.

Parfois, quand je ne bouge plus, que je reste attentive dans un moment de silence, je crois percevoir une ombre légère. Il me semble qu'un voile protecteur m'enveloppe, me dérobe à la vue des autres. Une grand-mère que je n'aurais pas connue, à la fois en moi et avec moi, un double dormant. Si les secrets qui me tirent vers le fond s'accumulent dans mes poches, elle les prend en charge. Elle les transforme en pierres presque précieuses. Elle les collectionne. Parfois, elle laisse rouler un de ces cailloux sous mes pieds pour me faire trébucher; c'est qu'elle juge qu'il me faut apprendre à marcher ailleurs. Ou encore, elle me glisse un éclat particulièrement acéré au creux de la main, et je sais que je dois me tenir prête à frapper fort. Mais ça, je n'ai jamais appris à le faire.

Un jour, elle voudra peut-être exposer cette collection. Un peu par vengeance, mais beaucoup par amour.

Ça m'effraie, c'est sans nom comme ça m'effraie.

TABLE DES MATIÈRES

I

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7

II

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9

III

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8

9
10
11

Remerciements



1

Quand Nadia m'a invitée à prendre un café au printemps 2018, j'ai accepté sans grand enthousiasme. Je savais ce qu'elle voulait me proposer: elle cherchait à recruter pour la campagne électorale de l'automne. Ça ne m'intéressait pas. J'avais suivi sa carrière de loin, avec une pointe de curiosité, un peu de sympathie, sans plus. Ce n'était pas la première fois qu'une idéaliste essayait de remporter des élections et, comme tous les autres candidats progressistes avant elle, elle échouerait. La gauche, au Québec, n'arrivait pas à s'imposer. On votait stratégiquement: contre le parti qu'on ne voulait pas plutôt que pour celui qu'on préférait. Et puis, les partis progressistes étaient périodiquement déchirés par les luttes intestines fixées sur des questions de principe. Mais voilà, mon troisième roman était au point mort, j'étais en proie à une panne d'inspiration qui s'éternisait. Qui sait, peut-être qu'il me viendrait de nouvelles idées en me rapprochant de Nadia. Après tout, c'était un personnage intéressant.

Elle était déjà au Brick Café quand je suis arrivée. Elle s'est levée et m'a embrassée chaleureusement. Tout en elle respirait l'authenticité. Elle était vraiment douée. Comme je m'y attendais, elle m'a proposé de me joindre à son équipe pour les élections d'octobre. Je comprenais pourquoi elle s'intéressait à moi. J'étais un peu connue, surtout pour mes prises de position et mon côté woke confortable. Mon premier roman avait eu du succès, particulièrement après son adaptation cinématographique. Le deuxième, un peu moins, mais les critiques avaient été polies. Je tenais une chronique culturelle à une émission de radio, j'étais parfois invitée à la télévision pour donner mon opinion sur n'importe quoi. Mon franc-parler plaisait aux gens qui me suivaient sur les réseaux sociaux. Des inconnus me saluaient parfois dans la rue. Et oui, bien sûr, comme tout le monde, je voulais un gouvernement intègre qui prendrait soin des plus vulnérables, qui aurait le courage de prendre des décisions impopulaires afin de protéger l'environnement. N'était-ce pas ce qu'on voulait tous? Je n'ai pas fait semblant d'être surprise. J'ai refusé avant même qu'elle ait fini: la politique, ce n'était pas pour moi. En me serrant la main avant de partir, Nadia m'a lancé:

— Prends quelques jours pour y penser. J'attends de tes nouvelles.

En rentrant, j'ai fait un détour pour m'arrêter chez Marianne. Les rayons du soleil éclataient en diamants sur les dernières buttes de neige. La tension se relâchait, les passants marchaient lentement, s'attardant devant les vitrines. Les oiseaux gazouillaient comme s'ils s'accordaient des vacances. J'ai souri, bien sûr que j'allais m'arrêter chez Marianne. Ces journées-là étaient faites pour nous, le printemps, c'était pour nous.

Je me souviens clairement de la première fois qu'elle m'a adressé la parole. L'année scolaire tirait à sa fin. Nous traînions sur le perron du collège. Je la connaissais de loin: tout le monde était toujours, dans cette école, l'amie d'une amie d'une amie. Elle se tenait appuyée sur la rampe, les rayons du soleil derrière l'érable accentuaient sa rousseur. Ses yeux verts se sont posés sur le livre que j'avais à la main et elle a haussé un sourcil:

— Ah? Tiens, c'est drôle, moi aussi je lis Camus. T'es rendue où?

— J'ai lu le premier chapitre. Sa mère est morte. Pis il s'en crisse.

— C'est ça le principe.

Elle a tiré un paquet de sa poche et m'a offert une cigarette.

— Je t'ai vue jouer de la guitare l'autre jour. Ça te tenterait qu'on jamme à un moment donné?

D'une conversation à une autre, on a senti l'amitié s'installer, tellement plus doucement qu'un nouvel amour. C'était tout simple. La même excitation, mais sans le déchirement, la peur de perdre la face, le cœur, l'âme, l'entièreté de son être. La même curiosité, le même enthousiasme, la même envie de se découvrir, mais sans le risque de s'oublier soi-même et de ne plus se reconnaître. Fin juin, mes parents partaient pour quelques jours, alors j'ai invité absolument tout le monde à une fête que j'ai commencée en prenant de l'acide. Bientôt, la maison entière vibrait comme un marshmallow prêt à exploser. Je me suis esquivée pour trouver le calme de la rivière dans un boisé tout près, situé au bout de notre rue paisible du nord de l'île. Mon coin secret était encore sauvage. C'était avant que les urbanistes du ^{xxi}e siècle prennent d'assaut l'administration municipale et aménagent des places publiques et des tracés de parc sur chaque parcelle de verdure. Marianne était déjà là. Adossée à mon arbre préféré, la tête contre la branche où je grimpais enfant, elle contemplait les vagues. Elle ne s'est pas retournée quand elle a entendu mes pas. C'était comme si elle m'attendait. Nous avons halluciné en silence des fleurs d'écume et des poèmes de poissons, et nous sommes retournées vers la fête en nous tenant par la main.

C'est tout naturellement que nous avons pris notre premier appartement ensemble. L'expérience a duré moins d'un an et elle nous aura permis de comprendre deux choses: tout d'abord, que la colocation, ce n'était pas pour nous; ensuite, que notre amitié pouvait résister à n'importe quoi. Si je suis

parfois nostalgique du temps où je partageais mon quotidien avec elle, je ne m'ennuie pas de son insouciance, de ses approximations, de ses décisions que je trouvais impulsives. En revenant de l'université, je constatais que tous les meubles avaient bougé. Ou alors, au retour de l'épicerie, j'apprenais qu'on hébergeait un quatuor de musiciens brésiliens pour probablement deux semaines, pas plus, promis. Je tournais le dos trois secondes et un chantier de militantisme antimondialisation prenait racine dans notre salon. Parfois, quand nous louions des films, elle partait Dieu sait où, sans même un vingt-cinq sous pour me prévenir, et je m'endormais sur le canapé du salon en l'attendant en vain.

Paradoxalement, sa spontanéité est désormais ce que je préfère d'elle. J'aime à n'en plus finir ses bifurcations subites, son authenticité sans compromis. Nous avons eu une énorme dispute, une seule, où je lui ai hurlé qu'elle était la personne la moins fiable du monde, et où elle m'a traitée de vieille bique coincée. Ça m'a coupé le sifflet. De quoi, j'étais une vieille bi coincée? Elle a failli mourir de rire, bique, elle avait dit bique, on s'est roulées par terre pendant au moins quinze minutes, sans pouvoir reprendre notre souffle. On essuyait encore nos larmes devant la caisse du dépanneur, en payant notre paquet de cigarettes et une bouteille de Caballero de Chile. En rentrant, on s'est dit que j'étais vraiment faite pour vivre seule. J'ai plié bagage et deux semaines plus tard, je m'installais en haut du nettoyeur au coin de Mont-Royal et Drolet, dans un appartement dégueulasse mais immense, avec beaucoup de cachet, et encore plus de lumière. Une de nos amies a repris ma chambre sans rouspéter, même si j'étais là cinq jours sur sept. Depuis, nous avons gardé l'habitude de débarquer l'une chez l'autre sans prévenir, comme si nos espaces étaient restés indivisibles. Le printemps est notre saison glorieuse, celle où nous nous sentons revenir aux premiers jours de notre amitié. Nadia, avec une certaine arrogance, n'avait pas voulu accepter mon refus. Cela dit, ça m'intriguait davantage que ça ne m'irritait. J'attends de tes nouvelles, avait-elle précisé, avec un je-ne-sais-quoi dans le regard qui signifiait: je te connais mieux que tu ne le soupçonnes.

Marianne habitait le troisième étage d'un triplex de pierres grises, à une quinzaine de minutes de chez moi. J'ai gravi les marches extérieures jusqu'au palier, puis j'ai sonné. Pas de réponse. Pourtant, là-haut, la porte du balcon était ouverte. J'ai appuyé un peu plus longuement sur la sonnette, puis j'ai rebroussé chemin. J'arrivais au coin de ma rue quand mon téléphone a vibré dans ma poche.

— Steph, c'est toi qui viens de passer chez moi?

— Oui!

— Ah merde, j'étais dans le bain. T'es loin?

— Je suis rendue chez moi, là.

— Ah, merde, a-t-elle répété. Bon, comment ça va?

On a échangé quelques banalités. Elle m'a demandé si je voulais revenir,

le café était prêt. Une autre fois, ai-je proposé. J'ai voulu qu'elle me raconte le lancement d'un de nos amis, que j'avais manqué pour aucune raison particulière. Il m'arrivait parfois de ne pas savoir comment m'extirper du sofa. Ça s'était bien passé, m'a-t-elle assuré. J'aurais dû venir, on s'était ennuyé de moi. J'ai promis d'aller acheter le roman. J'ai raccroché sans lui parler de ma rencontre avec Nadia, même si c'était pour ça que j'étais allée chez elle. J'aurais voulu savoir ce qu'elle en pensait. Mais ma décision était prise, alors il n'y avait pas grand-chose à en dire. Ce serait une anecdote à raconter au prochain apéro, sans plus.

Comme l'après-midi touchait à sa fin, j'ai commencé à m'activer mollement dans la cuisine. M'occuper les mains m'a toujours aidée à réfléchir; c'est souvent pendant que j'accomplis des tâches répétitives que mes idées prennent forme. Le personnage de Nadia se profilait déjà. Je me demandais dans quelles scènes je pourrais l'intégrer, comment elle servirait l'intrigue. Son corps se découpait, encore diaphane, comme une silhouette apposée sur un collage, qu'on place et déplace pour trouver son emplacement idéal. Elle était plutôt grande, très mince et nerveuse, les cheveux lisses et pâles, mi-longs. Un visage animé d'un regard qui vous accrochait au premier coup d'œil. Le charisme de celle qui vous refuse le droit de douter d'elle. Il faudrait que je la voie interagir avec mes autres personnages pour cerner le rôle que je lui dédierais dans mon roman en cours. Peut-être serait-elle le point de départ d'un nouveau projet d'écriture. Je ne savais pas encore quel prénom je lui donnerais. Ça viendrait quand elle commencerait à bouger, à parler.

Fidèle à son habitude, Philippe est arrivé à 18 heures pile. Matéo avait déjà terminé ses devoirs et s'était échoué sur le divan, d'où me parvenait la voix irritante d'un youtubeur quelconque. J'ai tendu la joue à Phil pour qu'il y dépose un baiser. Il m'a demandé si ma journée avait été bonne. Très bien, et la sienne? La sienne aussi. Il a desserré sa cravate, jeté son veston sur le dossier d'une chaise et m'a proposé de me donner un coup de main à la cuisine. J'avais presque terminé, ce n'était pas nécessaire. Un verre de vin? Pourquoi pas.

Nous nous sommes assis tous les trois à la petite table de la cuisine. Entre deux bouchées, j'ai mentionné mon rendez-vous de l'après-midi avec Nadia. Phil ne voyait pas de qui je parlais. Au provincial? J'ai confirmé, oui, au provincial. C'était quoi le nom de son parti, déjà? Ah, oui. Ça lui revenait. La socialiste.

— Elle veut que je me présente aux élections, ai-je laissé tomber d'un ton neutre.

— Toi?

Il a levé les yeux de son ragoût de porc, surpris. J'ai hoché la tête.

— Et... ça te dirait?

J'ai haussé les épaules. J'ai répondu que je n'étais pas sûre. Il a pris le temps d'avaler deux bouchées, en mastiquant lentement.

— Je suis certain que tu serais excellente, a-t-il entamé avec prudence. J'en doute même pas une seconde. Mais est-ce que c'est vraiment ce que tu souhaites? Je veux dire, c'est un travail stressant. Tu serais continuellement sous la loupe des médias. Et tu sais déjà à quel point ça t'affecte, chaque fois qu'on t'insulte en ligne. T'as vraiment le goût d'en faire ton quotidien?

Il a secoué la tête.

— C'est comme tu veux, et tu sais que si tu t'embarques là-dedans, je vais t'appuyer à cent pour cent. J'aime pas te voir souffrir, c'est tout.

— Oui, et puis c'est vrai que je serais tout le temps partie à Québec, si je suis élue.

Il est resté pensif, la fourchette ballottant au-dessus de son assiette.

— Ah oui, c'est ce qui serait le plus difficile. C'est pas impossible, mais pense-y. Avec Matéo, ça serait compliqué.

J'ai regardé mon fils, qui n'avait pas l'air d'avoir un avis précis sur la question. Comme toujours, il ne semblait pas concerné par ce qui se disait autour de la table. J'avais parfois l'impression que les vidéos continuaient à jouer dans son esprit, même quand il s'éloignait de son ordinateur, de son téléphone ou de la télévision. Je me demandais ce que j'aurais pu faire pour qu'il en soit autrement, quelle occasion j'avais manquée de le garder présent avec nous. Et puis, je me souvenais que tout n'était pas de mon ressort, ni de ma responsabilité. Ce perpétuel combat contre les écrans, je le savais perdu d'avance. Avec mes amies, on s'en navrait en prenant un verre, épuisées devant la fatalité. Le monstre avait gagné, et puis après? Qu'est-ce qu'on s'en foutait. Ces ados étaient nourris, aimés, protégés, soignés. Pour le reste, ils s'arrangeraient bien. Ils trouveraient leur chemin, ou bien ils nous surprendraient en ajoutant à l'histoire humaine un chapitre qu'on n'avait pas prévu, leur déficit d'attention généralisé se révélerait une superpuissance de flexibilité mentale, qu'en savais-je. Phil a pris un air conciliant:

— Peut-être la prochaine fois, qu'est-ce que tu en penses? Quatre ans, ça passe vite. Et ça te laissera le temps de finir ton roman.

— De toute façon, ai-je conclu en haussant les épaules, les gens votent pas à gauche, alors c'est sûr que je perdrais. Si je décide de faire la campagne, ce serait pour le plaisir. Pour l'expérience. Ça pourrait me donner des idées pour écrire.

Phil a hoché la tête, mais il n'a rien répondu.

Cette nuit-là, je me suis réveillée vers 3 heures et j'ai commencé à compter les moutons. Le sommeil à bâtons rompus, j'en avais l'habitude. J'avais arrêté de prendre mes antidépresseurs six mois plus tôt et ça se passait plutôt bien, mais j'avais tout de même des moments d'insomnie. J'ai inspiré profondément,

puis j'ai fait le vide dans mon esprit. Les techniques de méditation qui m'avaient apporté un peu de paix au cours de ma dépression étaient devenues chez moi un automatisme. Mais Phil ronflait et malgré tous les enseignements des guides à la voix douce de mon application à douze dollars par mois, je n'arrivais pas à m'immerger dans le moment présent. Je me suis levée sur la pointe des pieds. Dans le salon, le lampadaire dessinait un carré précis au plafond, au centre duquel le luminaire était figé, prisonnier d'une zone qui l'empêchait de se fondre dans la noirceur de la nuit. Il était exposé. Je ne comprenais pas ce qui montait en moi, une sorte de colère, un accroc qui refusait de se laisser polir; je regardais le luminaire dans son carré blanc, illuminé mais éteint. J'ai fermé les yeux, respiré profondément, encore. J'ai repensé à Nadia et j'ai décidé que j'en ferais un personnage important. Peut-être que c'était ce qui manquait à mon roman, ce que je devrais ajouter à mon histoire pour la faire briller.

J'ai fini par somnoler un peu sur le divan. Distant, j'ai regardé Matéo se préparer pour l'école comme si ça ne me concernait pas vraiment. Vers 10 heures, j'ai appelé Nadia. Je me suis entendue lui dire que c'était d'accord, j'allais me lancer. J'étais calme. À l'autre bout du fil, un bonheur sincère a explosé dans la voix de Nadia. J'ai été flattée qu'elle me traite avec autant de considération. Une petite bouffée d'orgueil m'a chauffé les joues.

Recruter des gens ne devait pas être simple. Nadia a joué franc-jeu: on ne se bousculait pas au portillon pour combler les espaces vacants dans l'équipe. D'ailleurs, une autre candidate, une militante de longue date inconnue du public, avait été pressentie pour cette circonscription. Elle avait finalement refusé. Nadia ne le regrettait pas, au final j'avais un profil bien meilleur que le sien. Je lui ai dit qu'elle ferait bien de ne pas avoir trop d'attentes, j'étais une novice et je commettrais sans doute tout un paquet d'erreurs. On a convenu que je prendrais rendez-vous avec Myriam, sa directrice de cabinet, dès la semaine suivante; tout irait bien, elle en était convaincue.

Myriam m'a appelée le lendemain. La première étape serait de trouver les éléments clés pour me soutenir, disait-elle. Elle avait des noms à me proposer. Elle m'a demandé de penser aux enjeux locaux de ma circonscription, de faire une liste, oui ce serait bien, et que je lise attentivement la plateforme du parti, surtout que je note toutes mes questions, on regarderait ça ensemble. Et aussi que je libère mon agenda pour les deux dernières semaines d'août, pour la prise de photos et le lancement de la campagne. Elle a insisté plusieurs fois sur l'importance de tenir ça secret jusque-là. Son équipe de communication laisserait couler l'information, elle aurait soin de ne rien confirmer, ne rien démentir. Si les journalistes me contactaient, je dirais que Nadia et moi avions eu une conversation intéressante, rien de plus. Ça m'allait? Ça m'allait.

J'ai soudainement compris que tout irait très vite et qu'il ne serait plus possible de me défilier. Jusque-là, je m'étais amusée du sérieux avec lequel

Nadia abordait la politique. Ce n'était encore qu'un jeu pour moi. Après de longues hésitations, j'ai pris le téléphone et j'ai composé le numéro de Nadia. Je lui ai avoué que j'étais inquiète de la tâche qui se profilait devant moi, vu mon manque d'expérience. Non seulement je n'avais jamais fait de politique, mais j'avais toujours travaillé à la pige. Je n'avais jamais tenu bon plus d'un an dans un bureau. J'étais impatiente et irritable, psychorigide même, disaient certains, et je me relevais à peine d'une dépression sévère. Et puis, mon fils était en pleine adolescence. Croyait-elle vraiment que j'étais la bonne personne?

— Dis-moi, a-t-elle rétorqué, est-ce que tu penses que les gars, ils réfléchissent à ces choses-là? J'ai pas encore rencontré une seule femme qui ait accepté mon offre du premier coup. On se remet toutes en question, on n'a pas assez d'expérience, un tempérament difficile, on est *durs à gérer* – tu vas l'entendre souvent, celle-là –, on a des enfants, on a peur de pas être à la hauteur. Pour toutes ces raisons, on croit toujours que quelqu'un d'autre ferait une meilleure job que nous. Pendant ce temps, les gars, ils s'emmerdent pas avec ça. Ils concluent le deal sans y penser une seconde. Quand ils hésitent, c'est parce qu'ils sentent qu'ils peuvent se faire payer plus cher ailleurs. Ils ont pas nécessairement plus d'expérience que toi, ou que moi quand j'ai commencé, mais ils se sentent compétents et prêts à relever le défi. Ils ont été élevés pour ça, et nous, pour les laisser faire. Ça te fâche pas?

J'écoutais Nadia en levant les yeux au plafond. Son militantisme appuyé me rebutait. Pourtant, au fond de moi-même, je savais bien de quoi il s'agissait. Ses paroles faisaient remonter en moi un flot de souvenirs vagues. Je repensais à tous ces moments où, sans même m'en rendre compte, j'avais ravalé un sentiment d'injustice devant une différence de traitement palpable, mais difficile à prouver, entre les hommes et les femmes. Ce n'était pas un événement particulier, un moment clé que j'aurais pu épingle pour être en mesure de dire: voilà, c'est exactement de *ça* qu'il s'agit. Ce n'était pas un arrêt sur image, pile à l'endroit où les choses auraient pu se dérouler autrement, où tout aurait pu changer. C'était une sensation familière que je comprenais dans mon corps, une habitude qu'on n'a jamais pensé à remettre en question. Un ordre établi, sans rien à proposer comme alternative.

Pourtant, une voix en moi réfutait instantanément: elle généralise, les femmes sont de plus en plus présentes sur la scène publique, il ne faut pas jouer à la victime, les femmes ont *beaucoup* de pouvoir. Elles sont meilleures à l'école parce que le système d'éducation est fait pour elles, ça n'est pas si facile pour les hommes; eux aussi, ils vivent des inquiétudes et des angoisses. Ils sont soumis à une immense pression de performance, à une habitude de la violence qu'ils n'ont pas choisie, on ne s'occupe pas assez des souffrances que ça leur cause et quand elles explosent, ces souffrances, il est souvent trop tard. Les hommes, quand ils souffrent, c'est atroce. Ils peuvent en perdre la raison, ça s'est vu. Ça, il fallait être un homme pour le comprendre.

Malgré tout, ses mots ont laissé leur empreinte en moi. Nadia avait peut-être le profil de l'éternelle perdante d'élections, avec son parti de gauchistes et son charisme d'intellectuelle du peuple. Mais tant pis. Elle avait su toucher en moi quelque chose qui ne voulait plus s'effacer.

2

Depuis que je suis petite, je rêve de manière récurrente à une maison qui n'en finit pas. Je m'aventure d'une pièce à l'autre, je découvre de nouveaux passages, les espaces se multiplient. Plus la maison s'étale, plus je me sens libre et en sécurité. J'inviterais mes amies à y vivre, nous y installerions un atelier, une bibliothèque confortable où nous pourrions lire et écrire sous les rayons dorés de l'automne, une immense salle à manger où nous servirions des soupers qui dureraient jusqu'à ce que la lune soit haute dans le ciel. Souvent, cette maison ressemble vaguement à celle où ma mère a grandi près de Sorel, et qui lui sert aujourd'hui de chalet. Elle et mon père y passent de plus en plus de temps, depuis qu'ils sont tous deux retraités.

Je n'ai pas connu ma grand-mère Élise. Néanmoins, à chacune de mes visites à la demeure familiale, je salue son portrait qui trône au salon. Je scrute son visage pour chercher les traits que nous aurions en commun. J'aime son regard juste et précis. Elle a été une des premières femmes d'affaires du Québec. Sous sa poigne calme et déterminée, le petit magasin général qu'exploitaient ses parents s'est transformé en une chaîne de commerces à rayons. Elle a vendu ses parts au bon moment, quelques années avant que le marché ne soit pris d'assaut par des multinationales, et que les entreprises de ce type soient forcées à mettre la clé sous la porte. De mon grand-père, je ne sais rien. Ma mère ne m'a jamais dit si elle était née d'un moment de passion, ou bien d'un viol que la famille aurait caché. À l'époque, les deux scénarios se valaient, on sait le sort qui était réservé aux filles-mères et à leur progéniture. Mais chez les Garneau, les curés pouvaient aller se rhabiller, on n'abandonnait personne. Ceux qui médisaient avaient été matés comme les autres, après s'être vu refuser le crédit au magasin pour une année complète.

Je me demande si c'est par humilité ou au contraire par bravade que ma grand-mère a donné le prénom de Marie à sa fille. Quand je questionne ma mère, elle décrit Élise comme une femme posée, ni sévère ni bienveillante, qui ne se laissait jamais aller à dévoiler ses sentiments. Elle était droite, d'une droiture qu'aujourd'hui on appellerait l'éthique.

Ma mère n'a pas l'air d'avoir souffert de l'absence de tendresse et de

douce folie qui bercent la plupart des enfances heureuses. Quand je lui demande de me parler de ses jeunes années, elle me raconte toujours les mêmes histoires, sans changer un seul mot. Il y a la fois où le petit chien des voisins s'était sauvé, et qu'elle l'avait retrouvé sous son lit. Il y a son amour des livres, les soirées tranquilles passées au salon, les parties de dames qu'Élise ne l'aurait jamais laissée remporter avant qu'elle y arrive par elle-même. Et puis, elle se souvient aussi des veillées chez ses grands-parents, et des samedis après-midi de décembre, quand c'était occupé au magasin et qu'elle remplaçait l'inventaire sur les tablettes, avec une employée du nom de Marcelle, qui lui filait des chocolats en douce. Sa vie ressemblait à une émission en noir et blanc vantant les mérites d'une vie saine et bucolique en milieu rural. Ma grand-mère s'était toujours adressée à elle comme à une personne raisonnable; les caprices rencontraient un regard froid qui suffisait à y mettre un terme. Un jour, inspirée par un cours sur la psychanalyse que je suivais à l'université, je lui ai demandé de me résumer en une phrase ce qu'elle retenait le plus de son enfance. Elle a réfléchi quelques secondes, les yeux levés comme si elle consultait le fil de sa jeunesse qui pendrait du plafond, puis elle a dit: «J'ai été respectée.»

Pierrot a surgi comme une bourrasque dans cette existence bien rangée. Son arrivée est une ligne qui détermine un avant et un après. Dans les souvenirs de ma mère, Élise est apparue un jour en portant dans ses bras un poupon braillard, un paquet de couches de coton et une caisse de biberons. Un jour, mes cousins m'ont confié qu'une rumeur circulait: elle aurait décidé d'adopter l'enfant d'une jeune caissière de l'épicerie Garneau. Dix ans plus tôt, cette fille, ça aurait pu être elle: elle se sentait peut-être redevable envers le destin. Ma mère et moi avons longuement spéculé sur ce qui l'avait motivée à ramener ce petit paquet rugissant chez elle, sans donner d'autre explication que celle-ci:

— Son nom, c'est Pierrot, maintenant il va vivre avec nous. Lui aussi, il va m'appeler maman.

On aurait dit que le rôle de grande sœur avait été créé sur mesure pour ma mère. Elle n'a eu aucun mal à se jeter à bras ouverts sur Pierrot, qui a rapidement réclamé un amour chaotique et bruyant. Les cris et les rires ont envahi la vieille maison. Élise soupirait, levait parfois le ton. Mais Pierrot était moins impressionnable que Marie. Il ne baissait pas le regard, son visage se fendait d'un immense sourire, et Élise battait en retraite. Quand ma mère parle de l'arrivée de son frère, fini le noir et blanc, on se retrouve tout à coup face à un film feel-good des années soixante.

Pierrot n'avait que neuf ans quand Élise est morte. Le médecin de famille s'était inquiété d'entendre Élise tousser encore, alors que sa grippe avait été soignée au début de la saison. Quelques examens plus tard, le couperet est

tombé: le cancer était trop avancé. Ma grand-mère a réagi à la nouvelle de sa mort avec calme et pragmatisme, comme à tout ce qui lui est arrivé dans sa vie. Quand elle s'est éteinte deux mois plus tard, tout était réglé. Elle laissait à sa fille la gestion du patrimoine familial et l'éducation de son petit frère.

Ma mère n'a pas attendu longtemps avant d'amener Pierrot vivre dans le quartier où plus tard je naîtrais et grandirais. Les raisons de son départ de Sorel, où elle avait beaucoup de cousines et de cousins, restent obscures. Chaque fois que j'ai voulu en savoir plus, ma mère haussait les épaules en disant qu'elle avait sans doute eu besoin de changement. Il lui était devenu difficile de rester dans la maison familiale après la mort de sa mère. Et puis, la ville l'avait toujours attirée. «Je ne suis pas une fille de campagne, moi», tranchait-elle avant de changer de sujet. Alors, la maison dans la forêt s'est murée de silence, et le clan Garneau est devenu un groupe de figurants dans les albums photos de mon enfance, des personnages que ma mère évoquait à l'occasion, mais que nous ne voyions que rarement, pour les fêtes, les anniversaires ou aux enterrements.

Ma mère racontait son histoire avec détachement, comme s'il s'agissait de la vie d'une autre. Mais quand je me retrouvais seule avec mon oncle Pierrot, il savait me faire comprendre que ma mère ne me disait pas tout. Ma grand-mère était beaucoup plus complexe, mystérieuse – et peut-être même plus troublée – que ma mère ne le laissait entendre. Et, selon lui, je lui ressemblais beaucoup.

Mes parents se sont rencontrés à l'université, par l'entremise d'un ami commun. La chimie a pris instantanément entre Pierrot et le nouvel amoureux de ma mère. Ces deux-là étaient faits pour s'entendre, et je me suis souvent demandé si ce n'était pas spécifiquement pour cette raison que ma mère avait choisi mon père. Mon oncle était un adolescent fanfaron. Par sa vivacité d'esprit, il a tout de suite gagné l'estime de mon père, qui a un tempérament aussi sérieux que passionné. Étonnamment, Pierrot se pliait volontiers à l'autorité naturelle de son beau-frère. Quand mon père est venu déposer ses cartons dans la maison aux haies de cèdres, Pierrot a sauté de joie: il ferait enfin partie d'une famille normale. Il ne lui manquait plus qu'un petit frère. À la place, c'est moi qui suis arrivée quatre ans plus tard. Pierrot avait alors quinze ans.

J'ai passé les sept premières années de ma vie dans l'adoration totale de mon jeune oncle, qui a toujours été comme un grand frère pour moi, mais sans la rivalité qui mine souvent les fratries. J'adorais passer la soirée avec lui quand mes parents travaillaient tard. Il décongelait un repas au micro-ondes. On mangeait en écoutant la télé. Après les émissions de début de soirée, je me mettais en pyjama pendant qu'il insérait une cassette dans le lecteur vidéo, et puis il calait un coussin derrière mes épaules et nous couvrait tous les deux de

la même couverture. Nous restions là, tout près l'un de l'autre, partageant le même bol de pop-corn. La plupart du temps, je m'endormais devant l'écran. Pour faire durer le plaisir, je feignais le sommeil afin qu'il me porte jusqu'à mon lit. Il ne savait pas qu'il était observé: la tendresse qui enveloppait ses gestes était authentique. Il m'aimait, sans l'ombre d'un doute.

Un soir, pour jouer, j'ai calé mon visage contre son épaule et je ne l'ai pas lâché, même quand il a essayé de me déposer sur mon lit.

— Tu veux dormir avec moi?

J'ai hoché la tête. Toujours blottie dans ses bras, je l'ai laissé me porter au sous-sol. Allongée sous la couette, j'ai attendu qu'il se couche près de moi. Je me suis lovée contre son torse. C'était différent du lit de mes parents, où les corps étaient mous et abandonnés. Pierrot était tendu et il ne cessait de bouger. Puis, il a fini par s'endormir. Quand j'ai entendu mes parents rentrer, j'ai secoué son épaule. Il a grogné et m'a tourné le dos. J'ai recommencé. Il a soupiré et a regardé sa montre.

— C'est la nuit. Rendors-toi.

— Je peux pas.

Il a détaché la montre de son poignet et me l'a tendue.

— Tiens, quand tu appuies sur ce bouton, le cadran s'illumine. Tu vois? Va sous la couverture et regarde la lumière. Elle est verte, tu vas voir que tes doigts sont comme des petits boudins d'ogre!

J'ai fait comme il disait, tandis que le sommeil le reprenait. À la faible lueur de la montre, j'ai exploré les plis des draps, les contours de ses vêtements de coton, les poils de ses avant-bras. Le lendemain matin, je suis montée à la cuisine. Ma mère préparait le café. Elle m'a souri: vous avez fait un pyjama party, Pierrot et toi? Je n'ai pas répondu. La complicité qui me liait à mon oncle, c'était un terrain secret, où elle n'était pas la bienvenue. Elle n'aurait pas compris.

Il paraît que pendant les cinq premières années de ma vie, j'étais calme et facile, que tout m'allait. J'étais obéissante. Mais du jour au lendemain, sans qu'on sache pourquoi, j'ai changé. L'enfant sage s'est transformée en une bête butée. Ma mère se demandait pourquoi je lui en voulais autant, d'où venaient cette colère et cette impatience soudaines. Je me souviens encore de son ton suppliant quand elle me répétait: «Redeviens comme tu étais à quatre ans, s'il te plaît!» J'aurais bien aimé la satisfaire, mais je ne savais pas comment. Je sentais que je la décevais et je me détestais pour ça. En même temps, je détestais aussi la petite fille de la photo posée sur la table de chevet à côté de son lit. Cette enfant idéale que je n'étais plus, j'aurais voulu qu'elle s'efface de la mémoire de ma mère. Je n'avais aucune chance de gagner contre cette version antérieure de moi-même. Alors, j'abandonnais l'idée de plaire à ma mère, et je trouvais refuge auprès de mon jeune oncle.

Pierrot savait toujours s'accorder parfaitement à mon humeur, sans rien me demander. Si je rageais, il rageait avec moi. Il rageait plus fort que moi, il prenait toute ma rage et il l'exagérait, se frappant la poitrine, grognant comme un loup. Son exubérance transformait mes grands drames en une comédie burlesque qui finissait toujours par me faire éclater de rire. Puis il me prenait à bras-le-corps et nous luttions sur le tapis du sous-sol, jusqu'à ce que j'épuise ma dernière goutte d'énergie. Alors, je ne bougeais plus, et il me parlait. Il me promettait un univers complet où mes colères d'enfant feraient office de loi. Il me surnommait la Peste en me glissant des clins d'œil. Lui, il savait bien qu'au fond, la petite fille adorée de la photo, c'était encore moi. Il ne m'aurait changée pour rien au monde.

— Je vais te dire quelque chose, m'a-t-il annoncé un jour. Ta grand-mère aussi c'était une peste. Elle aurait laissé personne lui dicter ce qu'elle devait faire. Tu es comme elle, c'est pour ça que je t'aime tant.

Et puis il a murmuré :

— Ta mère, elle comprend pas ça.

À l'école cependant, je m'appliquais beaucoup. La répétition des exercices, dans leur exécution de plus en plus rapide, me procurait une immense satisfaction. Trouver des réponses, résoudre des problèmes, appliquer les règles de grammaire, c'était comme remettre de l'ordre dans le monde. Tenue d'une main de fer par un couple de Français à l'aube de l'âge d'or, l'école privée avait un effet apaisant sur moi, avec sa discipline et son code de vie. Les règles étaient claires et faciles à suivre : on écoutait et on était récompensé, ou alors, on désobéissait et on était puni. Tout le contraire de la maison, où je pouvais jouer à l'animal sauvage et m'en tirer à bon compte – avec, tout au plus, une dizaine de minutes de solitude imposée dans ma chambre, où je m'occupais en faisant le plus de bruit possible, pour bien montrer que ça ne me faisait rien du tout d'être punie.

À chaque fin de trimestre, le directeur remettait les bulletins lors d'une cérémonie que j'attendais, l'estomac noué à l'idée de ne pas être la meilleure. Il entrait dans notre classe et on se levait en clamant d'une seule voix : « Bonjour, Monsieur le Directeur ! » On devait éviter de faire grincer les pattes des chaises en se rassoyant. Le directeur, un petit homme moustachu à l'air doux, prenait le carnet bleu du dessus de la pile. Je tremblais pour la personne qui serait nommée, puisque le rituel commençait par la désignation du cancre de la classe. C'est qu'on y allait du pire au meilleur, bulletin après bulletin, dans un étalage public de l'incompétence des uns et du succès des autres. L'élève qui ouvrait le bal devait aller à l'avant, et sa note était alors révélée à toute la classe. Sous le regard sévère de la maîtresse, le directeur sermonnait le cancre et lui promettait un avenir sombre. L'élève retournait à sa place et le suivant était appelé, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les commentaires deviennent encourageants, au gré des notes qui montaient.

Enfin, on arrivait dans les quatre-vingt-dix, le directeur était enchanté, la maîtresse souriait, et je me crispais de plus en plus, sans savoir si mon nom serait le prochain, non pas encore, je soupirais de soulagement. Il ne restait que trois élèves, deux, une, toujours les mêmes qui s'échangeaient les premières places, et quand venait mon tour je marchais en tremblant de fierté. Je me verrais encore décerner un certificat d'honneur. De ma première à ma sixième année, je n'en manquerais pas un, et on écrirait mon nom dans le couloir quand viendrait le temps d'effectuer le passage vers l'école secondaire. On attendait tous de rejoindre ce lieu de haut prestige, où le reste de notre vie serait déterminé. Si on trébuchait et qu'on manquait la marche, on risquait de ne jamais avoir de métier, de ne jamais accéder à une position enviable dans la société: on serait éboueur, femme de ménage, concierge, ou tout autre métier qui nous condamnerait à ramasser la merde des autres. On ne voulait rien savoir de ces perspectives d'avenir là. On valait mieux que ça.

Ce régime militaire, issu d'une autre époque, structurait mon existence. Je m'y plaisais, je m'estimais chanceuse de faire partie d'un groupe d'élite, dont le destin serait de briller et d'accomplir de grandes choses. On nous le répétait souvent. Au collège où je passerais mon adolescence, on n'aurait même plus besoin de le dire tant on le tiendrait pour acquis. Notre uniforme imposerait le respect dans l'autobus où on s'entasserait avec les sans-classes de la polyvalente voisine. Ou du moins, c'était ce que je croyais.

Je me souviens d'une journée de maternelle, pendant la pause de l'après-midi. La maîtresse éteignait les lumières et on appuyait notre tête sur la table, au-dessus de nos bras croisés. Un beau jour, l'idée m'a prise de bâiller exagérément pour faire rire mes amis. Madame Sylvie n'a pas trouvé ça amusant. Les sourcils froncés, elle a ouvert le long tiroir central de son bureau et en a sorti l'instrument redouté: la règle de bois. Qui donc avait émis ce bruit disgracieux? Personne n'a répondu. Naturellement, elle a accusé Jean-Frédéric, le garçon assis à ma droite. Il faut dire que Jean-Frédéric était un mauvais enfant, de ceux qui n'écoutaient pas et qui étaient punis. Il s'est défendu comme il a pu, mais madame Sylvie ne le croyait pas. Il s'est traîné les pieds jusqu'au bureau. Soudainement, il a éclaté en sanglots, personne ne s'attendait à ça.

— C'est pas moi, a-t-il répété en tendant les mains sous la règle qui allait bientôt s'abattre.

— Alors, qui?

Jean-Frédéric s'est tourné vers moi, l'air navré de ce qu'il s'apprêtait à faire. Il m'a lentement pointée du doigt. J'aurais voulu fondre sur ma chaise, m'amalgamer au meuble.

— C'est vrai? m'a demandé madame Sylvie, la règle toujours levée sur les doigts de Jean-Frédéric.

Les secondes s'étiraient avec douleur. J'étais confrontée à un choix difficile. Jean-Frédéric n'avait pas désobéi et il serait puni, ce qui en soi constituait une anomalie. Ou alors, moi, qui étais gentille, je basculerais du côté des mauvais élèves. J'ai hoché la tête, oui, c'était vrai, j'avais fait ça. Mais madame Sylvie, après m'avoir scrutée de ses yeux fâchés pendant ce qui m'a paru être une éternité, a rangé sa règle.

— Retourne t'asseoir, a-t-elle sifflé à Jean-Frédéric.

Elle avait l'air déçue. Je l'avais échappé belle, une sueur froide collait ma chemise sur mon dos. Je suis tout de même restée perplexe; Jean-Frédéric aurait goûté de la règle, et moi pas. C'était donc que le châtement n'était pas lié au crime, mais à la personne qui le commettait? J'ai commencé à observer Jean-Frédéric, à l'affût de ce qui le rendait différent de moi. En quoi était-il plus punissable que moi? Je ne comprenais pas. Ses parents n'étaient pas divorcés; ses vêtements sentaient l'assouplisseur; sa boîte à lunch contenait des fruits et des yogourts, et non des chips et du chocolat. Quand j'en ai parlé à Pierrot, il m'a donné une réponse très simple. Ce n'était pas Jean-Frédéric qui avait quelque chose de particulier. C'était moi. J'étais précieuse, et personne ne me ferait jamais de mal, il le garantissait.

— Et puis, si madame Sylvie s'avise de te toucher avec sa règle de bois, elle aura affaire à moi, avait-il conclu en me serrant dans ses bras.

— C'est ça, avait ronchonné ma mère, enfle-lui la tête avec tes bêtises. Tu ne vois pas qu'elle dit n'importe quoi? Elle veut attirer ton attention, et ça marche à tout coup. Crois-tu vraiment que je l'aurais inscrite à une école où ils battent les enfants?

Pierrot n'avait rien répondu. Il s'était contenté de soutenir son regard, comme il le faisait avec ma grand-mère lorsqu'il était petit. Ma mère, comme la sienne avant elle, avait tourné le dos et était passée à autre chose. Pierrot avait raison, j'étais précieuse, j'étais celle qui pouvait éviter de se plier aux règles.

Je n'ai gardé que trois photos de Pierrot et moi. Sur la première, on voit ma tête de nouveau-né, déjà fournie de longs cheveux noirs, qui dépasse de son coude. Il a encore l'allure efflanquée d'un ado de quinze ans, ses pantalons formant des poches vides sous ses fesses trop maigres. Le regard qu'il porte sur moi sur cette photo, c'est celui que j'ai encore en mémoire quand je pense à lui. Un mélange d'adoration et d'incrédulité. D'aussi loin que je me souviens, Pierrot a su me faire sentir que j'étais une personne rare.

Sur la deuxième photo, je suis âgée de huit ans. Je grimace, les yeux droit dans l'objectif de l'appareil, pendant qu'il rit aux éclats, la tête renversée. Il venait de me faire goûter à des biscuits Oreo dont il avait remplacé la crème par du dentifrice blanc. C'était le jour de son départ pour Vancouver, où il allait compléter sa maîtrise, et il m'avait joué ce mauvais tour pour que je ne m'ennuie pas trop de lui. Ça n'avait pas fonctionné. Les premières semaines

après son départ, j'étais inconsolable. Je me suis repliée sur moi-même, jusqu'à ce que l'adolescence fasse éclater en moi une nouvelle fureur d'être vue, entendue.

La troisième photo, c'est ma préférée. Sa tête est penchée vers le cendrier où il appuie sa cigarette. Son regard est fuyant, sa bouche légèrement pincée. Tournée vers lui, je le regarde. Dans la pénombre du bar où la photo a été prise, le flash blanchit mon visage et en surexpose les traits. J'ai seize ans et je suis belle. Je n'ai peur de rien. Pierrot, à la fois grand frère admiré et jeune oncle avec qui tout est permis, m'a donné tout ce qu'il était capable de m'offrir. C'est de ça que cette photo m'aide à me souvenir.

3

Au cours des premiers mois qui ont suivi ma décision de me lancer en politique, Nadia prenait régulièrement contact avec moi. Je bénéficiais d'un traitement particulier, bien que je n'en avais pas conscience sur le moment. Je crois qu'on avait peur que je me défile: on entretenait mon enthousiasme en m'accordant l'attention de la cheffe. Nadia prenait de mes nouvelles, elle s'assurait que j'avais bien la date et l'adresse de la prochaine réunion de travail des candidats montréalais, elle réagissait systématiquement à chacune de mes publications sur les réseaux sociaux. Elle prenait le temps de m'accueillir personnellement quand j'arrivais aux réunions. Je sentais qu'on me traitait comme une invitée de marque, qui n'a pas encore tout à fait intégré la famille. C'était normal. Il y avait dans l'équipe des militants qui s'acharnaient à contre-courant depuis plus de quinze ans; le premier élu qui avait défriché la route vers Québec, à partir d'un quartier gentrifié de Montréal; et les neuf députés de la métropole qui portaient les couleurs du parti à l'Assemblée nationale. Ils avaient vécu ensemble la fièvre de la fondation, les déceptions des élections où ils n'avaient pas su séduire l'électorat, la démission du fondateur, suivie d'une course à la chefferie qui avait laissé des cicatrices encore fraîches. S'ajoutaient à ce groupe des stratèges aguerris, recrutés au fil des années, qui occupaient des postes à la permanence du parti, ou encore au cabinet de Nadia depuis qu'elle était devenue leur cheffe. Ils nous accueillaient, nous les nouveaux, avec un mélange de fierté orgueilleuse et de méfiance.

Un après-midi, alors que je feuilletais un roman sur une chaise longue dans le jardin, assommée par un soleil caniculaire, Nadia m'a téléphoné. Étais-je chez moi? Elle se trouvait dans mon quartier et un changement de dernière minute à son horaire lui avait laissé une petite heure à tuer avant son prochain rendez-vous. Je suis allée me passer une débarbouillette dans le cou. J'ai mis une bouteille de vin blanc au frais et j'ai rapaillé un peu le fouillis de Matéo qui encombrait le salon. Quelques minutes plus tard, elle sonnait à ma porte.

Elle était vêtue d'un chemisier blanc, sans manches, et d'un capri marine.

Elle m'a suivie dans la cour. Le soleil de juillet accentuait la blondeur de sa chevelure. Elle avait le sourire facile, ce qu'on lui reprochait depuis son entrée en politique, comme si le fait de ne pas afficher un visage austère en toutes circonstances diminuait sa crédibilité et ses compétences. Elle s'est promenade à travers mon jardin, complimentant les agencements floraux, les couleurs, désignant chaque plante par son nom. Elle m'a confié qu'elle entretenait une passion pour l'herboristerie et l'horticulture depuis l'adolescence, où elle s'était crue un peu sorcière. Elle s'est assise sous le parasol et tandis que je débouchais la bouteille de vin, elle a sorti un petit tube de son sac et s'est enduit le visage de crème solaire.

— Moi, je ne bronze pas, je crame, même à l'ombre! s'est-elle excusée.

Son rire a fusé, comme si elle venait de dire la chose la plus hilarante au monde. J'ai pensé à ma mère, à son visage fermé, à sa bouche pincée, quand je lui avais annoncé que je me présentais aux élections avec Nadia. «Elle rit trop souvent, et trop fort, ça fait pas sérieux.» C'était le seul commentaire qu'elle avait formulé; et puis, elle était restée distante, presque boudeuse, tandis que j'essayais comme malgré moi de susciter une réaction en elle, et que j'insistais, ne voulant pas lâcher prise. Pourtant, quelques semaines plus tard, je l'avais entendue dire à ses voisines qu'elle n'avait pas été surprise par mon annonce, qu'elle avait toujours su qu'un jour je ferais de la politique. Immobile sur le seuil de la cuisine, je m'étonnais de l'entendre affirmer que j'avais le talent et la personnalité nécessaires pour gagner. J'étais, pour le dire tout simplement, extraordinaire. Absolument, phénoménalement extraordinaire. Elle avait soudainement des opinions sur notre plateforme, elle défendait la dernière prise de position de Nadia. Elle me louan-geait sans retenue, et sa fierté de mère convainquait tout le monde. Sauf moi.

— N'est-ce pas, ma chérie? avait-elle lancé vers moi, sans me regarder, quand j'étais venue m'asseoir près d'elle.

J'étais restée silencieuse et dès que je l'avais pu, j'étais rentrée chez moi, épuisée d'avoir dû porter aussi longtemps mon costume de fille bien-aimée. Et là, je regardais Nadia, qui remplaçait une mèche de cheveux pâles collant à son front, je contemplais son naturel, et je me demandais quels efforts elle déploierait pour ne pas se laisser transformer par le pouvoir, l'équilibre qu'il lui faudrait conserver entre son droit d'être elle-même et l'obligation d'être à la hauteur des espoirs qu'on avait placés en elle. Résisterait-elle à tout ce que les autres projetteraient sur elle?

— Je pars en vacances la semaine prochaine, m'a-t-elle annoncé subitement.

J'ai capté une ombre furtive dans son regard. Son front s'est fait soucieux, pendant deux secondes peut-être, pas plus. Elle a rapidement retrouvé son ton enjoué:

— Ce seront mes dernières journées libres avant un méchant bout! Et toi, tu es prête pour la campagne? Tu as les batteries rechargées à fond?

J'ai pris un air faussement paniqué, elle a ri de plus belle.

— La vie politique, c'est intense. C'est pas le meilleur milieu de travail pour la conciliation travail-famille. Mais on fera les choses autrement, ça, je te l'assure. Nous autres, on va pas se brûler.

Le premier ministre se vantait de ne dormir que quatre ou cinq heures par nuit. On le voyait partout, cent poignées de main à l'heure, huit selfies la minute. Une vraie crise cardiaque ambulante. Face au public, il rayonnait, plein d'énergie; mais on entendait de plus en plus, à travers les branches, que le tableau était différent derrière les portes closes. L'usure paraissait. Et il se défoulait sur ses proches, qui craignaient et admiraient son pouvoir. C'était un vieux routard de la politique. On le trouvait autoritaire, intransigeant devant la critique. Ses collègues n'avaient d'autre choix que d'exécuter ses volontés, prenant le blâme quand ses décisions hâtives nécessitaient qu'ils fassent marche arrière. Je me demandais s'il était possible de survivre si longtemps dans ce milieu sans se construire une carapace faite d'orgueil et d'une vigilance presque paranoïaque.

— Moi, reprenait Nadia, je vais travailler fort, et en équipe, pour des résultats peut-être moins tape-à-l'œil, mais plus durables et efficaces. On va changer complètement la culture du travail au Parlement. Plus question que les gens se lèvent aux aurores pour préparer leur intervention à l'Assemblée, qu'on voie plus nos enfants, ou qu'on soit obligés de les déraciner pour les amener à Québec avec nous. On va concentrer nos énergies sur le vrai travail, pas sur les opérations séduction. C'est impossible de tout faire à la fois. Tu travailles mal quand tu es continuellement fatiguée, les nerfs à vif. Tu prends pas des bonnes décisions.

Je la trouvais naïve, mais qu'en savais-je. Et puis surtout, j'étais persuadée qu'on perdrait. Le parti ferait des gains, c'était évident. Peut-être même que je réussirais à obtenir mon siège? Je me surprénais parfois à l'imaginer. Mais de là à espérer la victoire complète... Devant mon silence, son regard s'est à nouveau obscurci sous une ombre qui, cette fois, s'étirait un peu.

— Tu crois pas qu'on va y arriver, Stéphanie?

La sincérité de son hésitation m'a frappée de plein fouet. Cette femme, que le Québec entier apprenait à connaître comme une force de la nature, plantait son regard dans le mien, et attendait ma réponse.

— Tu penses vraiment que j'ai ce qu'il faut pour gagner? Tu crois que j'en suis capable?

— Oui, ai-je répliqué immédiatement. Absolument.

Je mentais alors, mais ça m'était égal. J'avais reconnu le masque qui s'était déposé sur son visage, pour l'avoir moi-même porté à de nombreuses reprises: c'était le doute, une voix qui nous sabotait de l'intérieur en suggérant qu'il valait mieux passer notre tour, ne pas risquer l'humiliation pour avoir voulu se distinguer. Ce masque, il m'était si familier que j'en venais parfois à le trouver confortable. Et quand je le reconnaissais sur le visage d'une autre, il

m'arrivait d'espérer qu'il s'y colle définitivement, qu'elle le garde et m'en débarrasse pour toujours. Ou alors, qu'il nous rende semblables: qu'aucune d'entre nous ne s'élève et ne m'abandonne derrière, dans ma médiocre banalité. Le doute qui se cultivait n'était pas sans lien avec l'envie et la jalousie qui nous empoisonnaient malgré nous. Malgré l'amitié la plus profonde, même: la première fois où Marianne attendait une réponse du Conseil des arts pour une bourse d'écriture, je laissais s'infiltrer dans mes encouragements une sorte de poison, *ne le prends pas personnel, c'est rare que ça marche quand t'as pas beaucoup d'expérience*. En apparence, c'était des phrases innocentes, qui feignaient à la perfection un pragmatisme rassurant, mais au fond, elles trahissaient ma peur qu'elle soit meilleure que moi. Moi qui essayais en silence refus après refus.

Dans l'intimité de ma cour, Nadia l'étoile montante avait cédé la place à une Nadia sujette aux mêmes incertitudes que chacune d'entre nous. J'ai eu envie de détacher ce doute qui recouvrait son visage et de retrouver l'incroyable personnage qui avait stimulé mon envie de prendre part à quelque chose de plus grand que moi. Et si son désir de victoire, c'était aussi le mien, le nôtre? Tout d'un coup, j'ai voulu que Nadia gagne, d'une volonté qui s'enracinait dans mon ventre, se déployant comme un squelette de fer à travers mon corps. J'ai voulu me battre, j'ai voulu qu'elle gagne, et je n'ai plus rien voulu d'autre. Je n'avais pas menti, déci-dai-je. Elle pouvait le faire, elle en était capable, et je serais à ses côtés pour m'en assurer. L'ombre s'était dissipée aussi vite qu'elle était apparue. Nadia était redevenue la fonceuse qui entraînait les autres à sa suite sans écraser personne. Nous avons fini nos coupes de blanc, elle a refusé d'un geste simple la bouteille que j'avançais vers son verre, m'a félicitée pour mon effort de financement, en me rappelant le pourcentage des dons récoltés qui irait au budget de la campagne centrale et celui dont je disposerais pour ma campagne locale. On avait enfin trouvé la perle rare pour m'aider dans ma campagne: un certain Simon entrerait en contact avec moi sous peu. Je l'ai raccompagnée à la porte, elle m'a fait la bise, la main fermement appuyée sur mon épaule, comme si elle voulait tester ma solidité. Je suis restée sur le perron pendant qu'elle descendait les marches et s'engageait sur le trottoir. Songeuse, j'ai attendu que sa silhouette disparaisse.

— Tu rêvasses?

C'était Nathalie, qui habitait la maison voisine. Au fil des années, nous avons développé une amitié circonstancielle, suivant les aléas de la quotidienneté: un apéro à l'improviste, un souper de dernière minute, une marche pour aller faire des courses, un coup de main pour récupérer les enfants à l'école. Philippe et Patrick, le conjoint de Nathalie, s'aimaient bien, mais ne se fréquentaient pas. Quant à nos garçons, ils se détestaient. Ses fils étaient turbulents et très sportifs, et ne démontraient aucun intérêt pour les *animés* que chérissait Matéo.

— J'ai une amie qui vient de partir, ai-je répondu. Nadia, tu sais...?

— Oui! J'ai entendu dire que tu te présentais aux élections, c'est vrai?

J'ai hoché la tête. Nathalie s'est exclamée, enthousiaste. Elle trouvait ça fantastique que je m'engage, elle voterait pour moi, c'était beau d'y croire.

— Et c'est quand, déjà, les élections?

— Le 1^{er} octobre.

Matéo reviendrait bientôt de son camp de programmation informatique. Patrick et Nathalie étaient débarrassés – c'est le mot qu'elle employait – pour deux semaines, puisque leurs garçons étaient à la base sportive Grand-Migneault.

— Nos soirées sont tranquilles, on avait oublié ce que ça fait. On se retrouve.

— Je suis contente pour vous, ai-je dit spontanément.

Elle ne m'avait jamais vraiment parlé de leurs problèmes de couple, mais entre voisines, on remarque bien des choses qu'on s'empresse d'oublier, par délicatesse. Comme nous étions toutes passées par là, nous savions reconnaître les signes de difficulté. D'ailleurs, Patrick arrivait. Il lui a tendu la main. Leur baiser a duré à peine une seconde de plus que le petit geste machinal qu'on fait en rentrant du travail, cette friction rapide des lèvres qui scelle la routine et la paix conjugale, mais cette seconde était suffisante pour qu'on dénote l'intention, le bonheur, peut-être pas encore le désir, mais sa possibilité. Elle l'a suivi jusqu'au seuil de leur maison et ils sont entrés en papotant gaiement.

Quelques jours plus tard, je recevais un courriel de Simon, qui me donnait rendez-vous dans un café du centre-ville. J'ai rejoint avec soulagement la fraîcheur du bistrot, fuyant la lourdeur de l'humidité urbaine. Il guettait mon arrivée. Il m'a fait signe et m'a présenté la jeune femme qui l'accompagnait, Caroline. Elle m'a serré la main sans sourire. Je me suis assise après avoir commandé un thé glacé. Nous avons conversé poliment du temps qu'il faisait, de l'été qui battait son plein, des vacances et des enfants. Mais j'étais impatiente d'en savoir plus sur la machine électorale; j'avais tout à apprendre. Simon avait beaucoup d'expérience et il m'éclairerait de ses précieux conseils. Sans plus tergiverser, il a proposé de prendre la direction de ma campagne. J'aimais son énergie calme. Il avait environ une dizaine d'années de plus que moi. Il parlait lentement, n'avait pas l'air nerveux. Il me montrerait bientôt le budget. On commencerait par louer un bureau comme quartier général; il avait déjà arpenté les artères commerciales et pris en note quelques adresses de locaux inoccupés.

Quant à Caroline, elle travaillait au municipal depuis plusieurs années. Elle avait pris un congé sans solde pour prêter main-forte à l'élection provinciale. Les partis politiques intelligents, m'a-t-elle expliqué, encourageaient leurs employés à participer aux campagnes alliées. C'était bon pour le réseautage. Si je le voulais bien, elle s'occuperait de mon agenda et

m'accompagnerait aux événements. Elle m'a demandé à quelle adresse elle pouvait m'envoyer la liste des membres du parti qui habitaient dans ma circonscription. La première étape serait de solliciter ceux qui n'avaient pas encore donné de contribution cette année, de renouveler les cartes de membre échues et d'enrôler des bénévoles pour ma campagne.

Simon a voulu qu'on parle de branding. Il m'a fait énumérer les sujets de mes dernières chroniques à la radio. Il ne s'intéressait pas tellement aux livres dont je faisais la critique, mais plutôt aux événements de l'actualité qui y étaient reliés.

— Les enjeux sociaux, l'environnement, la famille..., a-t-il résumé. La culture, évidemment. Y a-t-il autre chose qu'on peut lier à ton parcours personnel? Une expérience particulière avec la santé, l'éducation, le commerce...?

— Non, je crois pas, ai-je répondu. Mon fils va à l'école, et on est malades parfois, on aime bien notre médecin. Rien d'extraordinaire. Ah mais par contre, je viens d'une famille de commerçants. Ma grand-mère a fondé une chaîne de magasins dans les années cinquante. Les épiceries Garneau, tu connais? C'est fermé depuis longtemps.

— Non, j'en ai jamais entendu parler, a-t-il fait, son stylo tapotant sa lèvre inférieure. Mais c'est pas grave. C'est bon, ça. Ta grand-mère, tu dis?

— Oui.

— Une bâtisseuse, a-t-il ajouté comme pour lui-même.

Il a réfléchi quelques secondes, le regard fixé au mien, puis a répété en recommençant à prendre des notes:

— C'est bon, ça.

Pendant la rencontre, Caroline, en élève consciencieuse, ne parlait que pour compléter ce que Simon disait, tout en griffonnant dans un carnet à la couverture rigide. Ses documents étaient rangés dans une chemise cartonnée. Quand son stylo a manqué d'encre, elle en a extirpé un autre, identique, d'un minuscule étui à crayons. Elle était à la fois effacée, énigmatique dans sa réserve et remplie d'assurance. Après presque deux heures, nous nous sommes quittés, enchantés de notre bonne entente spontanée. Il nous tardait de plonger ensemble dans le gros du travail.

En rentrant chez moi, j'ai réalisé à quel point tout ça devenait concret. Je sentais que j'étais entre de bonnes mains. Je me suis attablée à mon bureau et j'ai composé le premier numéro de la liste, prête à déranger des inconnus avec mon enthousiasme débordant. Je me suis surprise à trouver ces premiers contacts agréables. Je m'embrouillais dans les lignes du script, qu'à vrai dire, je ne respectais pas toujours. Aux premiers appels, j'avais un peu honte de prétendre mériter la place que je sollicitais. Mais à force de me présenter, d'expliquer qui j'étais et ce que je voulais, à une dizaine, une vingtaine de personnes, un tableau différent se dessinait. D'où m'était venue cette idée qu'il y avait quelque chose de prétentieux dans la volonté d'être élue? Après

tout, le maintien de la cohésion de groupe et de la paix sociale était une tâche comme les autres, et il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Je postulais à un emploi et je devais convaincre mon futur employeur de me choisir. Je voulais être élue parce que j'étais certaine que je ferais un bon travail, que j'apporterais des changements qui nous rendraient, collectivement, plus heureux. Je ne jouais pas un rôle, je n'étais pas hypocrite, ni attirée par le pouvoir. Les stéréotypes dont on affublait les politiciens avaient sans doute une part de vérité, mais ils ne me concernaient pas. Plus je lisais le script, et plus les volontés inscrites sur la feuille correspondaient réellement à ce que je voulais accomplir. D'un appel à l'autre, ma sincérité faisait mouche, car les cartes de membre et les disponibilités pour le bénévolat s'inscrivaient rapidement dans ma base de données.

À 20 h 30, j'ai tenté un dernier appel, mais j'ai raccroché après plusieurs sonneries sans réponse. Je suis sortie de mon bureau un peu étourdie, le rouge aux joues. Courbé devant la table basse du salon, Phil a levé les yeux de l'écran de son ordinateur.

— Et puis?

— Et puis, je pense que j'aime ça, ai-je simplement répondu.

4

Les semaines ont passé et il a fallu planifier le lancement officiel de ma campagne. J'ai proposé qu'on réserve le lobby du Marginal, un petit théâtre de quartier. On m'a fait comprendre que c'était trop cher. Myriam, la directrice de campagne de Nadia, s'inquiétait de savoir si j'avais bien lu les règles entourant le financement des campagnes électorales. J'en avais pris connaissance en diagonale. Ce genre de document, je n'y peux rien, ça m'a toujours fait cogner des clous. On profiterait plutôt de l'occasion pour inaugurer notre local électoral. J'ai prévenu la station de radio que je ne reprendrais pas le micro en septembre. Personne ne s'en est étonné: la rumeur s'était déjà essouffée à force d'avoir couru. Sur notre calendrier familial, j'ai dessiné une grosse étoile à la date choisie.

Le compte à rebours a alors commencé. De jour en jour, j'élargissais le cercle d'amis et de connaissances à qui je jurais que le lancement de ma campagne ne serait tout simplement pas le même sans eux. J'étais sincère, j'insistais, chaque présence était essentielle; mais au fond, je voulais surtout que l'événement soit un succès. J'imaginai une salle bondée, des applaudissements à tout rompre, des donateurs généreux. Nathalie m'a aidée à dresser la liste des familles que nous fréquentions quand nos enfants étaient au primaire. Marianne rameutait la colonie artistique. Je voulais que ça brille.

Enfin, la date approchant, l'événement Facebook affichait trois fois plus de présences que ce que la salle pouvait contenir, le communiqué de presse était prêt. Myriam a voulu réviser mon discours, je n'ai pas senti que j'étais en mesure de refuser. Il fallait donc que j'écrive quelque chose, moi qui avais l'habitude d'improviser au micro. J'ai gribouillé quelques lignes, qu'elle a modifiées pour les rendre bien lisses, avant de me les retourner en bullet points et en Times New Roman 28. J'ai fourré la feuille dans mon sac à main. Pendant que je fouillais dans mon armoire pour trouver la chemise parfaite qui irait avec le pantalon parfait, j'ai vérifié une huitième fois avec Philippe:

— Tu as invité tes collègues?

— Pas encore, non, a-t-il répondu. C'est quelle date, donc?

— Jeudi prochain.

Il s'est figé, la cravate dénouée entre les doigts.

— Ah, merde.

— Quoi?

Il me regardait sans rien dire, comme s'il ne trouvait pas les mots.

— Quoi, Phil? ai-je répété.

— On amène notre plus gros client souper ce soir-là.

Il s'est approché de moi pour me prendre dans ses bras, le dos à peine courbé qui demandait déjà pardon, mais je l'ai retenu, ma main sur son épaule.

— Attends. On va trouver une solution.

Je réfléchissais à toute vitesse. Il était impossible que je me présente seule à ma soirée de lancement. Il fallait que j'apparaisse entourée de ma famille. C'était la base. Si Philippe n'était pas à mes côtés, les journalistes le remarqueraient. Il ne fallait pas donner l'impression que ma vie familiale entrerait en conflit avec mon travail si j'étais élue, et que je serais moins disponible qu'un autre. Si j'avais été un homme, la question ne se serait pas posée. Pour un homme, tout le monde assumait que sa femme serait au poste. Caroline me l'avait dit, je n'aurais pas ce bénéfice du doute.

— Il est à quelle heure, ton souper?

Il a hésité quelques secondes.

— 19 heures.

— Viens au lancement à 17 heures pile, ai-je décidé. On fera des photos, et puis tu iras rejoindre tes collègues après mon discours. Tu arriveras à temps, ou avec à peine quelques minutes de retard. Préviens-les, je suis sûre qu'ils comprendront.

Il ne disait rien, le regard de biais, comme s'il cherchait en vain une réponse acceptable. Il a hoché la tête, ça signifiait qu'il était d'accord, en théorie. Mais dans ses gestes ralentis, son silence, ses yeux qui fuyaient les miens, transpirait une résistance qui n'osait pas s'avouer. Il a fini de placer sa cravate sous le collet de sa chemise et s'est assis, prêt à enfiler ses bas.

— Phil...

Je me suis approchée de lui. J'ai posé mes doigts sur sa nuque.

— ... c'est important, tu sais.

Il a pris ma main et l'a portée à sa bouche.

— Ce client-là, il paie notre hypothèque à lui tout seul. Mais pour te faire plaisir, je suis prêt à tout. Tu le sais.

Il m'a tirée vers lui. Je me suis assise sur ses genoux. Nous sommes restés quelques secondes sans bouger. Je connaissais si bien son corps que j'aurais pu le dessiner les yeux fermés. Ses lèvres remontaient dans mon cou, cherchant les miennes. Je l'ai embrassé, puis j'ai voulu me lever, mais il me retenait, encore un peu, juste pour jouer. Ses bras solides refermés sur moi,

l'air espiègle. J'ai attendu, les yeux dans les siens, le sourire fatigué. Trois petites tapes sur le haut de ma cuisse, puis il a relâché son étreinte.

— Je vais voir si Matéo est prêt pour le camp, ai-je dit en me dégageant.

Dans la cuisine, j'ai regardé le calendrier. Nous n'étions plus qu'à quelques jours de la case marquée par la grosse étoile. J'ai songé que j'aurais dû souligner l'événement plus explicitement pour que Phil s'en souvienne. Une étoile, seule, ça ne veut rien dire.

Et puis la porte s'est refermée sur eux. Je suis restée seule, dans l'attente de mon propre départ. Ce matin-là, le mobilier allait être livré au local électoral. On avait rendez-vous, Simon, Caroline et moi, avec trois bénévoles qui avaient fait des trouvailles à l'Armée du salut pour rendre le local accueillant. Une amie nous prêterait un divan: on m'avait prévenue que plus la campagne avancerait, plus les siestes impromptues seraient de mise. Il faisait beau, l'été tirait à sa fin, la promenade jusqu'au bureau serait agréable. Plantée devant la lourde porte de bois, je n'arrivais pourtant pas à bouger. Je me suis vue me dédoubler, une version altérée de moi-même s'avançait, à la fois ange et fantôme. En me tenant la main, cette présence m'aidait à franchir le seuil.

Mais déjà la vision s'estompait et je mettais mes sandales, j'attrapais ma sacoche et je tournais la poignée. La journée serait excitante. J'aurais hâte de la raconter à Philippe, le soir venu.

5

Quand j'étais petite, à la maison, on ne parlait jamais de politique. Mes parents écoutaient les nouvelles et votaient à chaque élection parce que c'était leur devoir. Pour le reste, ils se méfiaient du gouvernement, comme si c'était une mafia. Chaque fois qu'on annonçait un changement, leur réaction par défaut, c'était le mécontentement. Il n'y avait jamais lieu de se réjouir. Peu importe la mesure adoptée, même si elle semblait bonne, l'initiative cachait forcément une arnaque, une façon de presser encore plus le citron de la classe moyenne.

Aux yeux de ma mère, les politiciens se valaient tous, quelle que fût leur allégeance partisane. On pouvait tous les ranger dans le même panier, et le monde aurait été bien avisé de s'en débarrasser. Il nous fallait des gestionnaires, pas des visionnaires.

— Il n'y a que le pouvoir qui les intéresse. Ils sont prêts à tout pour l'obtenir ou le garder. Tous des corrompus.

Mon père, qui avait échoué à intégrer l'exécutif de son syndicat, faisait mine d'acquiescer, mais ne disait rien. De son côté, il avait adopté une attitude similaire à l'égard de ses étudiants. Chaque jour amenait son lot d'anecdotes prouvant le ridicule et l'incompétence des empâtés qui lui faisaient perdre son temps. Quelques exceptions méritaient son respect, grâce aux mémoires et thèses hors norme déposés – c'était primordial – dans les délais prescrits. Ma mère renchérissait, comparant les misères de mon père à celles que lui faisaient vivre les fournisseurs de la boîte de communication où elle était directrice du service des ventes. Ses clients aussi étaient des idiots, mais au moins, eux, ils payaient. Bref, personne n'était assez bien pour mes parents, sauf le patron de ma mère, un self-made-man qui n'avait jamais rien demandé à personne, et sa femme, discrète, digne et compétente, qui tenait l'administration avec une rigueur admirable. Je les écoutais sans dire un mot et je me réfugiais dès que je le pouvais dans ma chambre, où m'attendaient mes livres, mes carnets et mon walkman.

Je ne me suis jamais intéressée à leurs carrières, qui les absorbaient tout entiers. Ils faisaient beaucoup d'heures, comme on dirait d'un ouvrier qui

fabrication du temps. Après le départ de Pierrot, leurs longues réunions qui s'éternisaient bien passé 18 heures, ou les cours du soir donnés par mon père, me laissaient souvent souper seule devant la télévision. Je ne m'en plaignais pas; je me sentais très libre, ils me faisaient confiance. Je crois que c'est à partir de treize ans que j'ai pris l'habitude de goûter aux alcools forts qui garnissaient le bar du salon. Je sirotais d'infimes quantités en savourant pleinement le délice que me procurait ce sentiment d'interdit. Je cachais des bières dans ma chambre, j'ajoutais les bouteilles vides à celles qui s'empilaient dans le garage. Je suppose que mes parents ne s'en rendaient pas compte. Après tout, eux-mêmes buvaient beaucoup, au moins une bouteille de vin au souper après l'apéro, et de la bière en faisant la vaisselle. Je me retirais dans ma chambre, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, je grattais ma guitare, je griffonnais des poèmes dégoulinants de spleen adolescent, je passais des heures au téléphone avec mes amies. Quand je croisais mes parents au rez-de-chaussée, on échangeait quelques mots sans s'écouter. J'avais des bonnes notes, j'étais polie, je ne leur demandais rien. Notre vie était aussi harmonieuse qu'une mer sans vague, sous une étendue de nuages foncés.

La famille de Marianne ne ressemblait en rien à la mienne. Tout le monde se coupait la parole, s'engueulait pour rire, nettoyait la vaisselle avec des gestes brusques. Les discussions animées étaient ponctuées à parts égales d'amères déceptions et de grandes envolées d'espoir face à ce qui adviendrait du monde autour de nous. J'admirais Marianne et son frère, qui participaient aux débats, et encore plus leurs parents, qui les écoutaient. Personne ne craignait les désaccords, qui se déjouaient la plupart du temps par des taquineries, de fausses bouderies.

Un soir, voulant appuyer Marianne qui critiquait la ministre de l'Éducation, j'ai laissé tomber le laïus maternel:

— De toute façon, rien d'autre ne les intéresse que le pouvoir, peu importe leur parti. Ce sont tous des corrompus.

Ma remarque a jeté un froid sur la conversation. Le père de Marianne s'est tourné vers moi. Mais pourquoi donc est-ce que je disais ça? J'ai rougi et bredouillé quelque chose d'incohérent.

— Tu sais que mon frère est député? s'est enquis la mère de Marianne. Robert, tu l'as rencontré à la plage l'été dernier.

Le visage rond et sympathique de l'oncle de Marianne m'est revenu en mémoire. Un bonhomme gentil, d'une patience extrême envers son enfant de trois ans, que j'avais trouvé insupportable. *Comment fait-il pour ne pas le noyer*, avais-je maugréé à Marianne, qui avait éclaté de rire.

— Je peux te garantir que Robert a jamais touché un pot-de-vin de sa vie, a continué la mère de mon amie. Même si je vote pas pour son parti, je suis persuadée que lui et la plupart de ses collègues sont motivés par une vraie

envie d'améliorer le sort des gens. Je trouve qu'ils s'y prennent tout croche, et je déteste leur chef – lui, je suis d'accord, c'est une ordure. Mais attention aux généralisations abusives, Steph.

Je ne savais pas ce qui me faisait le plus honte: d'avoir insulté sans le savoir l'oncle de Marianne, ou de montrer devant tout le monde que je parlais à travers mon chapeau. Heureusement, la bienveillance régnait autour de la table. Mais je n'ai plus pipé mot de la soirée. Mes soupers de plus en plus fréquents chez Marianne ont probablement amorcé une transformation en moi. C'est comme s'ils avaient ordonné à une pulsion profonde de ne plus se contenir. Ils ont favorisé l'éclosion de ma personnalité frondeuse, contestataire et chiante, comme se sont plu par la suite à me le répéter mes parents. C'était le retour de l'enfant terrible de mes cinq ans, désormais dotée d'une verve et d'une arrogance qui n'avaient rien de séduisant. Je ne me contentais plus de finir mon repas en vitesse et de retourner devant la télé. Quand mes parents rouspétaient, je tendais l'oreille.

— Encore une hausse des taxes foncières. Pourtant, les services ne font qu'empirer. L'autre jour, au bureau du médecin, j'ai dû attendre plus d'une heure pour une prescription. Quelle bande d'incompétents.

J'ai demandé à ma mère comment elle pouvait savoir que c'était une question d'incompétence. Elle m'a regardée comme si je voulais qu'on m'explique pourquoi l'eau coulait vers le bas.

— Parce qu'au prix qu'on paie, ça devrait aller plus rapidement que ça.

— Mais pour que ça aille plus vite, ça prendrait pas plus d'employés? Et ça coûterait pas encore plus cher?

— Pas si les gens travaillaient bien.

— Comment tu le sais, qu'ils travaillent pas bien?

Elle était officiellement agacée.

— Parce que moi, j'ai travaillé toute ma vie, et quand on travaille bien, on travaille vite.

J'ai pouffé d'un rire insolent. Et j'ai ajouté, avec une pointe de fierté crâneuse dans l'œil, la poitrine bombée de mon savoir tout frais de militante en herbe:

— Les taxes, c'est la Ville, la santé, c'est le provincial. Ça a pas rapport, ce que tu dis.

Cet affront a rapidement mis un terme à la conversation. Mais j'avais la piqure, j'ai continué à lire les journaux, les chroniques, les publications gratuites des organismes communautaires. Plus je développais ma pensée critique, qui était alors calquée sans nuance sur les textes radicaux que j'engloutissais, plus j'argumentais, et plus la tension montait entre mes parents et moi. Ils ont fini par éviter d'émettre leurs doléances politiques en ma présence. Et puis j'étais de moins en moins présente à la maison, car Marianne et moi on s'impliquait dorénavant dans toutes sortes de collectifs,

surtout lorsqu'ils mêlaient les revendications sociales à une forme d'expression artistique.

Et puis est venu le temps de notre première grève. Un gouvernement libéral avait annoncé la réforme des cégeps, qui punirait les échecs répétés par un «ticket modérateur», c'est-à-dire une augmentation des frais de réinscription aux cours. Ça ne se passerait pas comme ça. On luttait pour le droit à l'exploration infinie et aux diplômes élastiques. On traînait tard le soir au local de l'association étudiante, avec Martin, un gars un peu mou qui était là davantage pour socialiser que pour faire la révolution, Karine, une petite nerveuse très myope qui parlait peu, et Paul, un maigre dans la mi-trentaine, les dents jaunies et les yeux tombants, qui était payé par l'asso pour répondre au téléphone, tenir la paperasse à jour et animer les assemblées générales qui avaient lieu une fois par session au café étudiant. Marianne était toujours la première à allumer un joint et à délaissier les banderoles en cours de production. Paul passait derrière le sofa et lui massait les épaules. Personne ne trouvait ça louche, on était tous des frères et sœurs de lutte, il n'y avait pas de mal à se laisser tripoter par un camarade.

Évidemment, mes parents n'approuvaient pas ma participation à ces activités politiques à la portée, il faut bien l'avouer, très limitée. J'aurais pu leur dire que je consacrais mes soirées à étudier à la bibliothèque, et ils ne m'auraient rien demandé de plus. Mais je n'allais pas laisser passer l'occasion de les provoquer. Je ne me berçais pas d'illusions, je n'aurais jamais leur approbation. Pour eux, les études ne servaient qu'à préparer sa carrière. On aurait toujours le temps de changer le monde plus tard. Les grèves et les manifestations, c'était une perte d'énergie et un gaspillage de fonds publics, et en plus, ça n'aboutissait à rien, sauf à faire chier le peuple qui voulait arriver à l'heure au boulot. Ça les concernait personnellement, puisque, contrairement à moi, ils payaient des impôts. Moi qui n'avais pas encore connu cette huitième plaie d'Égypte, je ne pouvais pas comprendre et, par conséquent, mes opinions, ce n'était que du vent.

— Les impôts, c'est quand même ça qui couvre le salaire des médecins, des enseignants...

— Le système de santé, il est pourri. Et ton école privée, jusqu'à cette année, c'est moi qui la payais, et je la paierais encore si tu avais voulu aller à Grasset. Tu verras, quand la moitié de ton salaire sera siphonnée par le gouvernement, tu penseras autrement!

Ainsi tombait le couperet qui mettait fin à toute conversation. Ma mère séparait la société en deux types de personnes: les gens qui abusent, et les bonnes poires qui paient. À ses yeux, je faisais partie de la première catégorie, et elle de la seconde. Le jour viendrait où moi aussi, répétait-elle en ne me regardant jamais dans les yeux, j'en aurais marre de payer pour les autres. Ma frustration et ma colère ne trouvaient alors aucun autre exutoire qu'une

agressivité passive, qui polluait toutes mes interactions avec elle. J'ai arrêté de me cacher pour me servir dans leurs caisses de bières, et mes parents n'ont pas osé protester.

J'aurais pu faire comme tous les autres adolescents et repousser mes parents avec indifférence. Mais c'était plus fort que moi, je tenais à ce qu'ils reconnaissent mes passions. J'aurais voulu me dissocier de la horde massive des gens qui n'étaient pas assez bien pour eux. Une seule fois, j'aurais voulu remplir l'espace vide devant leurs yeux, pour qu'ils me voient entière, intègre. Mais ils se détournaient à tout coup et je courais pour capter leur regard, provocante, puissante d'une rage qui me brûlait de l'intérieur.

Il aurait fallu qu'une main se pose sur mon bras et qu'on me murmure d'attendre, juste quelques secondes, *Attends, ne pars pas tout de suite, observe d'abord ce que ça donne*. Les regards seraient passés à travers mon être diaphane, indissociable dans la multitude. Je serais restée immobile et j'aurais compris que l'invisibilité peut parfois protéger. Les doigts de ce fantôme rêvé s'agripperaient à ma main: *tu vois, là, ça n'est pas plus mal. Tu iras bien, tu n'as pas besoin de ça*.

6

Quand mon horaire ne prévoyait pas que je distribue des dépliants devant une station de métro ou une école primaire, je me rendais directement à mon local électoral. L'odeur de vieux gymnase incrustée dans les murs me sautait à la gorge aussitôt que je franchissais la porte. De tous les locaux que nous avons visités, nous avons jeté notre dévolu sur cet ancien studio de yoga chaud, qui avait fait faillite au début de l'été. Ce n'était vraiment pas cher et les planchers de bois créaient un air chic. Le seul hic, c'était l'odeur, dont aucun bâton d'encens n'était venu à bout. Caroline me faisait un clin d'œil et répétait toujours la même phrase, chaque fois qu'elle me croisait:

— Ça regarde bien, mais y'a rien de gagné encore.

Je hochais la tête avec ostentation. C'était un jeu auquel nous consentions toutes les deux. Je n'étais pas dupe, je connaissais le mot d'ordre des employés de la campagne: préserver l'optimisme des candidats, peu importe les circonstances, tout en ménageant leurs attentes. C'était un équilibre dur à atteindre.

Aussitôt que Simon a préparé son café, on a passé en revue l'horaire de la journée.

— Ce matin, on s'attaque aux commerçants locaux. Je te mentirai pas, c'est pas notre public cible. Ça risque d'être rough. Il y en a seulement six qui ont demandé à te rencontrer, et s'il te reste du temps, on en a identifié une dizaine d'autres qui semblent favorables à notre programme, ou que tu pourrais convaincre. Oublie pas, les commerçants habitent pas nécessairement ta circonscription. C'est pour la visibilité qu'on fait ça, alors perds pas trop de temps à t'obstiner si tu sens que ça débouche sur rien.

— Oui, mais ils vivent au Québec pareil, ils doivent bien voter quelque part...

— ... pis c'est la job de l'équipe de cette circonscription-là de les convaincre.

Caroline l'a interrompu.

— Les endroits qu'on a inscrits sur la liste, c'est des piliers du quartier. Si Mike, de la shop de vélo, est de ton bord, tu peux être certaine qu'il va

influencer un paquet de gens. Ça jase, ce monde-là.

— Ouais, peut-être, a glissé Simon, dubitatif. Quoi qu'il en soit, Caroline sera avec toi, avec trois bénévoles qui distribueront des tracts. C'est pas pire comme matériel pour faire une sortie sur l'économie locale et publier des photos sur nos réseaux sociaux. Donc, d'ici 10 heures, on revoit ton pitch, on pratique tes réponses, et de 10 à 13, on est sur le terrain. On s'arrêtera manger dans un café où tu pourras serrer des mains. C'est bon?

— C'est bon, ai-je acquiescé.

— Et puis, oublie pas de parler de ta grand-mère, tu comprends? C'est le genre d'histoire qui aide à créer des liens authentiques. Tu viens d'une famille de petits commerçants, tu sais ce que c'est de se dédier à une entreprise familiale, etc. Tiens, a-t-il ajouté en me tendant une feuille, j'en ai discuté avec l'équipe de communication de Nadia, et on t'a concocté ça.

Un paragraphe remplissait le tiers de la page. Je l'ai parcouru rapidement: *Ma grand-mère était une bâtisseuse, une précurseuse. Une des premières femmes à la tête d'une entreprise commerciale. J'ai beaucoup appris d'elle, même si je ne l'ai pas connue. Son histoire a bercé ma jeunesse et m'a aidée à comprendre que tout est possible quand on persévère. Comme elle, je suis déterminée à aller au bout de mes rêves. Trop souvent, on oublie le rôle des commerçants dans la vie de quartier; dans ma famille, on se transmet cette passion de mère en fille.* Sans lever les yeux de la feuille, j'ai lancé:

— Est-ce que je t'ai déjà dit que je sais très peu de choses sur ma grand-mère? Et que ma mère a vécu sur son héritage sans jamais toucher à une caisse enregistreuse?

— Ça change rien, s'est-il impatienté. L'important, c'est que tu y croies. À 14 heures, a-t-il continué, tu seras à l'assemblée générale de la table de concertation des organismes communautaires. On a réussi à t'arranger une allocution de cinq minutes au début de l'assemblée. Caroline t'a préparé un speech, c'est juste elle qui t'accompagne. Pas de bénévole. Puis on revient ici pour que tu te reposes un peu. Nos gens arrivent à partir de 16 heures pour le porte-à-porte...

— Il fait un froid de canard...

— ... on mettra les plus frileux au téléphone, mais toi, il faut qu'on te voie chez tes résidents, a-t-il tranché. Jusqu'à 20 h 30. Après, tu t'en vas direct au lit, parce qu'au matin on recommence tôt avec...

Il attendait que je finisse sa phrase.

— Avec Nadia, pour l'annonce de demain.

— Et ça va être fan-tas-tique.

Il s'est mis à taper des mains en faisant des grognements qui étaient peut-être censés être un cri de ralliement. Caroline m'a glissé les questions et les réponses qu'elle avait préparées pour que je me familiarise avec les sujets de l'heure, dont on risquait de nous parler au cours de la tournée. J'étais

galvanisée par cet agenda qui me faisait couvrir la circonscription de long en large. Je sautais d'une plage horaire à l'autre sans penser plus loin. J'aimais être prise en charge. Et surtout, je savais que je pouvais compter sur Caroline. Les changements de dernière minute ne la faisaient jamais paniquer.

Même si certains entrepreneurs sentaient le vent de sympathie monter, peu d'entre eux étaient emballés par nos propositions. Pendant ma tournée, ils sont tous restés polis, quelques objections ont été émises, l'inquiétude pour l'économie, l'importance de maintenir de saines finances publiques – parce qu'après tout, c'est grâce aux impôts des grandes compagnies qu'on peut se permettre un filet social –, de ne pas effrayer les investisseurs; oui, il était temps qu'on pense à la qualité de vie, et pas seulement aux profits et à l'argent, tout le monde en convenait, mais quand on met toutes ses économies et toutes ses heures dans le petit commerce auquel on rêve depuis des années, on craint le changement. On a gros à perdre. Les conversations attiraient l'attention des clients, plusieurs ajoutaient leur grain de sel ou nous faisaient part de leurs suggestions. C'était ce que je préférais de la campagne: quand j'étais en contact direct avec les gens, et que je sentais leur intérêt non pas pour la politique, avec ce qu'elle implique de séduction et de pouvoir, mais pour ce qui se passait quand on essayait de mieux vivre ensemble. Dans des moments comme ceux-là, je n'étais plus là pour demander qu'on vote pour moi, mais pour réfléchir, au hasard des rencontres, à ce qu'on souhaitait accomplir collectivement.

Que ce soit moi ou une autre, ça n'avait plus d'importance. Mon parti n'avait plus d'importance, Nadia n'avait plus d'importance. J'oubliais mon nom sur la pancarte et je condensais toutes les idées, tous les vécus, toutes les craintes et tous les espoirs. J'aurais voulu transformer tout ça en une grande mosaïque qui me rappellerait à tout moment l'essentiel: quand on se retrouve les manches, on arrive enfin à des résultats. Ce qui comptait, c'étaient les petites histoires qu'on me confiait: le quincaillier qui ne savait pas combien de temps il pourrait continuer à héberger sa vieille mère; la dentiste qui se désolait qu'on ne reconnaisse pas les diplômes des immigrants de sa communauté; la cliente de l'épicerie qui venait d'apprendre qu'elle devrait quitter son logement, et qui avait peur de se retrouver à la rue. Face à ces confidences, je ne me serais pas vue leur servir des demi-mensonges à propos de ma grand-mère. Caroline prenait frénétiquement des notes, en me glissant les bouts d'information que je n'avais pas en tête. Elle demandait les numéros de téléphone pour communiquer plus tard les réponses qui nous manquaient, et n'oubliait pas d'obtenir la permission de prendre quelques photos. Parfois, elle me rappelait subtilement d'en profiter pour élaborer sur les mesures prévues par notre programme, ou pour attaquer le député sortant. Mais je trouvais ça presque indécent. Je préférais écouter, m'effacer. Je ne veux pas dire que je ne participais pas aux échanges. Mais ce n'était pas seulement moi qui y prenais part; c'était mon désir de communauté, l'appel de ce qui nous dépasse, qui est plus grand que soi.

Un peu passé midi, on est arrivés au Brick Café, là où Nadia m'avait convaincue de me joindre à la course. La table où nous avions fait connaissance était libre, ça m'a un peu attendrie. Le printemps me paraissait si loin. La propriétaire est venue nous saluer. Je l'ai invitée à manger avec nous, mais elle a décliné: c'était l'heure de pointe à la cuisine. La serveuse a pris notre commande, et j'ai profité de l'attente pour aller déranger les dîneurs et solliciter leur vote. Il ne restait plus qu'une semaine à la campagne électorale. En passant d'une table à l'autre, je m'en réjouissais silencieusement. Si j'aimais prendre le temps de discuter, je détestais me vendre. Ce qui m'horripilait par-dessus tout, c'était d'être confrontée à l'ignorance, à l'indifférence et au cynisme. Les gens ne croyaient pas, ne croyaient plus, que les choses pouvaient vraiment changer, et je ne me sentais pas capable de leur en vouloir.

Dans mon monde idéal, il n'y aurait tout simplement pas de campagne électorale. Seulement des plateformes détaillées, toutes publiées sous le même format. Pas de slogan, pas de pub, pas de design. Et des cours de science politique et d'engagement citoyen obligatoires, à chaque niveau scolaire, dès la petite enfance. Avant les élections, des personnes possédant une formation spéciale en éthique analyseraient les propositions, pèseraient les pour et les contre, et en débattraient sans passion, comme nous le faisons à l'école secondaire, en pigeant une position au hasard. Personne ne perdrait son temps avec les pancartes, les photos, les serrages de mains et les graissages de pattes. Les candidats seraient discrets, ou pourquoi pas: inconnus. Leur identité ne serait révélée qu'au lendemain des élections. Finis les concours de popularité et les guerres d'ego, exit le culte de la personnalité. Les histoires personnelles n'auraient plus d'importance. Tout serait décidé par la raison et l'intelligence, plutôt que par la passion et l'emportement. Au lieu d'être un spectacle, la politique serait le domaine de la réflexion collective objective. Dans mon monde idéal, on gagnerait toujours.

Je rêvais silencieusement à cet univers parfait, assise devant la soupe que la serveuse venait de déposer sur la table. J'avais eu le temps de tremper ma cuillère quelques fois dans mon plat quand une petite voix, à peine un filet, s'est fait entendre. Elle s'excusait de me déranger. C'était une femme âgée, au visage doux et aux yeux bleus très clairs. Elle était minuscule, comme repliée sur elle-même. Elle portait un béret tricoté, un manteau de laine noir et des grosses bottes. Je l'ai invitée à prendre place sur la chaise face à la mienne.

— Oh non, je veux pas vous déranger. Je suis simplement passée vous dire que c'est beau, ce que vous faites. Moi, je vais voter pour Nadia.

Elle m'a pris par la main. Son regard brillait et son sourire est devenu espiègle.

— C'est notre tour, astheure. On attend ça depuis longtemps. Allez-y, les filles, vous allez gagner.

Elle m'a tapoté l'épaule comme le ferait une grand-mère à sa petite fille,

l'œil fier. Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Ma gorge s'est serrée, j'aurais voulu lui prouver qu'elle ne se trompait pas, qu'on serait dignes de sa confiance. Je l'ai remerciée. Je l'ai observée sortir lentement, prendre un petit moment sur le trottoir pour regarder autour d'elle, et continuer sa route, tranquille et fragile. Cette dame aussi, elle faisait partie de mon monde idéal. Je me demandais ce qu'avait pu être sa vie. Je l'imaginais née dans un quartier populaire, ou alors en région. Elle avait peut-être porté des enfants, soutenu un clan, vécu une existence besogneuse, avec un mari que j'espérais gentil. Elle n'avait sans doute eu que peu de temps pour penser à elle-même, et probablement encore moins pour lire des plateformes électorales. J'essayais de percevoir le monde d'aujourd'hui à travers ses yeux. Elle me donnait envie de redoubler d'ardeur pour les prochains jours. De pousser la machine jusqu'au vote. C'était aussi pour elle qu'on faisait tout ça, pour changer le scénario millénaire de l'absence des femmes sur la scène publique, puis de leur présence timide, de l'inclusion cosmétique sur une photo de groupe. Notre parti présentait plus de candidates que de candidats. Quand on se réunissait, on sentait bien qu'on avait une histoire commune, une force de frappe concentrée qui s'enracinait dans l'accumulation des expériences d'exclusion. On ne s'était pas contentées de mettre une femme à la tête de la pyramide, à la place d'un homme, et de reproduire le même schéma. On était ensemble. Derrière nous, les fantômes bienveillants du passé nous enjoignaient de ne rien oublier, de gravir ensemble les obstacles qui paraissaient insurmontables quand on les affrontait seules. On pouvait prendre notre place et mener la charge. Oui, la vieille dame avait raison: notre temps était venu.

Caroline m'a tirée de mes rêveries en faisant un signe vers sa montre. Ce serait bientôt l'heure de l'assemblée générale du regroupement des organismes du quartier. Dans la voiture, elle survolait à nouveau les groupes communautaires les plus importants et me rappelait la mission de chacun d'entre eux. La plupart m'étaient inconnus. Je ne m'étais jamais vraiment intéressée aux œuvres de bienfaisance auparavant. À vrai dire, j'ignorais qu'il en existait autant. Vingt minutes avant le début de l'assemblée, je serrais les mains des organisateurs communautaires, des directrices d'organismes et des chargés de projets qui siégeaient à la table de concertation. Certains me recevaient avec un sourire poli, d'autres avec enthousiasme. Ça sentait le café réchauffé et les viennoiseries bon marché. Caroline m'a prise par le bras et m'a entraînée vers le devant de la salle, où un homme mince, pas très grand, m'a tendu la main. Elle me l'a présenté:

— C'est Antoine. Il dirige le centre communautaire Desbosceaux.

Il avait les yeux foncés, une barbe de trois jours, les cheveux courts coupés n'importe comment. Ses lunettes à monture de métal lui conféraient un air détaché, rêveur. Comme rien ne le touchait. Je l'ai remercié de nous accueillir, de m'accorder ce temps de parole.

— On a proposé la même chose aux autres candidats de la circonscription, mais ils ont décliné. On ne les intéresse pas vraiment et honnêtement, c'est réciproque. C'est eux qui ont coupé notre financement année après année, alors... Officiellement, on doit rester neutre, on n'a pas le droit de faire de la politique partisane. Mais bon je peux bien vous dire en secret que...

Caroline lui a souri. Elle était détendue, plus souriante que d'ordinaire. Ils se connaissaient bien, ça se voyait à la posture qu'adoptaient leurs corps en présence l'un de l'autre. Caroline a posé sa main sur le bras d'Antoine et ils se sont regardés quelques secondes, sans rien dire. Avaient-ils été amoureux? J'ai été surprise de la rapidité avec laquelle j'étais arrivée à cette conclusion. Comme si elle lisait dans mes pensées, Caroline m'a glissé:

— Antoine est un membre du parti de longue date.

Ils partageaient donc cette intimité particulière aux gens qui militent ensemble depuis longtemps, que je commençais à reconnaître autour de moi. Quand je me mêlais aux candidats et au personnel du parti, je pouvais maintenant déterminer au premier coup d'œil qui avait récemment été attiré par la popularité grandissante de Nadia, comme moi, et qui avait ses assises dans le parti, dont l'intégrité reposait entièrement sur les liens profonds noués entre les gens comme Antoine et Caroline. Des relations qui s'apparentaient à l'amitié. Nous étions, en fait, une famille. Oui, les semaines de campagne m'avaient amenée à nous considérer comme une tribu soudée, prête à tout pour ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire; une belle bande d'enthousiastes un peu fous qui ne reproduiraient pas les erreurs de leurs prédécesseurs. En accédant à une position de pouvoir, on ne serait que davantage au service de la population. Et dans la naïveté de mes débuts politiques, je croyais dur comme fer que personne, avant nous, n'avait jamais eu cette prétention.

À un certain moment, Antoine a attiré l'attention des membres pour entamer la rencontre. Après quelques mots de bienvenue, il a annoncé ma présence, puis il m'a tendu le micro. J'ai remercié l'assemblée pour son accueil, pour cette chance qu'ils m'accordaient de m'adresser à eux quelques jours avant les élections. J'ai tiré de mon sac la feuille avec ses sempiternels bullet points, et j'y ai jeté un rapide coup d'œil. Je connaissais les grandes lignes du discours qu'on m'avait préparé. Je préférerais me lancer dans le vide, partir de mon histoire personnelle.

Suivant l'inspiration du moment, j'ai eu envie de parler de ma voisine Francine, qui habitait dans un logement subventionné à quelques portes de la petite maison entourée de cèdres, la maison de mon enfance. Quand je rentrais de l'école, Francine m'invitait chez elle et m'aidait à faire mes devoirs. Elle me donnait des biscuits, et par beau temps, je l'accompagnais lorsqu'elle promenait son chien. Francine et moi, on ne venait pas du même monde, mais j'étais trop jeune pour le savoir. Au fil de mon discours, j'ai habilement fait le lien avec des concepts qui fonctionnent bien dans ce genre d'allocation:

l'amour des communautés unies, la transgression des barrières socioéconomiques. Ma prise de parole s'est conclue avec quelques phrases toutes prêtes qui chantaient les louanges de la mixité sociale. On a applaudi. Le devoir de réserve et de neutralité avait ses limites. Antoine m'a serré la main et m'a souhaité bonne chance. Je ne suis pas restée plus longtemps. Dès notre retour au local, j'ai ressenti un changement qui se préparait. C'était comme si l'air se condensait. Les gens se contentaient de phrases brèves. Le front de Caroline restait soucieux. J'ai pensé: ça y est. Ils ont eu la confirmation que nous perdons, les chiffres ne sont pas là. Même si je m'y attendais, mon cœur s'est serré. Je m'étais prise au jeu. J'avais fini par croire à nos slogans. L'authenticité des militants qui faisaient campagne pour moi, sans rien espérer en retour, sinon l'espoir de vivre dans une société plus juste, était contagieuse. J'avais envie de me battre, de ne pas m'avouer vaincue, je sentais que je le leur devais. D'accord, on perdrait; on en avait l'habitude. Mais je ne quitterais pas le navire pour autant, et je préparerais le prochain combat, dès le lendemain de la défaite. Résolue, je me suis assise près de Caroline. Elle m'a regardée en ajustant ses lunettes sur son nez.

— On va gagner, m'a-t-elle dit.

Je lui ai souri, reconnaissante pour sa générosité, le souci qu'elle mettait à me protéger des mauvaises nouvelles.

— Y'a rien de gagné, mais ça s'annonce bien?

— Non, non. Enfin, oui, comme d'habitude, ici, dans la circonscription, ça continue à bien aller. Je veux dire, Nadia. Regarde.

Elle a tourné l'écran de son ordinateur vers moi. Le résultat du sondage hebdomadaire venait de sortir. Nadia menait confortablement. Sur le graphique, la ligne rose qui symbolisait le score de notre parti était allée en montant, depuis le tout début. Elle croisait maintenant celle du premier ministre et se hissait en flèche, atteignant un sommet qu'aucun autre parti n'avait approché depuis le début de la campagne.

— D'habitude, notre courbe fait le contraire, m'a-t-elle expliqué. Aux premiers jours, les petits partis d'opposition comme nous profitent d'un «vent de fraîcheur», ou ce qu'on appelle aussi l'effet *le monde est tanné*. Ça dure parfois jusqu'au premier débat des chefs. Les électeurs flirtent avec l'idée de renouveau. Après, plus on approche du jour J, plus les projections de votes cadrent avec les scénarios prévus. Ce sont encore les mêmes grands partis, avec leurs vieilles idées toujours pareilles, qui se partagent le gâteau en fonction de la performance de leurs chefs. Et nous, on se contente des miettes.

Elle a fait pivoter sa chaise pour plonger son regard dans le mien. Son genou sursautait de nervosité. Elle ne m'avait encore jamais donné à voir un tel énervement, elle habituellement si patiente et posée, comme une élève appliquée. Elle a remonté ses lunettes sur son nez, encore une fois, plus par habitude que par nécessité.

— Il faut dire que Nadia a été phénoménale. Elle a contrôlé les débats et

les enjeux dès les premières heures. Elle est allée là où on ne l'attendait pas. Tu as déjà lu *Don't Think of an Elephant*? Tu devrais. Ça dit tout, ce livre-là.

Elle s'est penchée vers moi. Ses yeux brillaient.

— Pourquoi penses-tu que la droite gagne tout le temps? Parce qu'elle contrôle le discours. Elle s'attribue certaines qualités et ça définit, par pure binarité du langage, ce que les autres représentent. Les gens de droite, ils sont réalistes, pragmatiques, raisonnables; ils savent qu'on ne peut pas tout avoir, qu'il faut parfois faire des choix. Les gens de droite, ils promettent à tout le monde la petite quiétude de banlieue, chacun tout seul dans sa cour derrière son bungalow, et les vaches seront bien gardées. Travaille fort, paie tes impôts et laisse-nous gérer le reste, profite de tes loisirs devant ta grosse télévision fabriquée loin. Tout le monde a droit à la tranquillité d'esprit et à l'augmentation de son pouvoir d'achat, n'est-ce pas? Impossible de ne pas être d'accord avec ça. La droite s'est fait la championne de ce discours-là et c'est comme ça qu'elle a de facto tassé la gauche dans le coin opposé: nous, on rêve en couleurs, on veut le beurre et l'argent du beurre, on ne comprend pas que la sécurité sociale, ça coûte cher. On a besoin des entreprises pour financer tout ça, et si c'est propre, c'est rarement rentable. L'erreur de la gauche, c'est de se défendre des accusations qu'on lui lance, plutôt que de se définir elle-même. Jusqu'à ce que Nadia change la donne. Tu te souviens de son premier slogan?

J'ai hoché la tête, comment l'aurais-je oublié? On s'était demandé où ça allait nous mener. *Nadia, la seule option responsable*: ça ne faisait pas rêver.

— Elle a repris à son compte la valeur de la responsabilité, a continué Caroline. Alors que tout le monde s'attendait à ce qu'elle se lance dans les discours fleuris pour séduire la gauche hippie montréalaise, elle a adopté une stature de dirigeante qui savait exactement ce qu'elle faisait. Pas de discours poétique, de meilleur monde possible porté par des envolées lyriques. Juste du gros bon sens. Le premier ministre a été déstabilisé solide. Elle a été rapide, elle a pris la puck d'entre ses pattes à la première minute de la campagne et depuis, il court derrière, à essayer de récupérer le discours qu'elle lui a volé.

Aussi subitement qu'elle avait commencé son envolée, Caroline s'est retournée vers les documents qui jonchaient son bureau, et elle s'est mise à feuilleter, à noter, à tirer des traits. Je l'observais, fascinée. Elle avait repris son air studieux. Sans me regarder, elle a conclu:

— C'est toujours une affaire de discours. Oublie jamais ça, Steph, si tu mènes le discours, tu mènes le monde.

J'ai souri. C'était la première fois qu'elle m'appelait Steph.

Le lendemain, on rejoignait l'équipe de Nadia un peu avant 9 heures au centre communautaire Desbosceaux. Simon m'avait expliqué qu'une annonce importante serait faite; on avait loué une salle et convié autant de bénévoles que possible pour créer de l'ambiance. En gros, on allait promettre une

meilleure gestion du financement des organismes communautaires. J'avais lu les revendications des regroupements, qui peinaient depuis des années à faire reconnaître leurs besoins.

Les journalistes avaient été conviés pour 9 h 30. Au cours de la nuit, la température avait encore chuté. Dans le stationnement, j'ai reconnu les camionnettes de plusieurs chaînes de télévision. Antoine nous attendait à l'entrée du centre communautaire. Les bénévoles qui nous accompagnaient suivaient Caroline. Antoine s'est penché vers moi et m'a glissé à l'oreille:

— En tout cas, je voulais vous dire: c'est vraiment une annonce très intéressante que vous allez faire ce matin. On manque tellement d'espaces et de ressources en général, c'est un écosystème fragile, le milieu communautaire.

J'ai hoché la tête avec confiance, comme si je savais de quoi il parlait.

— Trop souvent, les fonctionnaires connaissent pas les particularités du terrain. L'idée de former des comités régionaux de pairs, ça va vraiment nous aider.

— Nadia arrive, a annoncé Simon.

Mes accompagnateurs se sont précipités pour entourer notre cheffe tandis que je restais perplexe. L'angoisse me serrait la poitrine: je n'aurais pas su nommer les grandes lignes de l'annonce que Nadia allait faire devant nous ce matin. Jusque-là, l'adrénaline des derniers jours avait été efficace pour supprimer la fatigue monstre qui m'accablait; mais tout d'un coup, je me suis sentie terrassée, prête à m'effondrer. Caroline s'en est aperçue. Elle m'a rejointe en trois enjambées.

— Ça va, Stéphanie?

— Tu crois que les journalistes vont me poser des questions?

— Oui, sans doute. Tu vas t'en tirer comme une pro. Simon m'a dit qu'il t'avait transmis les détails.

— Oui, oui, ça va aller.

Nadia montait les marches extérieures. Elle a reconnu Antoine, lui a demandé des nouvelles de ses enfants, riant avant la fin de sa réponse.

— Stéphanie, a-t-elle dit en me faisant la bise. Comment ça va?

Sans vraiment attendre de réponse, elle a pris mon bras et a jeté un coup d'œil à l'intérieur du centre. Je sentais sa solidité, son calme, sa détermination. Elle était prête.

— On y va?

Elle m'a entraînée, tandis qu'Antoine maintenait la porte ouverte pour nous. Les journalistes s'étaient déplacés dans le couloir pour filmer notre arrivée. À la dernière seconde, je me suis souvenue de ne pas arborer un air de lièvre effaré, et j'ai souri de toutes mes dents. Dès que nous sommes entrées dans la salle, les applaudissements ont commencé à fuser derrière la rangée de journalistes qui se préparaient. L'excitation était palpable. Notre progression

vers le podium était ralentie par les militants qui voulaient serrer la main de Nadia, lui souhaiter bonne chance. Plus elle avançait, plus elle paraissait investie d'une mission, chargée de l'espoir collectif qui nous soulevait comme une marée montante. J'ai eu le vertige. Bousculant les autres au passage, un jeune homme est soudainement apparu devant moi. Il brandissait un objet. Instinctivement, j'ai amorcé un mouvement de recul, me pressant vers Nadia pour la protéger.

— Je peux avoir une dédicace? a crié le jeune homme.

Je me suis sentie stupide en reconnaissant mon premier roman, qu'il me tendait accompagné d'un stylo-bille. J'ai bredouillé bien sûr, et j'ai griffonné «Bonne lecture», me rappelant trop tard que cette formule insipide et usée était la pire dédicace au monde. J'ai ajouté à la va-vite «... et surtout, bon vote!» avec un petit visage sourire, orné d'un clin d'œil. J'ai signé le livre et le lui ai fourré dans la main en le remerciant et en m'excusant, puis j'ai accéléré le pas pour rejoindre Nadia, déjà arrivée au podium.

Je me suis souvenue in extremis que c'était moi qui commençais l'allocution. Je me suis précipitée au micro et aussitôt que le calme s'est fait, j'ai entamé mon discours. J'ai prononcé les banalités habituelles, remerciant les gens de ma circonscription de s'être déplacés pour l'occasion. On se trouvait au centre Desbosceaux, une institution phare de notre quartier, un véritable havre de paix et de repos pour certains, un refuge pour d'autres... On aurait dit que j'avais fait ça toute ma vie. Mais l'impatience grandissait, on attendait Nadia. Moi, j'étais le hors-d'œuvre. Quand je lui ai planté le micro dans la main, les applaudissements ont repris. Le regard brillant, précis, elle avait l'air d'une chasseuse prête à filer sa proie, pour le plaisir du sport autant que pour la survie de sa tribu. Son auditoire était gagné d'avance. C'était le genre de moment qui recharge les batteries à bloc, qui efface la fatigue, le sentiment d'inutilité qui nous submerge parfois quand on entreprend un rêve complètement fou. Moi aussi, j'applaudissais. J'y croyais. Je sentais que j'étais exactement là où je devais être. Pour une rare fois, je ne doutais de rien, et ce sentiment était délicieux, à un degré que je n'aurais jamais cru possible. Il surplombait tout. Enfin, Nadia a pris la parole. Son grand talent pour lire la salle, puiser à même son énergie, comprendre la mécanique de l'attente et de l'attention, ça m'hypnotisait. Je la trouvais fabuleuse. Puis, elle a pris une grande respiration et a lancé:

— Il est temps que nous changions le monde.

Les cris et les applaudissements ont repris de plus belle. La petite salle vibrait d'une ambiance électrique. J'étais galvanisée, fière d'être à ses côtés, entraînée dans son sillage, en route vers un grand moment de l'Histoire. Elle a écorché au passage l'actuel gouvernement qui ne reconnaissait pas à sa juste valeur l'immense travail accompli par chacune des personnes présentes, oui, chacune d'entre elles était importante et méritait d'être soutenue et valorisée. Nous, on ne profiterait pas de l'empathie des travailleurs communautaires, de

leur dévouement et de leur engagement envers leur prochain.

Encore une ronde d'applaudissements. Ma fébrilité s'atténuait un peu. Je reconnaissais les intonations et les formules du discours travaillé. Ça éteignait un peu la fièvre. Alors que Nadia énonçait les promesses que nous faisions aujourd'hui, ma fatigue reprenait le dessus. Critères d'attribution, comités régionaux, besoins locaux, les mots valsaient, et mon esprit s'évadait. Nadia a finalement annoncé que nous prendrions les questions des journalistes.

Elle m'a tirée à elle et m'a glissé à l'oreille:

— On forme vraiment une bonne équipe. J'ai hâte de travailler avec toi, à Québec.

J'étais étourdie. Un pincement commençait à s'étirer sous ma tempe droite, je sentais une pression derrière mon œil. La migraine pointait son museau. L'attachée de presse de Nadia a expliqué comment la séance allait se dérouler, combien de questions seraient permises, combien de temps serait alloué à chaque reporter. Nadia a d'abord désigné un barbu costaud, muni d'un micro connecté à une caméra maniée par une jeune femme aux cheveux courts. Sans préambule, il lui a demandé si elle avait pensé à la formation de son cabinet ministériel. J'ai entendu Nadia répondre que son équipe comprenait des gens de grand talent, dont moi. Elle n'en dirait pas plus pour l'instant.

— Et vous, madame Goyer, à la tête de quel ministère vous voyez-vous?

J'ai vu passer une légère ombre dans l'œil de Nadia. Elle m'invitait à la prudence.

— Ce qui compte pour moi, c'est de gagner la confiance des électeurs et électrices de ma circonscription, ai-je commencé. Les représenter à l'Assemblée nationale, ça sera mon plus grand honneur. Pour la suite, je m'en remets au jugement de ma cheffe; je servirai là où elle considère que ma contribution sera la plus profitable.

Nadia a hoché la tête, visiblement satisfaite de ma réponse. J'avais passé la première épreuve. L'attachée de presse a ensuite fait signe à une femme dans la cinquantaine, ébouriffée, vêtue d'un coupe-vent de sport, en qui j'ai reconnue une chroniqueuse politique très lue. Elle a posé une question sur l'annonce faite plus tôt. Elle parlait vite, je n'arrivais pas à bien saisir les enjeux qu'elle soulevait, mais en gros, j'ai compris qu'elle remettait en question la faisabilité de l'affaire. Nadia a rétorqué que nous avions une excellente collaboration avec les grandes fondations (je ne comprenais pas bien ce qu'elles venaient faire dans l'histoire) et a rappelé le besoin d'uniformiser les règles d'attribution des subventions et de reddition de comptes. La chroniqueuse a alors voulu savoir ce que moi, je pensais de ces mesures projetées. Le silence s'est fait. J'ai jeté un regard oblique vers Nadia, cherchant une indication quelconque, mais son visage confiant ne m'indiquait rien d'autre que d'y aller comme je le sentais.

— Je pense que... le milieu réclame ça depuis longtemps.

L'air était épais. On en attendait plus de moi. La douleur sous mon crâne a éclaté d'un coup, vive et mauvaise. Je cherchais frénétiquement un, deux, huit ou neuf mots, n'importe lesquels auraient fait l'affaire pour concocter une réponse plus élaborée, mais dans mon esprit, tout était verrouillé. C'était un cauchemar, je me sentais mise à nu. J'ai porté la main à mon front et la chroniqueuse a voulu nous relancer, mais l'attachée de presse est restée ferme: la règle édictée en début de rencontre était claire, pas plus de deux questions par journaliste. La parole a rapidement été donnée à une jeune femme en tailleur qui enregistrerait nos réponses sur son téléphone cellulaire. Elle a questionné Nadia sur une déclaration embêtante qu'un candidat lointain avait faite la veille. Nadia s'en est débarrassée en trois phrases, minimisant l'importance de ce que l'idiot avait dit. Je savais de qui il était question, et je savais aussi qu'il serait défait dans son comté. Il était du type à vouloir se faire remarquer, et il y était parvenu.

Il fallait que ça finisse, ou j'allais m'effondrer. Je maîtrisais difficilement ma respiration. La nausée montait en moi. Ce n'était plus drôle, je voulais arrêter de jouer, remercier poliment tout le monde et m'en aller, ce n'était pas pour moi tout ça, je n'étais pas faite pour devenir politicienne, c'était clair. Enfin, la conférence de presse s'est terminée. Le matériel a été remballé en quelques secondes tandis qu'on quittait la salle. Caroline m'a tendu une bouteille d'eau. Nadia s'est tournée vers moi. Quelque chose en elle avait changé; c'était à peine perceptible. Une nouvelle raideur, peut-être. Un pli au coin de sa bouche. Elle a pris le temps de faire la bise à Antoine, de le remercier, de lui rappeler une anecdote du dernier congrès. Puis, elle m'a demandé de l'accompagner à la salle de bains.

— Parle-moi pendant qu'on marche, m'a-t-elle ordonné.

Je ne comprenais pas.

— Il faut que j'aie l'air occupée, sinon on sera interrompues et je me rendrai jamais.

Déjà, dans le couloir, des gens s'approchaient pour l'intercepter. J'ai suivi le rythme de ses pas en disant la première chose qui me passait par la tête.

— J'ai vu Charlotte la semaine dernière, ai-je fait. Tu te souviens de son frère? Il vendait des systèmes de son sur Mont-Royal, c'était dans les années où on se tenait au Huis Clos.

— Ah oui, m'a-t-elle répondu, avec un intérêt feint à la perfection.

On arrivait à la salle de bains, où on s'est engouffrées. Elle a jeté un coup d'œil, on était seules. Elle a soupiré.

— Merci.

Je l'ai attendue en me demandant ce que ça devait faire de n'avoir jamais droit à ses propres pensées. D'être obligée de meubler chaque moment pour éviter d'être envahie par les autres. Son existence, dorénavant, ne tolérerait plus de temps mort. La marée montait continuellement autour d'elle, les trous et les espaces vides se remplissaient à la seconde où ils apparaissaient. Il lui

fallait non seulement des gardes du corps, mais aussi des remparts pour l'esprit.

— Tu as figé tout à l'heure, a-t-elle laissé tomber en plongeant ses mains sous le jet du robinet.

Je lui ai répondu que je commençais à être en proie à une migraine.

— Tu aurais dû t'en tenir aux lignes, a-t-elle suggéré, sans agressivité.

— Quelles lignes?

— On les a envoyées par courriel à tous les candidats, comme à chaque annonce qu'on fait. Tu les as pas lues?

— Oui, oui. Enfin, je crois. C'est probablement moi qui...

Son téléphone commençait à vibrer.

— C'est pas très grave, m'a-t-elle interrompue. Mais si tu le veux, ton ministère, il va falloir que tu apprennes à être plus rapide sur tes patins.

Il n'y avait aucune animosité dans sa voix. Ce n'était pas le conseil d'une amie qui me voulait du bien, mais ce n'était pas non plus la réprimande acerbe d'une patronne qu'on a déçue.

— Je suis désolée, ai-je répondu avec une assurance fragile. Je savais qu'on faisait une annonce, mais j'ai pas eu le temps de...

— Pas grave, a-t-elle répété. Dis-moi, Simon, il t'a fait pratiquer?

Elle posait la question comme si elle s'informait par pure curiosité, très concentrée sur la serviette avec laquelle elle s'essuyait trop longtemps les doigts.

— Oui, ai-je menti. J'ai figé, comme tu dis. C'est tout.

Elle a lancé la boule de papier dans la poubelle, direct dans le mille, et a repris, d'une voix très calme:

— On est dans le dernier droit. C'est pas le moment de lâcher, les gaffes vont nous coûter deux fois plus cher à partir de maintenant. Il faut que notre opération soit tight. Je vais m'assurer personnellement que quelqu'un fasse le lien avec Simon. Si le sujet revient sur la table, je veux que tu saches quoi répondre. Tu es un pilier de mon équipe, Stéphanie. Je compte sur toi.

Comme j'étais près de la porte, elle m'a fait signe de sortir, elle me suivrait. Nous avons marché d'un pas rapide, en échangeant à nouveau des banalités d'un air très concentré. On se montrait énergiques, vives, confiantes, heureuses. Un modèle de succès. On s'est quittées à la portière de sa voiture, qu'un grand chauve apathique tenait ouverte pour elle. Elle m'a pressé le bras, comme elle avait l'habitude de le faire, et a soutenu mon regard quelques secondes avant de disparaître dans le véhicule.

Au local, tout était tranquille. Les téléphonistes passaient appel sur appel à voix basse. Je me suis rendue directement au bureau de Simon.

— Et puis? a-t-il fait, se reculant dans son fauteuil, décontracté.

— Est-ce que tu avais reçu des lignes de l'équipe de Nadia pour l'annonce de ce matin?

— Je suppose, oui, a-t-il répondu, vague. Ils nous inondent de courriels.

— Et ça disait quoi?

— Le même blabla formaté que d'habitude. Des phrases creuses sorties tout droit d'une agence de com. Tu es beaucoup plus crédible quand tu parles franchement, quand c'est de toi que ça part. Les gens le sentent. Je déteste ces manies qui font que tous les politiciens sonnent pareil. Toi, tu as une voix. C'est ce qui te rend authentique.

— La prochaine fois, j'aimerais voir les lignes, s'il te plaît.

Il a haussé les épaules.

— Comme tu veux, a-t-il marmonné, reportant son attention sur son téléphone.

J'ai compris que notre entretien était terminé, alors j'ai tourné les talons.

7

Le matin du 1^{er} octobre 2018, je me suis réveillée calme, prête à accepter le verdict. Après des semaines passées dans la crainte qu'un rare moment de repos ne me coûte la victoire, à pousser toujours un peu plus loin, j'atteignais enfin cet instant béni où les résultats des élections n'étaient plus de mon ressort. Je ne pouvais rien faire pour influencer la suite des choses. Il y a des gens qui trouvent ça atroce. Ils se sentent impuissants et attendent, en tremblant, le moment où ils apprendront quelle direction prendra leur carrière. Pas moi. Il me semble que l'impuissance m'apporte toujours une sorte de paix intérieure, à laquelle il m'est facile de m'abandonner.

Ce matin-là, j'ai pris le temps de boire mon café au salon avec Philippe, ce que je n'avais pas fait depuis deux mois. Il était excité pour deux :

— Tout indique que Nadia sera gagnante, et majoritaire à part ça ! Tu vas être au pouvoir ! Tu réalises ?

— C'est pas dit que je vais gagner dans la circonscription.

— Tu veux rire ? Les sondages sont clairs. C'est fou, que tu aies eu l'occasion d'embarquer juste au bon moment.

L'intérêt de Philippe pour ma campagne avait suivi la courbe de popularité de Nadia. Quand les médias avaient flairé l'intérêt de plus en plus affirmé du citoyen moyen, chroniqueurs et commentateurs avaient doucement modifié leur discours, ne voulant pas être en reste, plaçant habilement une petite phrase ici et là pour pouvoir dire, plus tard, qu'ils avaient vu venir cette victoire avant tout le monde. Pour prouver leur grande clairvoyance, ils glissaient d'abord subtilement, puis de plus en plus ouvertement, des commentaires qui influençaient les cœurs tièdes ; et ainsi se fabriquait l'opinion publique, ainsi grossissait l'enthousiasme de ceux qui sont satisfaits qu'on leur dise pour qui voter. Au fil de la campagne, Philippe avait progressivement cessé de traiter mon engagement comme une énième lubie. En cela, il n'était pas différent de la plupart de nos amis, qui avaient d'abord souri à cette nouvelle aventure. Seules Marianne et Nathalie avaient pris la chose au sérieux dès le premier jour. Marianne avait joué de ses contacts et à elle seule, elle était allée chercher les trois quarts de mon financement de

départ. Nathalie avait été infatigable au porte-à-porte. Patrick avait prétendu, à la rigolade, que je lui avais volé sa femme. Et voilà qu'on était arrivé à ce jour fatidique qui conclurait l'aventure de la campagne. Que je gagne ou que je perde, je savais que les choses seraient désormais différentes. J'avais goûté à l'envie d'être choisie, à l'envie que l'on croie en moi.

À 9 h 30, Marianne est entrée en chantant à tue-tête *Another One Bites the Dust*. Matéo s'est élancé pour l'accompagner de quelques pas de danse. Ils ont fini leur petite chorégraphie par un high five, et puis il a claqué la porte d'entrée si fort que nous avons tous éclaté de rire. L'excitation était à son comble.

— Ton carrosse est avancé, Cendrillon! a proclamé Marianne en m'embrassant.

— T'as le temps pour un café?

— Niet. T'as un horaire chargé, je te signale. Ta Gestapette m'a bien prévenue.

J'ai souri au surnom qu'elle avait attribué à Caroline. On s'était entendues: à 10 heures, Marianne m'amènerait au local pour que je salue les bénévoles; et puis, suivrait l'opération photo, quand j'irais voter avec Philippe. Pause repas. Puis je ferais la tournée pour remercier les bénévoles qui supervisaient l'impartialité du scrutin. Enfin, je me mettrais au téléphone jusqu'à la dernière minute pour inciter les retardataires à se rendre aux urnes: chaque vote comptait. Tous les candidats de la grande région montréalaise se réuniraient ensuite au théâtre où on célébrerait la victoire. Oui, la victoire, parce qu'il n'était plus permis d'envisager autre chose. Marianne me suivrait comme mon ombre dans toutes ces étapes, et ça me rassurait.

Dans la voiture, elle m'a demandé quelles seraient les tâches des bénévoles ce jour-là, ajoutant:

— Il me semble que c'est interdit, de faire de la politique le jour du scrutin.

— Ils font sortir le monde de chez eux, ai-je répondu. En gros, si on a passé six semaines à achaler les gens pour savoir pour qui ils allaient voter, c'était pour se constituer une liste de rappel. Aujourd'hui, on achale rien que ceux qui ont dit qu'ils voteraient pour nous, pour être sûrs qu'ils vont vraiment aller voter. Les autres, on va mettre des somnifères dans leur déjeuner.

— Ah, c'est pour ça! s'est-elle exclamée.

Elle s'est tue dans son élan, comme si elle regrettait d'avoir parlé trop vite. Mais elle me connaissait, on n'allait pas en rester là, maintenant qu'elle avait piqué ma curiosité.

— Moi, peu importe qui m'appelle, je leur dis toujours que je vais voter pour eux, parce que ça me tente pas de m'obstiner.

— Pas fine! Tu fausses les chiffres.

— Là, vu qu'ils pensent tous que je vais voter pour eux, ils m'appellent un après l'autre le jour du vote. Tu vas voir, ça va pas arrêter de sonner aujourd'hui.

— T'as pas déjà voté? Le jour du vote par anticipation?

— Oui, ta Gestapette m'a talonnée jusqu'à ce que je le fasse, vu que je suis ton handler et que je dois être 100% disponible, calme et de bonne humeur. J'ai suivi la formation, t'inquiète.

— Ben alors personne va t'appeler. On raye de la liste les gens qui ont déjà voté.

— Comment vous savez ça? C'est pas confidentiel?

— On sait que t'as voté, pas pour qui t'as voté, niaiseuse. Fait que la prochaine fois, rappelle-toi: le meilleur truc pour pas se faire achaler, c'est d'aller voter tôt.

— Bien noté, Madame la Députée.

— Heille! Tu vas me porter malchance!

Elle conduisait sans se presser, passant les vitesses avec souplesse. Encore une fois, je constatais que j'étais choyée de pouvoir compter sur elle. J'ai eu envie de le lui dire, mais je me suis rabattue sur le dernier gars dont elle m'avait parlé. Comment ça se passait, avec lui?

— Louis? Oh, bien, je suppose. On s'entend correct.

J'attendais qu'elle m'en dise un peu plus, mais rien. Puis elle a ajouté, comme si elle se sentait obligée de préciser:

— Je suis pas amoureuse, là. Et puis, j'ai pas envie d'être en couple.

Comme elle n'était habituellement jamais avare de détails, j'étais intriguée de la voir si peu loquace. Mais la meilleure stratégie pour savoir ce qui se passait dans sa vie amoureuse, c'était encore d'attendre sans rien dire; je me suis tue. Elle ne résisterait pas. Comme de fait, quand elle a stationné la voiture près du local électoral, je savais tout ce qu'il y avait à savoir. Elle l'avait rencontré dans un bar deux mois plus tôt. Elle le voyait une fois par semaine, parfois deux. Elle ne dormait jamais chez lui, ni lui chez elle. Il était peintre. Il avait pris un an sans solde grâce à une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec, octroyée pour une expo qui, avec un peu de chance, tournerait en Europe.

Avec lui, les choses étaient simples, la communication limpide. Elle le trouvait très beau, il était plus jeune qu'elle – mais vraiment pas de beaucoup –, elle ne se cassait pas la tête avec tout ça, et oh oui aussi il avait une blonde depuis un peu plus de trois ans qui de son côté entretenait une relation amoureuse-ish avec une amante steady depuis quelques mois. Et, m'a-t-elle répété, elle n'était pas amoureuse de lui. Je lui ai demandé de me parler de son travail, de son esthétique. Elle a haussé les épaules et m'a avoué qu'elle s'y connaissait peu en arts visuels. Elle a ouvert la porte du bureau et s'est effacée

pour me laisser passer. Je la trouvais bien désinvolte. Ça sentait la fille qui se protégeait.

À partir de ce moment et pour le reste de la journée, j'ai serré des mains, j'ai souri, j'ai distribué des petites tapes dans le dos. Surtout, je me suis laissée entraîner par le cours des choses. J'avais l'impression d'être redevenue moi-même. Philippe était avec moi la plupart du temps, souriant pour les photos, me tenant la main sur le trottoir, me cédant le passage à l'entrée, mais c'était avec Marianne que j'avancais, heure après heure. On est retournés au bureau. Il y régnait un calme étrange, un relâchement devant la machine qui roulait maintenant d'elle-même. Je me laissais aller dans cette impuissance bienfaisante. Le soir était tombé depuis déjà deux heures et les bureaux de vote allaient bientôt fermer. Les téléphonistes passaient leurs derniers appels. J'aurais dû en faire autant, mais je n'en avais pas envie. Simon m'a présenté Christine, sa femme, qui était venue donner un coup de main. Il émanait d'elle une douceur infinie, cette sorte de présence au monde ancrée dans une solidité et une générosité sans borne. Blonde, la peau très pâle, les yeux bleus rieurs ornés de jolies petites rides racontant l'habitude du bonheur, elle m'a immédiatement plu. J'ai eu envie de nous prévoir un futur qui compterait des cafés d'après-midi et des randonnées d'automne.

— Les bureaux sont fermés, a annoncé Simon. Il n'y a plus rien à faire avant le dévoilement des résultats. Tu as pris le temps de manger, Steph?

Marianne a proposé qu'on s'entasse dans sa voiture pour se rendre au théâtre. Caroline aidait les bénévoles, qui rangeaient le matériel et lavaient la vaisselle. Elle nous rejoindrait plus tard. On a enfilé nos manteaux. Un peu plus loin sur la droite, une pizzeria proposait des pointes à trois dollars, j'ai soudainement ressenti la faim. Marianne et Christine parlaient avec agitation, marchant d'un pas rapide. Il me fallait trotter pour suivre leur rythme. Phil et Simon prenaient leur temps, de plus en plus loin derrière. Je me suis glissée sur la banquette arrière en avalant ma dernière bouchée. J'ai pensé à Nadia. Au fil de la campagne, elle était devenue de plus en plus sûre d'elle. Elle avait adopté un petit air coriace qui lui allait bien, et qui inspirait confiance. Toutefois, ça la rendait moins accessible; ce changement s'était accompagné d'une forme de dureté. Sans m'en apercevoir, j'avais porté la main à mon cou pour caresser mon pendentif. Mon geste n'a pas échappé à Marianne.

— Tiens, tu as encore ça, cette vieille affaire-là?

— Certain! C'est elle qui me l'a donné pour mes trente ans, ai-je expliqué à Simon et à Christine.

— Ta pierre d'obsédée, a rigolé Marianne.

La roche noire qui ornait le bijou s'appelait une obsidienne. Marianne l'avait choisie parce que le nom la faisait rire. On s'était prises au jeu des pierres semi-précieuses, et on s'était intéressées à leurs qualités et à leurs forces. J'avais oublié toutes les caractéristiques apprises par cœur, sauf celles

de l'obsidienne. On disait qu'elle avait le pouvoir de révéler la vérité et de chasser les illusions. Ça me serait utile dans mes nouvelles fonctions.

Je voudrais pouvoir relater la soirée des élections, une des plus importantes de ma vie, dans ses moindres détails. Mais à la vérité, je n'en ai gardé que quelques impressions. La main de Philippe qui ne lâchait pas la mienne, ce calme presque indifférent qui ne me quittait pas. Devant le théâtre, la file d'attente dépassait le coin de la rue et allait se perdre plus loin, on n'en voyait pas le bout. Maurice, le chauve que j'avais croisé quelques fois lors d'événements avec Nadia, est venu nous faire entrer par une porte de côté. Tout de suite, l'ambiance électrique, les coulisses, Nadia brièvement aperçue de dos, dans une loge. La salle, pleine à craquer. On savait qu'on allait gagner, et en même temps, on ne pouvait s'empêcher de craindre s'être trompés. Si la défaite nous surprenait, le jour suivant serait douloureux comme un lendemain de cuite. Tout d'un coup, un moment d'arrêt, comme si la Terre s'était arrêtée dans sa course: je me suis demandé où je me serais trouvée à cette seconde précise, si j'avais refusé, après la première rencontre avec Nadia au Brick Café, si je n'avais jamais rappelé, si j'avais décliné. L'aurais-je regretté, aurais-je été déçue de n'avoir pas saisi cette chance? Ce qui au départ m'apparaissait comme une expérience amusante devenait un moment charnière. J'avais renoué avec la ferveur militante de mon adolescence, mais cette fois-ci, avec maturité, et avec les moyens d'en faire quelque chose qui ne s'effriterait pas en conversations inutiles. Je me suis demandé si mes parents et Matéo étaient devant la télé pour suivre les résultats. La frénésie reprenait de plus belle, des inconnus me prenaient dans leurs bras et m'embrassaient. Caroline est apparue à mes côtés. Son regard brillait. Elle ne laissait paraître aucune incertitude; je la sentais fière.

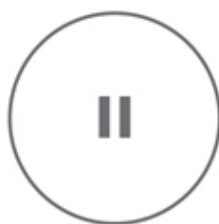
Et tout d'un coup, le raz-de-marée, la salle se soulevant d'un même cri. Le résultat annoncé, Nadia vainqueur.

Les hurlements, les embrassades, les larmes de joie. Trinquer n'importe comment, ma bière oubliée partout, retrouvée ailleurs. L'ovation infinie quand Nadia est enfin arrivée sur scène, son discours applaudi à tout rompre.

Je ne me souviens plus comment je suis rentrée chez moi. Philippe parlait, répétait que c'était incroyable, excitant, absolument fabuleux. Ses mots me parvenaient comme s'ils voyageaient à travers une réalité embrumée. Il m'a passé son téléphone, c'était ma mère, qui me félicitait. Matéo a crié de joie dans le salon, ma mère a pleuré, elle était fière comme jamais, elle savait que je réussirais, elle avait hâte d'en parler à ses amies. J'étais heureuse mais fatiguée, je l'embrassais, oui mon père aussi, à demain.

Dans notre chambre, Philippe et moi n'avons rien dit. Je suis restée longtemps sous le jet de la douche, jusqu'à ce que l'eau devienne froide. Je me suis glissée sous les draps. On a peut-être fait l'amour, je ne me souviens plus.

Au moment de m'endormir, avant de tomber dans un sommeil qui frôlait l'inconscience, je me suis dit: voilà, c'est fait. Je suis élue.



1

J'ouvre les yeux. Je reconnais les murs de ma chambre. Je n'ai pas rêvé l'odeur de café. Les bruits du percolateur me parviennent à travers le sommeil qui s'attarde. Puis je me secoue: 6 h 27, dans trois minutes le cadran va sonner. Phil apparaît justement, une tasse à la main. Il referme la porte derrière lui.

— Bon matin, Madame la Députée, murmure-t-il.

Le café est parfait, sucré à point. Vingt ans d'amour, ça se reconnaît à ce genre de détail. Phil se glisse sous les couvertures. Il m'enlace. Je m'abandonne un instant à la caresse, les membres lourds. La chimie familière de nos corps me réconforte. Ses mains retrouvent facilement les chemins que nous avons tracés, année après année. Moi aussi, je parcours sa peau les yeux fermés, en territoire connu. J'ai encore envie de lui, après tout ce temps, même s'il m'arrive d'imaginer que c'est un autre qui me fait l'amour. En secret, je collectionne des inconnus qui servent à m'inventer des aventures. Je plonge mon regard dans celui de Phil. Je m'accroche à lui comme si mon cœur avait lancé une ancre vers le sien. Je ne sais rien du monde qui s'ouvrira à moi dans quelques heures seulement.

— Ça va bien se passer, dit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées.

Déjà les petits gestes qui annoncent le moment de se lever: un bras qui s'étire, un bâillement, la tension qui reprend les épaules. Je me prépare sans dire un mot. Matéo part pour l'école en m'envoyant la main, à *ce soir*, *M'man*.

— Je reviens jeudi.

Il fronce les sourcils, puis se frappe le front.

— Ah, c'est vrai. Bon, bien... bonne chance?

Il replace son sac à dos et sort en traînant les pieds. La vie continuera à suivre son cours normal, tandis que je serai à Québec pour apprendre un nouveau métier. Le congélateur est plein et il est prévu que la femme de ménage passe mercredi. Ça va bien se passer.

Après les élections, je me suis installée rapidement dans mon bureau de comté. On m'a expliqué qu'on venait s'y plaindre de tout et de rien, depuis les tarifs d'Hydro-Québec jusqu'aux listes d'attente pour voir un médecin, en passant par le manque de ressources des écoles de quartier et la difficulté d'obtenir un permis quelconque auprès de la Ville. Mon équipe examinera tous les cas un par un, référant les citoyens au bon endroit, les aidant à s'y retrouver. Je serai sur place deux à trois jours par semaine, à moins que... Les rumeurs courent: on attend avec impatience l'annonce de la formation du prochain Conseil des ministres. Je n'ai toujours pas reçu d'appel, et une partie de moi espère fortement ne pas en recevoir. Mais à vrai dire, je n'ai pas le temps me préoccuper de ça. Mes attachés politiques insistent: peu importe le scénario, il me faudra entretenir un contact régulier avec mes électeurs et les entreprises, organismes et différents partenaires de ma circonscription, surtout les médias communautaires. Je hoche la tête et je griffonne des mots dans un carnet que je ne relirai pas.

Cet après-midi, tous les élus du parti se réunissent dans la salle de conférences d'un grand hôtel de Québec. Il sera question de notre première séance d'Assemblée nationale. Je fais la route les mains placées à 10 h 10 sur le volant, comme on l'apprend dans les cours de conduite, sans dépasser la limite de vitesse. Je veille à garder une distance d'au moins deux voitures entre mon véhicule et celui devant moi. Je respecte le Code de la route de façon maniaque; ça absorbe toute mon attention et empêche l'angoisse de monter. Je croise des visages connus dans le hall de l'hôtel. On me sourit, on me tend la main, on me fait la bise. Dans l'ascenseur, les gens se coupent la parole. Je reste quelques minutes à contempler le Château Frontenac perché devant le fleuve, comme si j'attendais qu'il me confirme que je ne suis qu'une touriste comme les autres. Je pense à Matéo, à mon inquiétude de ne plus lui offrir une vie normale, avec deux parents à la maison et le souper prêt quand il arrive de l'école. Je ferme les yeux. Mon obsidienne est toujours à mon cou. La pierre est douce sous mes doigts. Je n'ai pas d'autre choix que de suivre le mouvement un peu à l'aveuglette.

Pendant la rencontre, plusieurs demandent qu'on exige un changement à la cérémonie d'assermentation: on ne va tout de même pas prêter serment à la reine d'Angleterre... Le ton de Nadia est sans appel: les quatre prochaines années vont être longues si on gaspille déjà nos énergies avec des broutilles. Elle s'attend à ce que nous soyons solidaires de ses décisions. Notre premier devoir, c'est de l'aider à atteindre nos buts collectifs, et elle ne pourra jamais y arriver si on ne fait pas front commun. On aura d'autres batailles, plus importantes, à mener. Son cabinet se mobilise déjà pour s'attaquer à la préparation du budget. La femme assise à côté de moi acquiesce à contrecœur. Je ne la connais que de prénom, Diane, mais je comprends tout de suite que si elle se plie à la demande de Nadia, les autres suivront. Moi, je n'ai aucun avis sur la question, mais je souris à Diane d'un air complice, comme si je

partageais sa déception.

Caroline m'a réservé une chambre dans le même hôtel qu'elle. Elle n'est pas retournée à son poste au municipal; elle restera sans doute proche du bureau de Nadia. Je fais couler l'eau chaude dans la baignoire. J'ai laissé mon téléphone sur la table de chevet. Évidemment, il vibre dès que je me plonge dans le bain. Je voudrais me boucher les oreilles. Ce rythme de fou, c'est temporaire.

C'est Myriam, la directrice de campagne de Nadia. Je regarde les gouttelettes s'écraser sur le tapis tandis qu'elle me propose le ministère de la Culture et du Patrimoine. Je suis surprise, car Simon m'avait prévenue que si on m'offrait un ministère, je serais convoquée en grand secret dans un lieu dont on ne me communiquerait l'adresse exacte qu'au dernier moment; des individus discrets et taciturnes me dirigeraient dans un labyrinthe de couloirs jusqu'à une rencontre privée avec Nadia elle-même, qui me remettrait une lettre de mandat cachetée à la cire, en me faisant jurer devant la pleine lune une fidélité absolue... Je m'entends répondre que oui, tout à fait, je suis prête à relever ce défi. Pas besoin de me dire de garder ça sous embargo d'ici l'annonce, n'est-ce pas. On me remettra ma lettre de mandat dès que possible. Je retourne à la salle de bains et regarde la vapeur sur le miroir. Je tire le bouchon, j'aime le bruit de l'eau qui s'échappe à travers le tuyau.

Dès le réveil, je consulte la revue de presse. Selon un des quotidiens montréalais les plus importants, notre gouvernement «dominé par les femmes» s'installe dans le plus grand des capharnaüms. Nadia avait promis que nous ferions les choses autrement, qu'on couperait dans les lourdeurs protocolaires. La première conséquence de ces belles intentions, c'est que les journalistes n'ont eu aucune difficulté à mettre la main sur la liste préliminaire des ministres pressentis. Marianne m'appelle pour me féliciter de mon poste à la tête de l'Éducation. Je la remercie, un peu confuse: il me semble que Myriam a bien dit la Culture. Mon amie n'arrête pas de rire au bout du fil. Le démenti est publié rapidement. Myriam m'appelle, en panique, puis m'envoie un texto et aussi un courriel. Je la rassure, je n'ai rien dit à personne. Sauf à Marianne, mais ça, elle n'a pas besoin de le savoir, parler à Marianne c'est comme me parler à moi-même.

Et puis viennent l'assermentation et l'annonce du Conseil des ministres. Je pousse un soupir de soulagement quand on m'apprend que Simon sera directeur de mon cabinet, et Caroline, mon attachée politique. Je prends possession de mon bureau dans la capitale et je rencontre mon équipe administrative. Le plus urgent sera de pourvoir le poste de sous-ministre, qui est vacant depuis peu, à cause d'un congé maladie «imprévu», prend la peine de préciser Simon. Puis il me laisse entre les mains d'un jeune barbu et d'une femme aux lunettes extravagantes. Ils travailleront tous les deux pour moi. Je leur avoue que je n'ai aucune idée de ce que ça fait, un sous-ministre. Éliane,

la femme aux lunettes, résumé:

— Il établit le lien avec l'administratif.

Puis elle me propose de passer à travers une pile de curriculum vitæ pour m'aider à constituer mon équipe ministérielle. Cet après-midi, on me présentera déjà les dossiers en cours au ministère. Si je le souhaite, je pourrai faire le tour des bureaux pour rencontrer les gens. Ce n'est pas tout le monde qui se présente aux fonctionnaires en commençant un mandat, mais un changement de mentalité, ça leur fera plaisir.

Je rencontre Patrice et Georges, mes chauffeurs et gardes du corps. Étant donné que je passerai des heures dans ma voiture de fonction, mon secrétaire Jérémie prévoit m'occuper pendant mes déplacements, avec une succession de coups de fils, de courriels et de rapports annotés. Mais le mal des transports m'empêche d'avancer dans le travail et je reste le regard vide devant le décor qui défile. Des réunions se succèdent, j'y suis bombardée d'informations par une sous-ministre adjointe dont je n'arrive pas à me rappeler le nom, et qui me répète qu'il est normal que je ne me souviens pas de chaque détail, que je ne devrais pas m'en faire, que l'équipe est là pour me soutenir.

— Vous verrez, à l'étude des crédits, vous maîtriserez tout ça sans problème.

— C'est quoi, l'étude des crédits?

— Je t'expliquerai, fait Simon.

La sous-ministre adjointe lance un coup d'œil rapide à son directeur de service. Je peux presque l'entendre penser: on part de loin... Elle plonge le nez dans le rapport posé devant elle et ne dit plus rien de toute la rencontre.

Pendant les réunions du caucus, j'ai pris l'habitude d'observer les élus qui n'en sont pas à leur premier mandat. Ils vibrent d'un mélange de désinvolture et d'excitation. Après plusieurs années dans l'opposition, ils rêvaient d'accéder au pouvoir. J'espère être à la hauteur, ça m'habite continuellement, je me pose davantage de questions sur ce qui est attendu de moi que sur les dossiers que je dois éplucher. C'est à Montréal que je sens enfin la tension se relâcher: mon équipe suit mon rythme, et je prends mes aises.

J'ai demandé qu'on ne tarde pas à organiser une tournée des organismes communautaires, à commencer par le centre Desbosceaux. Antoine est plus chaleureux que dans mon souvenir. Il nous précède jusqu'à un petit bureau froid sous les néons, où entre à peine la lumière grise de ce matin de novembre. Je me demande si nous nous sommes croisés dans la foule, le soir des élections. Peut-être nous sommes-nous embrassés, comme tout le monde le faisait sans réfléchir, dans la joie naïve qui nous enveloppait: ce soir-là, il n'y avait plus d'inconnus, nous étions tous de la même famille, unis dans une incrédulité allègre.

Antoine me parle du quartier, des oubliés, des fatigués, de ceux qui

assistent, impuissants, à la transformation des rues où ils sont nés, où ils ont élevé leurs enfants. Certains sont aujourd'hui assis sur une petite mine d'or, d'autres se font évincer dans des reprises de logement par de jeunes professionnels prêts à s'endetter jusqu'à la gorge. Antoine me raconte, tout simplement. Il ne s'emporte pas, il établit les faits, la mécanique d'un système aberrant, où l'éthique est un luxe que peu de gens peuvent s'octroyer. Sa douceur, son regard à la fois profond et inatteignable, sa voix posée, tranquille devant l'adversité, tout cela fait son effet. Je repense à la famille portugaise qui nous a vendu la maison, douze ans plus tôt. À l'augmentation de la valeur foncière année après année. Aux immeubles à vendre, aux voisins qui rénovent puis s'en vont, à nos rencontres l'été sur les trottoirs, dans les ruelles, à nos apéros de plus en plus uniformes, blancs et convenables, à notre langage qui trahit l'universitaire, le bien-né, l'aisance confiante de ceux qui sont conscients d'être dans leurs droits.

Je repars du centre communautaire dans ma voiture de fonction, songeuse, scrutant chaque devanture de commerce, chaque coin de rue, constatant la propreté des terre-pleins, les aménagements horticoles préparés pour l'hiver. La voix d'Antoine me suit. Je voudrais qu'il continue à me narrer l'histoire du quartier. Et puis, quelques jours plus tard, je participe à une fête locale, dans le sous-sol d'une église. Je mets un moment à le reconnaître: Antoine porte un masque de carnaval, qu'il soulève après quelques secondes. On quitte la fête en même temps, on marche côte à côte, lentement, sur l'allée qui mène au trottoir.

— Tu veux aller prendre un café?

J'ai dit ça sans réfléchir, guidée par mon envie de ne pas me séparer de lui tout de suite. Pendant deux heures, on reste devant nos tasses vides, à discuter de tout et de rien, de politiques gouvernementales et de projets de voyage, de féminisme et de sports d'hiver. Il fait le détour pour me raccompagner jusque chez moi, ce n'est rien, à peine quelques coins de rue de plus pour se rendre au métro. Suivis par l'immense ombre de mon garde du corps, qui refuse catégoriquement de me laisser sous la garde d'un autre cavalier, on chemine toujours avec la même lenteur, baignés dans une tranquillité que le froid saisonnier n'arrive pas à percer. On se quitte devant les marches qui mènent à ma porte.

Je m'assois dans l'escalier quelques minutes, songeuse. Je me suis déjà habituée à la présence constante de Patrice, le colosse qui est chargé de ma sécurité. Qu'un homme de sa stature puisse être si discret, ça ne cesse de m'ébahir. Chacun de ses gestes dénote la précision, le calme et une certaine noblesse dans sa façon de se mettre au service d'autrui. Pour lui, qui sera au courant des moindres détails de ma vie, notre relation n'a rien de personnel. Je suis une fonction qu'il protège pour le bien de l'État.

Derrière moi, de l'autre côté de la porte, se trouve cette vie étrange que je

m'efforce de préserver intacte, mais qui n'est plus tout à fait la mienne. Je me relève, encore engourdie. Quand je franchirai la porte, je traverserai un voile, je retrouverai une version de moi-même qui attend d'être enfilée comme une peau de rechange. Je pense tout d'un coup à ma grand-mère Élise. Comment a-t-elle fait pour s'imposer dans un milieu qui ne voulait pas d'elle? Quels conseils m'aurait-elle donnés? En réalité, j'en sais très peu sur elle. Qu'aurait-elle pensé d'Antoine? Je sens soudain le froid s'immiscer sous mon manteau et me pénétrer jusqu'aux os. Je gravis les marches, tourne la poignée. La chaleur m'enveloppe, une musique lente et rythmée joue au loin, entrecoupée des chocs de la vaisselle qu'on rince et qu'on range, l'odeur du souper flottant jusqu'au portique. Mon trouble passager laissé sur le trottoir, j'entre chez moi.

Le lendemain, dans la voiture, je me mets à rêver à Antoine. Ça commence subtilement, sans que je m'en rende compte. Quelque part entre Montréal et Québec, je comprends qu'il figurera dorénavant dans mes rêves éveillés. D'où me viennent ces fantasmes? Je ne sais plus si j'ai réellement le mal des transports, ou s'il s'agit d'une excuse facile pour me donner ce luxe: un hors-temps qui m'appartient. À cent dix à l'heure, je parviens à calmer mon esprit, et je me réfugie à l'intérieur de moi.

2

J'ai développé l'habitude de la fatigue, je carbure au café et à l'ibuprofène. Le soir, je suis comme une brique qui coule au fond d'un lac, et je dors sans interruption jusqu'à ce que la sonnerie de mon téléphone, réglée toujours de plus en plus tôt, me fasse sursauter. Les promesses de Nadia se sont évanouies. On ne gouverne pas une province en punchant de neuf à cinq. Mais l'adrénaline compense. Avant le lever du soleil, je lis les revues de presse, puis les dizaines de pages annotées que Caroline m'envoie quotidiennement. Je formule des questions et j'obtiens des précisions des employés du ministère. Je me prépare aux audiences, aux séances de questions des journalistes, aux joutes à l'Assemblée. J'assiste au caucus, aussi perdue que si j'écoutais un coach de football m'expliquer la stratégie du prochain match. Je prends connaissance des lignes directrices rédigées par le cabinet de Nadia, c'est la priorité. Quand je sens la panique me submerger, je respire profondément, et je me répète que ça ne peut pas être si sorcier. D'autres y sont parvenus avant moi. Je reprends mes lectures, page après page, mais rien de ce que je lis ne me reste en tête. L'angoisse avale tout. La peur de me faire taper sur les doigts, si je n'obtiens pas un score parfait lors des mêlées de presse, avale mon envie de travailler à un monde meilleur.

Patrice me dépose chez moi un peu avant le souper. Sous la pluie battante, mon sac rempli de documents pèse lourd sur mon épaule. Au coin de la rue, un homme éméché crie des mots incompréhensibles dans un stationnement vide. Je resserre mon manteau autour de ma taille et salue mon chauffeur. Je sursaute, ai-je oublié quelque chose sur la banquette? Non, tout est en règle: téléphone dans la poche, gants dans ma sacoche, sac de toile au bout du bras, je suis complète. Je frissonne, comme pour me débarrasser de l'impression d'avoir laissé une partie de moi dans le véhicule.

Affalé sur le divan, Matéo lève les yeux de son téléphone sans bouger un seul autre muscle de son corps. Je lui demande s'il s'est ennuyé de moi.

— Oui, beaucoup, ment-il.

Nous éclatons du même rire.

— J'ai préparé des cannellonis aux épinards, annonce Philippe. Tu as faim?

Pendant qu'il touille la salade, je me rue dans notre chambre et j'enfile des habits confortables en soupirant de soulagement. Enfin, je me sens à nouveau moi-même. Je le rejoins et me sers un verre de vin. Il dépose le saladier sur la table, puis me masse les épaules.

— Alors, cette vie de ministre? Tu y prends goût?

Je soupire.

— Je comprends toujours pas à quoi je sers exactement. Tout va trop vite, et je sais pas à quoi les autres s'attendent de ma part. La plupart du temps, je fais semblant.

— Tu as de l'aide, non?

— Oui, thank God! Mais tout le monde est débordé. On n'a pas beaucoup de gens d'expérience pour nous conseiller, et ceux qu'on a, ils se contredisent tout le temps...

— C'est rassurant, ironise-t-il. Après tout, c'est pas comme si le sort de la province était entre vos mains...

— Tu peux bien rire. Honnêtement, ma vie est un cyclone. Je saute d'un rendez-vous à l'autre et entre les deux, j'ai le temps de penser à rien. J'ai aucune idée de qui fait quoi, à qui je dois parler, qui je dois laisser travailler en paix. Je vis dans l'angoisse constante de faire de l'ingérence ou, au contraire, de pas en faire assez.

— Ça viendra, t'inquiète pas.

— Je rencontre mon sous-ministre cette semaine, ça va aider.

— C'est pas toi qui as décidé avec qui t'allais travailler?

— Non, je choisis rien, moi. C'est le cabinet de Nadia qui m'a proposé ce gars-là. Il a dirigé le Patrimoine pendant cinq ans. Il connaît bien le milieu. Simon dit que je vais bien m'entendre avec.

Ma lassitude me plombe de plus en plus. Phil fronce les sourcils.

— Je trouve ça quand même particulier que ça soit pas toi qui choisisses ton bras droit.

— En réalité, c'est pas vraiment mon bras droit.

— Ah. Et il fait quoi, alors?

— Il établit le lien avec l'administratif, dis-je comme une automate.

— Hmm, fait-il, peu intéressé par l'organigramme de mon ministère. Et il a un nom, ton sous-ministre?

— Alexandre Debord.

— Et... il est beau?

Je lève les yeux au plafond. Phil hoche la tête avec un faux sérieux, puis s'éloigne de moi en me collant une claque à la fesse.

— Viens me faire croire que tu l'as pas déjà googlé, murmure-t-il.

Puis il crie à Matéo que le souper est prêt.

— Tu sais qu'il t'a probablement pas entendu. Il s'est pas fait greffer des écouteurs sur les oreilles?

Il crie à nouveau, encore plus fort. Je grimace.

— Laisse faire, je m'en occupe.

Je vais cogner à la porte de la chambre, j'ouvre sans attendre la réponse. Matéo est assis à son bureau. Je lui tapote l'épaule, il se retourne d'un coup.

— La maison est en feu, il faut sortir.

Il soulève son casque d'écoute.

— Quoi?

— Le souper est prêt, mon cœur. Viens manger.

Il hoche la tête et retourne à son écran. Je laisse la porte ouverte en ressortant.

Au cours de la nuit, les nuages finissent de se vider; le soleil se lève dans un ciel éclatant. J'ai dormi comme une bûche, au moins huit heures, j'ai le corps qui fourmille d'énergie. Ce serait le moment idéal pour me mettre à jour sur les dossiers de la semaine prochaine, mais les feuilles mortes s'accumulent dans la cour, et ma tête réclame une pause. J'enfile une vieille chemise de travail que Philippe ne porte plus depuis au moins dix ans. Le râteau est difficile à atteindre au fond de la remise, mais quelques minutes plus tard, les feuilles commencent à s'empiler aux coins de la cour, et la pelouse laisse voir ses dernières nuances de vert fatigué.

— Steph! Salut!

Sur la terrasse voisine, Nathalie me salue, enveloppée d'une robe de chambre rose, une tasse fumante à la main.

— Tu veux un café? propose-t-elle.

Je monte quelques marches et je me penche pardessus la rambarde pour l'embrasser. On ne s'est pas vues depuis le lendemain des élections. Elle me demande comment ça se passe à Québec, si j'aime ça. L'automatisme s'enclenche et je réponds que ça roule vite, c'est tout un apprentissage. Je suis exténuée, en même temps c'est complètement fou, je ne suis toujours pas sûre que je ne rêve pas. Mes phrases sortent de ma bouche comme si je récitais un texte. Je sens la fatigue revenir, alors je change de sujet et je lui demande comment vont Patrick et les enfants.

— Bien, bien, répond-elle. Ils sont à la campagne cette fin de semaine.

Je sens son hésitation, quelque chose qu'elle retient.

— Ah? Sans toi?

— Oui, je préférerais rester à Montréal, j'ai pas mal de trucs à faire.

Comme de fait, après quelques secondes, elle ajoute:

— On se sépare.

Je prends un air désolé, auquel elle réagit rapidement:

— Oh, t'inquiète pas, vraiment, il était temps. Je suis... soulagée. Voilà. C'est le bon mot. Libérée.

Son visage est si détendu que je ne peux pas douter de sa sincérité. Pourtant, son attitude trop volontaire teinte ce bonheur qui ne s'assume pas tout à fait. Elle reprend:

— Souvent, on s'oblige à rester ensemble, parce qu'on croit que c'est ce qui est préférable, alors que dans le fond... Je voulais être seule. J'ai l'impression de respirer. Tu me trouves folle?

— Non, pas du tout.

— Patrick doit prendre un logement pour le printemps. En attendant, il s'est installé dans la chambre au sous-sol. Il passe une fin de semaine sur deux au chalet, avec les enfants. Si tu savais combien j'apprécie avoir du temps pour moi, insiste-t-elle.

— Et lui? Il prend ça comment?

— Oh, il est triste, je suppose. Comme on vit encore sous le même toit, les habitudes restent. Il agit comme si tout était pareil, sauf qu'on ne dort plus ensemble, mais tu sais, c'est quand même courant, des vieux couples qui font chambre à part. Et quand j'amorce une discussion pour parler de la suite, de son déménagement, du divorce, il hoche la tête sans dire un mot. Il a l'air d'accord avec tout, mais il bouge sur rien. Il réagit pas. Peut-être qu'il se prépare mais qu'il m'en parle pas, ou alors il fait du déni, ou encore, je sais pas... C'est fou, hein, d'avoir passé tant d'années avec quelqu'un, et d'avoir aucune idée de ce qu'il pense. Au moins, je me compte chanceuse, on ne vit pas de drame. On se chicane pas. C'est déjà ça de gagné.

Elle arbore un grand sourire, puis change de sujet.

— Qu'est-ce que tu fais plus tard? Il fait si beau, tu veux aller prendre une marche à la montagne?

— Ah, non, ça aurait été le fun, mais je vais passer la journée avec Phil et Matéo. Je les ai pas beaucoup vus dernièrement.

— Oui, bien sûr. Vous faites quelque chose de spécial?

— Non, je crois pas, je sais pas encore.

Elle me sourit de nouveau et me souhaite de bien profiter de notre journée, je le mérite. Si je suis libre à un moment de la fin de semaine, que je n'hésite pas à lui faire signe; elle a tout son temps, pour prendre un café ou un apéro, aller danser en discothèque, ou simplement se promener... Elle veut que je lui raconte tout-absolument-tout de ma nouvelle vie, elle aimerait savoir comment ça fonctionne, un gouvernement. Elle a compris, en faisant du bénévolat pendant ma campagne, que la politique, ça l'intéresse. Elle m'envoie un petit signe de la main, puis disparaît à l'intérieur.

Je regarde le ciel. J'aurais peut-être dû accepter l'invitation de Nathalie. J'ai envie de l'appeler pour lui dire que j'ai changé d'idée. Mais j'ai déjà

brûlé la courte réserve de mon énergie du matin. Il me semble que ça fait mille ans que je ne me suis pas permis le luxe de dormir au milieu de la journée. Je vais m'allonger dans le salon.

Dans l'après-midi, pendant que Matéo fait ses devoirs et que Phil se perd d'un site Internet à un autre, j'appelle ma mère. Elle m'a laissé plusieurs messages depuis l'élection, auxquels je n'ai pas eu le temps de répondre. Elle comprend que je ne sois pas disponible. Elle est toujours impatiente d'avoir de mes nouvelles, mon père aussi, d'ailleurs, mais elle ne met aucune pression, répète-t-elle. Nous passons près d'une heure au téléphone, toutefois je ne saurais expliquer de quoi nous avons parlé. C'est une vieille habitude que nous avons de nous appeler sans dire quoi que ce soit qui nous appartienne en propre. Nous ne parlons pas, nous conversons.

Elle nous a invités à souper. Un repas de dernière minute, à la bonne franquette. J'ai accepté avec un plaisir noué d'appréhension. J'aurais aimé qu'entre nous, les choses soient plus simples. Je voudrais me sentir chez moi auprès d'elle. L'origine de cette fracture entre nous vient d'incompréhensions mutuelles, fossilisées avec le temps, d'agacements profondément enfouis sous des couches de silence. J'ai tant cherché à établir un vrai dialogue avec elle. Peine perdue. C'était comme si je déposais timidement de minuscules trésors à ses pieds, mais qu'elle passait toujours son chemin. J'ai longtemps cru que mes tentatives étaient trop discrètes, que c'était ça, le problème. Que je devais parler plus fort, insister. J'ai essayé de les forcer, elle et mon père, à voir qui j'étais. J'ai rêvé d'intimité, de vulnérabilité, d'acceptation inconditionnelle. Je suis passée par toutes sortes de chemins, depuis les crises de nerfs et les excès de consommation, jusqu'aux grandes résolutions réfléchies (*maintenant je reste calme, je parle au «je» et j'attends quarante-huit heures avant de répondre*). Je me heurtais toujours à la même froideur viscérale: celle qui se cache sous des faux aveux d'amour et une demi-tendresse convenue. À la douleur de me voir ignorée s'ajoutait la honte de quêter de l'attention. Je manquais de dignité. Mais toujours, je recommençais. J'étais insatiable. En vieillissant, j'ai appris à me taire, maladroite, pour maintenir la paix familiale. Matéo les adore. Philippe, qui n'a plus de contact avec sa famille, les a adoptés comme ses propres parents. Il n'y a que moi qui ne trouve pas de place naturelle dans le tableau.

J'ai envie de conduire. Je tends la main à Phil, il y dépose les clés de l'auto. Mes parents habitent un appartement coquet au rez-de-chaussée d'un duplex, pas très loin du quartier où j'ai grandi. Ils sont restés à proximité de la rivière des Prairies. L'été, nous aimons prendre une marche entre l'apéro et le souper, amener Matéo lancer des cailloux dans les vagues tranquilles. Mais aujourd'hui, il fait déjà noir quand nous arrivons. Je gare notre voiture derrière le VUS de mon père, dans l'allée. À la fenêtre, la silhouette de ma mère se découpe en ombre chinoise. Aussitôt qu'elle nous entend nous garer,

elle tire le rideau et nous fait de grands signes de bienvenue. Puis elle nous accueille avec des exclamations enjouées, les bras tendus, déjà prêts à nous recevoir. Matéo récolte sa dose d'affection et va rejoindre mon père, qui n'a pas bougé du salon. Ça sent bon le mijoté, la maison est en ordre, la musique légèrement trop forte: rien n'a changé, rien ne changera jamais, et je ne sais pas si ça me rassure ou si ça m'exaspère. Dès que nous trinquons, mon père entraîne Matéo à l'atelier pour lui montrer son nouveau banc de scie.

— Papa a décidé de refaire les bibliothèques, m'explique ma mère. Peut-être que Matéo pourrait venir lui donner un coup de main?

Je réponds que c'est une très bonne idée alors que Phil demande si ce n'est pas trop dangereux.

— Matéo est pas très habile, fait-il.

Ma mère hausse les épaules.

— Papa va le surveiller. Enfin, c'est comme vous voulez.

— Tant que tu le remplaces à tes frais si tu l'endommages, moi, ça me va, dis-je en sirotant mon vin.

Le rire soudain de ma mère crée un petit espace de complicité qui me surprend. J'aimerais me détendre, apprécier la soirée avec insouciance, me laisser aller. J'ai envie d'y croire. Dehors, les cèdres érigent un mur de noirceur entre le terrain et le trottoir. Ces arbres me rappellent ceux qui entouraient la maison où on vivait quand j'étais enfant. Quand mes parents ont déménagé, c'est la première chose que ma mère m'a fait remarquer. *T'as vu les cèdres, quand je regarde dehors c'est comme si j'avais pas bougé.* Je vais m'asseoir face à Philippe, sur le fauteuil berçant.

— Alors? demande ma mère. Raconte un peu. C'est comment?

— C'est un marathon de réunions. D'abord avec les directeurs, les hauts fonctionnaires. Je dois tout apprendre, tout comprendre. Les projets en cours, les programmes existants et ceux qu'on pourrait développer, les problèmes qui nous attendent au détour. J'ai la tête qui surchauffe. Ça me prendrait un disque dur externe pour emmagasiner toute l'information que j'absorbe. Et ensuite, il faut rencontrer les gens du milieu culturel. Assister à des événements, des lancements, des visionnements, des vernissages. Serrer des mains. Remettre des prix. Se rappeler qui fait quoi, être à l'affût des gens habiles qui veulent t'extirper une promesse. J'apprends à distinguer ces gens-là de ceux qui viennent me voir pour les bonnes raisons et que je dois écouter sincèrement, pas juste en hochant la tête et en souriant.

Ma mère hoche la tête en souriant, avant de m'interrompre en levant le doigt.

— Tu me donnes une seconde, j'ai peur que le souper crame.

Elle disparaît brièvement à la cuisine, nous laissant Phil et moi dans un moment suspendu. Puis, elle réapparaît.

— Désolée. Continue.

— Et puis, il faut se tenir au courant des dossiers généraux qui s'en viennent, des trucs qui se discuteront au Conseil des ministres, me préparer pour les caucus. Lire les nouvelles, essayer de prendre le pouls de la population sur les réseaux sociaux, mais pas trop s'enfarger là-dedans non plus, sinon on ne s'en sort pas. Je dois aussi me tenir au courant de ce qui se passe dans ma circonscription, approuver les réponses quand vient le moment de discuter d'enjeux plus particuliers... J'ai pas le temps de finir une chose que j'en ai déjà trois autres sur mon bureau. La pile grossit de plus en plus vite et pour vrai, je panique souvent.

— Je suis sûre que tu vas t'en sortir avec brio, décide ma mère en me tapotant la main. Tu es si douée. Il n'y a rien à ton épreuve, ma chérie.

Matéo surgit dans le salon, suivi de mon père qui se glisse dans la cuisine sans dire un mot.

— Et toi, mon petit loup, lui demande ma mère, tu t'ennuies pas trop de ta maman?

Je ne le laisse pas répondre, je me mets en mode défensif sans même m'en rendre compte.

— Ce sera pas tout le temps comme ça. Je vais m'adapter au rythme et je passerai plus de temps à Montréal. Nadia m'a rassurée là-dessus quand j'ai accepté de me présenter aux élections. On ne va pas se brûler au travail. On va prendre le temps de bien faire les choses, on a des grandes ambitions, côté conciliation travail-famille.

Ma mère prend un air dubitatif.

— Tu sais, on n'appelle pas ça un agenda de ministre pour rien... Mais ce qui compte, c'est que je suis contente que tu aimes ton nouveau travail. Puisque c'est ce que tu as choisi de faire, rien ne pourrait me rendre plus heureuse.

— Ce qui me noue l'estomac, je reprends, ce sont les périodes de questions à l'Assemblée nationale. Pour l'instant j'ai réussi à esquiver les attaques des meutes de journalistes. Je les ai vus faire, ça me terrifie. Ils te braquent leurs projecteurs dans les yeux, ils parlent tous en même temps, exprès pour te déstabiliser. J'ai peur de me mettre les pieds dans les plats, sans arrêt. Mon pire cauchemar, c'est qu'on s'aperçoive que je suis arrivée là par hasard.

— Voyons, murmure ma mère, le regard fixé sur le coin de la table basse. Tu étais déjà comme ça quand tu étais petite. Tu te mettais une pression de fou sur les épaules pour être la meilleure, alors que personne te demandait ça.

Je m'apprête à lui répondre que je ne suis plus une enfant et qu'on ne pardonne aucune erreur aux politiciens, quand mon père passe la tête par la porte du salon et annonce que le souper est prêt. Ma mère se lève en s'exclamant que ça sent donc bon. Je la suis dans le couloir. En contournant une pile de boîtes, elle laisse échapper un soupir d'énervement.

— Des vieilles affaires à ta grand-mère. On est en grand ménage.

Philippe arrive derrière moi et pose sa main autour de ma taille. Pendant le repas, mon père mène la conversation. Je reconnais souvent dans son opinion celle des chroniqueurs qu'il affectionne. Ce soir, on fait le tour des élections de mi-mandat aux États-Unis. Il s'étonne du nombre de femmes qui se sont présentées; c'est du jamais-vu, répète-t-il. J'essaie de faire une blague, c'est dans l'air du temps, tu vois, nous au Québec... Philippe s'emballe. Il s'y connaît bien en politique américaine, alors qu'il a peu d'intérêt pour ce qui se passe de ce côté-ci de la frontière. Ma mère et moi assistons à l'échange comme à un match de tennis.

— Au moins, martèle mon père, on peut dire une chose de Trump: il incite les gens à s'impliquer. Le taux de participation a été le plus élevé de l'Histoire pour des élections de mi-mandat. D'accord, les démocrates ont gagné la Chambre; mais le Sénat est encore plus républicain. Il faut lui donner ça, au bonhomme Trump. Il sait y faire.

Philippe rétorque qu'on avait dit la même chose de Mussolini, et le débat repart de plus belle. Je garde le silence en essuyant la vaisselle. Au moment de partir, je pointe du doigt les paquets qui encombrent le couloir.

— C'est quoi, dans les boîtes?

— Des roches, répond mon père. Des kilos et des kilos de roches.

— Ta grand-mère, dit ma mère en replaçant le foulard au cou de Matéo, aimait ramasser des cailloux. Partout où elle allait, elle s'en mettait plein les poches. Parfois elle les alignait sur son lit, elle les regardait à la loupe. Elle pouvait passer des heures à les palper. Je sais pas pourquoi j'ai gardé ça, toutes ces années. En rénovant l'atelier, on a décidé que le temps était venu de s'en débarrasser.

— On peut s'en charger, si vous voulez.

Phil me jette un coup d'œil intrigué. Ma mère proteste, pour la forme. Ils sont à la retraite, ils n'ont que ça à faire, alors que moi... Phil et moi finissons tout de même par charger les boîtes dans le coffre de notre voiture.

Sur le chemin du retour, j'appuie mon front sur la vitre de la portière et je laisse mon regard errer. Les lumières de l'autoroute défilent dans la nuit, comme si c'était elles qui voyageaient alors que moi, je restais inerte. En faisant abstraction des immeubles qui bordent l'autoroute, je me croirais dans l'espace, sur une planète douchée d'étoiles filantes. À la radio, les premières notes d'une pièce instrumentale me captivent. C'est d'abord un scintillement, puis une vibration de machine, et un rythme qui s'installe. La mélodie répétitive me rappelle les dessins animés japonais de mon enfance. Je m'évade de ma planète, aspirée par l'infini. Phil change de poste.

— Ça me gosse, la musique de même, soupire-t-il.

— La musique comment?

— Tu sais, là. Des sons fabriqués.

Je me détourne encore vers les lumières fuyantes. Il augmente le volume de la radio, puis se met à chanter avec enthousiasme un vieux hit de notre enfance. Une légère nausée me monte à la gorge et je ferme les yeux. *I would say I'm sorry if I thought that it would change your mind...* Quand j'étais petite, Pierrot faisait souvent hurler The Cure dans les haut-parleurs de sa chambre. Je ne parlais pas anglais, je ne comprenais pas les paroles. La voix n'était qu'un instrument parmi les autres, semblable à une ligne de guitare ou à une mélodie de clavier. L'année où mon oncle est revenu à Montréal pour fêter son trentième anniversaire, le style alternatif était passé de mode depuis un moment. Dans mon souvenir, le sous-sol vibrait alors au rythme traînant des vieux hits reggae. Il est resté deux semaines, et son voyage coïncidait avec la fin de l'année scolaire. Il a débarqué chez mes parents en pleine période d'examens, ce qui voulait dire que j'avais beaucoup d'après-midis et de matinées libres. Tant pis pour l'étude. Chaque minute passée avec Pierrot vaudrait les quelques points de moins sur mon bulletin final.

Le jour de son arrivée, ma mère est allée le chercher à l'aéroport. Ils étaient déjà tous les deux passablement éméchés quand je suis rentrée de l'école. Nous avons commandé des mets chinois. Mes parents m'ont servi du vin à table, comme ils avaient commencé à le faire pour les grandes occasions. Quand ils sont allés se coucher, Pierrot a ouvert une autre bouteille. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Alors, la Peste? Qu'est-ce que tu deviens?

La Peste. J'ai souri. Il avait attendu qu'on soit seuls pour me laisser savoir, en un seul mot, que notre complicité était restée intacte.

— Tes parents te font pas trop chier?

Il n'en fallait pas plus pour que je me confie à cœur ouvert. Bien sûr que oui, ils faisaient *trop* chier. Ils représentaient ce type de gens que je détestais: des bourgeois apathiques, qui contribuaient au système tout en se plaignant le ventre plein, sans une pincée de compassion pour ceux qui n'avaient pas les mêmes privilèges qu'eux.

— Avec mon amie Marianne, on écrit des poèmes et on les distribue dans les manifs. Tu veux en lire un?

— Absolument. Un peu plus tard, peut-être?

Rien de ce que je disais ne l'étonnait. Il avait toujours su que ma force de caractère, ma façon unique de voir les choses, ne s'accorderaient pas avec le petit train-train satisfait de mes parents. J'étais la digne héritière de ma grand-mère. Si ma mère m'avait caché la vérité à son sujet, c'était parce qu'elle m'enviait secrètement mon talent et ma fougue, elle qui manquait tant d'originalité et qui n'avait jamais rien fait de sa vie que de suivre une petite carrière sans éclat. Je buvais ses paroles. Personne d'autre ne savait parler de moi avec tant de tendresse et de fierté. Il m'aimait rebelle, déchaînée, et surtout – c'était le mot qu'il répétait – brillante.

— Quand tu étais petite, ta mère n'en pouvait plus. Tous les matins, tu hurlais que tu voulais qu'on te coupe les cheveux. Et tu détestais l'uniforme de l'école; tu disais qu'il te râpait la peau. Dès que tu rentrais à la maison, tu le jetais au sol et tu enfilaies des habits de sport. Tes parents t'ont acheté plein de robes que t'as jamais portées, et puis ils se sont résignés: tu seras jamais cette sorte de fille-là!

— Je suis un peu devenue cette sorte de fille-là, l'ai-je contredit en esquissant une petite moue comme j'avais vu des actrices le faire.

Il m'a jeté un coup d'œil attendri.

— C'est vrai, a-t-il concédé. C'est vrai, et en fait, ça te va plutôt bien, parce que tu as su rester brillante.

Il a rempli mon verre.

— Tu devrais venir cet été, a-t-il proposé. À Vancouver.

J'ai poussé un cri d'enthousiasme. Puis, il a remarqué qu'il était tard et a plaisanté:

— Tu dors pas avec moi, ce soir, comme quand tu étais petite?

Je suis allée me coucher en rêvant aux Rocheuses et à l'océan Pacifique. J'aurais voulu que cette soirée ne finisse jamais. Je commençais à m'assoupir quand sa voix m'a tirée de ma torpeur.

— Stéphanie...

Sa silhouette se découpait dans le cadre de la porte. Mon réveille-matin projetait une lueur bleutée dans la pièce. Il ne portait qu'un boxer. Il était musclé. Il tenait quelque chose à la main.

— ... tu as oublié ton carnet de poèmes. Je les ai lus. Ils sont très forts.

Je me suis soulevée sur un coude. Il s'est approché et a déposé mon cahier sur ma table de chevet.

— Tu m'impressionnes.

Il s'est penché vers moi, ses lèvres ont effleuré mon front.

— Dors bien, petite sœur.

C'était la première fois qu'il m'appelait comme ça. Il est reparti à pas de loup. J'ai mis de longues minutes à m'endormir, en nourrissant de grands espoirs de moments magiques avec mon oncle adoré. Les jours suivants, j'ai vite déchanté quand je me suis aperçue que Pierrot avait beaucoup d'amis à voir. Il passait ses soirées au restaurant et au bar, puis rentrait aux petites heures du matin. Il avait quelques amies aussi, avec qui il s'enfermait au sous-sol. Ils augmentaient le volume des chansons reggae qu'ils faisaient jouer à répétition pour couvrir le bruit de leurs voix. Mes parents ne disaient rien; après tout, Pierrot n'était avec nous que pour deux semaines.

Et puis, la dernière journée d'examen est enfin arrivée. J'en avais plus qu'assez de cette année mortifère. Pierrot m'attendait, du moins le croyais-je. On avait parlé d'aller au cinéma, ou alors de nous balader au centre-ville, de

manger une crème glacée. À la maison, tout était calme. Peut-être Pierrot dormait-il encore. Il était rentré très tard, et accompagné. J'avais entendu la porte se refermer, et des chuchotements, des rires étouffés. Les souliers étaient encore dans l'entrée, posés n'importe comment. J'ai eu le temps de lire trois chapitres de mon roman avant de les entendre. Les bruits étaient d'abord faibles, puis impossibles à ignorer. J'allais allumer la radio, autant pour couvrir les sons qui me faisaient rougir que pour leur signifier ma présence, quand un hurlement qui n'avait rien de jouissif m'a fait sursauter.

— Mais tu es complètement débile!

La femme avait poussé un cri rauque. J'ai tendu l'oreille. La voix de Pierrot, plus grave, paraissait calme. Je ne discernais pas les mots qu'il prononçait. La femme toussait et répondait, toujours en colère. Un bruit sourd a résonné, comme si on frappait le mur, et des pas ont fait trembler l'escalier. Elle a surgi en haut des marches: une femme à la beauté spectaculaire, de longs cheveux roux, des yeux immenses, une bouche en furie. Ses joues étaient rouges, et elle se massait le cou. Quand elle m'a vue, elle s'est figée sur place. J'ai vu des traces bleues sous ses doigts.

— Ton oncle, il est pas bien dans sa tête.

C'est tout ce qu'elle m'a confié. Je me souviens avoir ressenti une seconde de fierté: elle a dit *ton oncle*, elle sait qui je suis, Pierrot lui a parlé de moi. Puis elle a enfilé ses souliers sans les attacher et a claqué la porte. Je suis restée là, un peu perdue. Pierrot a tranquillement monté les marches. Dans sa robe de chambre dont la ceinture mal nouée parvenait avec peine à fermer les pans, il n'avait pas l'air ébranlé du tout. Il a haussé les épaules.

— Une autre crise de pétasse qui sait pas ce qu'elle veut, a-t-il laissé tomber.

Puis, se tournant vers moi, il a ajouté:

— J'espère que tu vas jamais être de même.

Il a fait demi-tour et est retourné dans le sous-sol sans dire un mot de plus. Et même s'il avait promis de s'arranger avec ma mère pour que je vienne le visiter avant la fin de l'été, je n'ai plus du tout reçu de ses nouvelles. Il ne me rappelait pas quand je laissais des messages sur son répondeur, pas plus qu'il n'a répondu aux deux lettres que je lui ai envoyées un peu avant Noël. Je l'ai revu l'été suivant, mais je crois que le charme était rompu. Je n'ai plus jamais essayé d'entrer en contact avec lui.

— Vous pouvez baisser le son un peu? demande Matéo. J'entends pas ma musique.

Je jette un coup d'œil dans le miroir sur le pare-soleil. Il a déplacé un des écouteurs pour libérer son oreille, attend peut-être une réponse; je tourne le bouton de la radio, et Phil arrête de chanter. *Misjudged your limits, pushed you too far*, se lamente Robert Smith. Je coupe complètement le son. Je ne sais pas pourquoi, je pense à mes parents, à leur façon de ne former qu'un seul être se partageant la tâche d'exister: faire les repas, entretenir leur foyer,

dépenser leur argent, maintenir des contacts humains.

— Ça va être difficile pour mon père si ma mère meurt avant lui.

— Qu'est-ce que tu racontes? Ça va être difficile pour la personne qui reste, que ce soit lui ou elle. C'est normal, quand tu passes ta vie avec quelqu'un.

— Oui, mais elle, elle va s'arranger sans lui. Elle a déjà l'habitude. C'est elle qui appelle les gens, qui les invite chez eux, qui prend de leurs nouvelles. Lui, il est un peu trop vieux pour apprendre à entretenir des relations personnelles.

— Il sait comment faire. S'il le fait pas, c'est parce qu'elle aime ça s'en occuper, mais si elle était plus là, il se débrouillerait.

Je ne réponds rien, à nouveau captivée par les lumières qui me donnent envie de m'envoler. J'entends ma mère: *Papa aime pas ça parler au téléphone*. Et puis aussi: *Papa, il aime pas qu'on le dérange quand il fait ses affaires. Papa est bien seul, il a pas besoin des autres. Un homme, ça a d'autres qualités*. Phil pose sa main sur mon genou. Il me masse doucement, remonte un peu, à peine.

— Et puis, on serait là pour lui, nous trois. Inquiète-toi pas.

— Je m'inquiète pas, je rétorque sans quitter des yeux l'espace aux météores.

Sa main reste sur ma cuisse, sur notre silence, jusqu'à ce que la voiture s'immobilise près de chez nous. En stationnant, il me lance:

— Alors, qu'est-ce que tu veux en faire, des roches de ta grand-mère? Tu vas me faire croire que tu auras le temps d'aller les porter à la dompe?

— Je vais m'en occuper. Ça te va si on les laisse dans le couloir en attendant?

Il est perplexe. Moi aussi, je me demande ce que j'espère trouver dans ces boîtes.

Dans la salle de bains, j'observe mon visage. J'ai changé depuis le mois d'octobre. La fatigue se lit sous mes yeux, mais ce n'est pas seulement ça. Dans mon regard, l'amour du calme s'est mis en veilleuse. Une ombre à peine perceptible plane sur mes traits, comme le rappel discret d'un danger caché.

— Tu viens, Steph?

— Oui, j'arrive.

J'applique lentement la crème hydratante sur mes joues, mon menton. Je passe mon doigt sur l'arête de mon nez. Ma peau a la texture molle et légèrement relâchée de l'épiderme des femmes vieillissantes. Je repense à un amant avec qui j'ai passé l'été de mes vingt et un ans. À l'époque, il était déjà plus âgé que je ne le suis aujourd'hui. Je secoue mes souvenirs; celui de sa peau ne vaut pas la peine d'être conservé, ni celui de son odeur d'encens bon marché, ou de sa voix qui surplombait celle des autres, quand il ne voulait pas

qu'on passe inaperçus – lui, flétri et grisonnant, et moi à son bras, encore fraîche et désespérément fière. Je referme la porte de notre chambre derrière moi. Je sens le regard de Philippe sur mes épaules, mon dos, mes fesses. Appuyé contre les oreillers, les couvertures le recouvrant jusqu'à la taille, il ne bouge pas. Je sais bien ce qu'il veut. Je me demande si moi, ça me tente. Je pourrais, je suppose. Je me penche et je l'embrasse, mon corps préservant de lui-même une certaine distance.

— Bonne nuit, dis-je d'un ton faussement enjoué.

J'éteins la lampe de chevet. Il se colle à mon dos, empoigne mon sein, la respiration bruyante. Il saisit mon menton, tourne mon visage vers lui. Sa langue est dure et j'ai peur d'oublier de respirer.

— J'ai pas envie.

Il pousse un long soupir et se met sur le dos. Dans mon ventre ça se crispe, je voudrais pouvoir faire quelque chose, mais mon corps reste de marbre. Impossible à convaincre. Allez, me dis-je, un petit effort. Mais plus je pense à le toucher, à mêler ma langue à la sienne, plus ma respiration se bloque. Une cage de fer entoure mes poumons. Sa voix, tendue, un peu trop aiguë, fend le silence:

— Ça te dérange si je me branle?

— Non, non.

Au moment d'éjaculer, sa main agrippe mon corps, n'importe quelle partie fait l'affaire. Ses doigts serrent la peau de ma cuisse. Je me retiens de bouger, d'émettre le moindre bruit. Quand sa respiration devient régulière, je me lève en esquissant des mouvements aussi légers que possible. Je mets mon pyjama souillé dans le panier à linge, et j'enfile un jogging propre. Avant de retourner au lit, je refais deux fois le nœud du lacet à ma taille, pour m'assurer qu'il est bien ajusté.

3

C'est vrai qu'il est beau, Alexandre. C'est la première chose à laquelle je pense en le voyant se lever et me tendre la main. Les cheveux et les yeux noir profond, des épaules solides, un sourire spontané sur des lèvres ourlées; je ne laisse rien paraître du frisson qui me parcourt l'échine. Mon nouveau sous-ministre me suit dans mon bureau, un porte-documents sous le bras, tandis que Caroline referme la porte derrière nous.

Je suis bien préparée. Simon a été appelé d'urgence pour une rencontre stratégique avec le cabinet de Nadia à propos d'une annonce qui nous concernerait peut-être, on m'en dira plus si nécessaire. Je lui ai demandé de me rappeler, une dernière fois, quelles étaient précisément les fonctions du sous-ministre. Ça ne me rentrait pas dans la tête. Il a simplifié à outrance:

— Tu lui dis ce que tu veux, et il va trouver comment le faire.

Maintenant qu'Alexandre est devant moi, ça me semble limpide. Je lui pose les questions que j'ai préparées en vue de notre rencontre. Caroline intervient quand elle veut obtenir des précisions supplémentaires. Elle prend des notes, hoche la tête avec gravité. Alexandre répond avec aisance, à aucun moment il n'est décontenancé. Il hésite parfois, ce qui me plaît: il ne prétend pas avoir réponse à tout. Il a hâte de mettre la main à la pâte. Par le passé, le gouvernement n'a pas fait grand-chose en culture, à part distribuer des chèques. Il faut insuffler une nouvelle vision, modifier potentiellement les critères d'attribution des bourses et des subventions, et bien entendu s'attaquer à l'absence des populations marginalisées dans le milieu culturel. Sa vision correspond en tout point à notre programme, ça ne doit pas être un hasard.

Plus notre réunion avance, et plus j'ai le sentiment qu'une sorte de cohérence ressort de nos échanges. Je commence enfin à comprendre ma place et le rôle que je joue. Il extirpe de son porte-documents un projet développé il y a quelques années par la direction du Patrimoine, son ancien fief. Mon prédécesseur a tabletté l'idée, on pourrait en prendre connaissance au moment qui nous semblera opportun. Il sait qu'on a déjà beaucoup de pain sur la planche, mais s'il peut se permettre, c'est un programme qui sera dans nos

cordes, il en est convaincu. Il n'est en poste que depuis une semaine, mais il est impatient de se jeter dans le vrai travail. D'ailleurs, l'enthousiasme se fait sentir dans les bureaux, où on attendait depuis longtemps qu'il y ait un vent de renouveau. On a beaucoup apprécié ma visite au lendemain de l'élection. Après son départ, Caroline et moi échangeons un sourire.

— Bon, maintenant, toi et moi, il faut qu'on parle de patrimoine, me dit-elle.

— J'ai déjà fait mon testament.

— Très drôle. Tu as lu les documents explicatifs que je t'ai envoyés?

— Non, avoué-je.

— C'est un des premiers items à l'agenda de la rencontre statutaire de cette semaine. Il faut vraiment que tu t'y mettes.

Elle remballé notes, tablette, documents, et tout ce qu'elle a accumulé en une seule journée, et me souhaite une bonne soirée. Je reste seule un moment dans mon bureau aux dimensions démesurées, puis je décide qu'il est temps de rentrer, je regarderai tout ça en buvant un verre de vin. J'incite Jérémie, mon secrétaire, à ne pas rester trop tard. Je n'ai jamais eu d'employés, la hiérarchie ne me vient pas naturellement et j'ai honte de partir avant lui. Patrice m'ouvre la portière et je me dépose sur la banquette comme un paquet qui doit être livré à bon port. Je trouve ridicule de prendre la voiture alors que je pourrais marcher, ça me ferait le plus grand bien.

J'adore le silence qui m'accueille dans mon appartement de fonction. Mon manteau et mon sac vont s'écraser sur le sofa. Je me laisse absorber par ce qui se passe de l'autre côté de la fenêtre. Les passants pressent le pas dans l'ombre des arbres squelettiques, courbés sous le vent de la fin du mois de novembre. Je me sers un verre, puis un autre. Je réchauffe des restes au micro-ondes et je remets sans scrupule au lendemain l'effort de me familiariser avec la Loi sur le patrimoine culturel du Québec.

Je me réveille avec le cerveau un peu éreinté par la bouteille, que je retrouve presque vide. Le cadran m'a fait plusieurs rappels inutiles jusqu'à 5 heures. Je prends mes courriels en buvant mon café. Plusieurs invitations d'agenda, des infolettres et, surtout, la revue de presse. Je lis les commentaires des articles de la veille, puis j'ouvre mon fil de nouvelles sur les réseaux sociaux. Je lis tout, méticuleusement: les insultes, les dérapages, les encouragements. Comme une athlète qui s'endurcit à l'entraînement, je ne me laisse démonter par aucun effort. Quand je suis à Montréal, le rythme de la vie de famille me porte et je n'ai pas à réfléchir, je me prépare en jonglant, le maquillage d'une main et ma tablette de l'autre. Je glisse de la mère à la députée, ça se fait presque malgré moi. Parfois je me sens solide, je prépare des jus de fruits fraîchement pressés, je tranche des mangues et des poires pour le réveil de Matéo, je plie une brassée en écoutant les nouvelles. À d'autres moments, je dois me secouer pour mettre la machine en branle, je

retiens mes larmes et mon envie de me recroqueviller dans le lit, et Matéo part à l'école avec, dans sa boîte à lunch, un plat surgelé et des collations suremballées. Mais toujours, le courant me prend et me dépose là où je dois être.

En revanche, à Québec, le temps et la solitude brouillent les frontières. Phil et Matéo s'effacent. À Québec, la personne que je suis devenue se précise. Ma famille se mue en une idée soigneusement rangée dans un univers construit pour répondre à des désirs dont je ne connais plus trop l'origine: je veux, je rêve depuis toujours, il me semble, d'une famille parfaite, d'une vie réglée, sans surprises, d'un endroit où m'endormir tranquille. Nous voilà tous les trois, en paix dans une boîte placée à côté d'autres boîtes, qui contiennent d'autres familles, toutes moulées selon les mêmes réflexes et les mêmes drames dérisoires. La personne que je suis sans eux, ça fait très longtemps que j'ai remisé son corps desséché. Je ne me doutais pas qu'à la première occasion, cette femme se remettrait à vivre. Je touille lentement mon café, profitant de ce moment de solitude. J'ouvre le dossier préparé par Caroline. Les mots flottent devant mes yeux comme des plumes sur une mer paisible. Paysages culturels patrimoniaux, patrimoine immatériel et autres concepts obscurs dansent autour de moi comme des ombres projetées par une lanterne tournante. Il est maintenant de mon devoir, et de ma responsabilité, de protéger certains événements, personnages historiques ou avancées sociales – le feuillet donne l'exemple de l'obtention du droit de vote pour les femmes. Le ministre, écrit-on, doit s'assurer que la population est sensibilisée à l'importance de nos trésors patrimoniaux.

Je me demande comment Antoine passe ses matins. Je remplis ma tasse. Le lait qui se mêle onctueusement au café m'hypnotise. Ses baisers? Ils seraient lents. Sa force, tranquille. Il se retiendrait et ça me rendrait folle. Il me serrerait contre lui, ses lèvres sur les miennes murmurerait une incantation, pendant que sa main parcourrait le relief de mon dos, le satin de ses doigts insupportable de douceur. Pourrait-on faire de Nelly Arcan un personnage protégé par le patrimoine culturel québécois? À quel moment une figure devient-elle réelle dans l'histoire d'un peuple, et mérite-t-elle que l'on conserve les faux souvenirs, les fictions que nous avons créés autour d'elle? Sous la peau d'Antoine, les muscles seraient tendus, je sais qu'il voudrait se laisser emporter, me prendre, me dominer de son corps entier, et entrer en moi comme on se jette dans l'œil d'un cyclone, par bravade ou par désespoir, comme quand on comprend qu'il nous sera impossible d'échapper à ce qui avance droit sur nous; alors on fonce, c'est la seule façon de croire qu'on a encore le contrôle. Les modifications apportées par l'homme à l'hydrographie, par exemple, peuvent être déclarées patrimoniales. Nos barrages sur les marées montantes. Tout cela, il faudrait que je le protège, ce qui se transforme en moi sous le grand élan qui me traverse et m'altère à jamais. Je gémirais sous sa bouche, je m'accorderais avec peine à la lenteur de ses baisers, qu'il se refuserait à rendre plus intenses, pour jouer. Il maîtriserait notre collision,

et je me saurais libérée de tout, ouverte. Au coin de mes lèvres, son doigt glisserait sur ma langue et s'humecterait de ma salive. Je mordrais, j'aspirerais et lécherais, je voudrais plus, je voudrais tout. Ses doigts humides entreraient profondément en moi, ne bougeraient plus, mon envie monterait et je n'en aurais jamais assez. Il resterait précis, immobile pour m'imposer son rythme, il m'embrasserait encore et encore, entièrement concentré au bout de ses doigts lovés là, au centre de mon tremblement. Entre les lignes, la peau, partout. Les touches du clavier font des bruits de corps, des petits sons mouillés, terrifiants et organiques, succions, frictions, échos des souffles humides, par lesquels les chairs parlent leur langage et s'avouent leur refus de mourir. Je suis avide d'être aimée. Même par des chimères, même par des fantômes. Aimée, infiniment et complètement. Aimée comme ça ne m'est pas arrivé depuis... je ne sais pas depuis quand. C'est que je suis impossible à aimer ailleurs que dans le fantasme, et je ne jouis plus que sous mes propres doigts.

Mon téléphone brise le silence. Philippe. Je pourrais m'abstenir de répondre. Mais il me faut être normale, présente et bien plantée dans notre vie. Le contracteur qui était censé réparer le toit s'est défilé. Le professeur de mathématiques de Matéo a tiré la sonnette d'alarme, trop de devoirs en retard. Hier, un rendez-vous a retenu Philippe au bureau jusqu'à 19 heures, ce sont mes parents qui ont apporté le souper. Une chance qu'ils sont là, il ne sait pas ce qu'il deviendrait sinon. Qu'est-ce que je compte faire de la collection de roches de ma grand-mère?

— Laisse-la où elle est, s'il te plaît, je vais trouver où la mettre.

Il ne répond pas. Je reçois le texto de Georges, mon autre garde du corps, ma voiture est stationnée devant l'hôtel. Le café Minimum, où j'ai mes habitudes, ouvrira bientôt. Georges se gare près du trottoir, sur un espace où le stationnement est interdit. Ce matin, le Conseil des ministres se réunira pour discuter de la préparation du budget. Je croise les doigts pour que ça ne s'éternise pas, car je dois accompagner Marianne à la soirée de financement d'une nouvelle librairie à Montréal, une librairie féministe. Mon amie a été invitée à lire un texte pendant l'événement, qui aura lieu dans un bar où je n'ai jamais mis les pieds. Marianne est très enthousiaste à l'idée que cette coopérative soit sur le point d'ouvrir. Elle a continué à fréquenter notre cercle d'amis universitaires, ayant repris ses études dans la trentaine avancée avec l'ambition de garnir ses murs d'un diplôme doctoral. Elle est respectée dans le milieu pour ses œuvres et pour les prix qu'elle remporte, pour les articles qu'elle publie. Les intellos de gauche, c'est son monde. Son premier roman a été repêché par une petite maison d'édition dès que son mémoire de maîtrise a été déposé; c'est un livre obscur, très bref, qui garde son lecteur dans une incertitude volontairement entretenue du début à la fin. À sa parution, quelques critiques ont conclu à un talent prometteur, encore engourdi dans une œuvre qui tenait plus de l'exercice de style académique que du vrai

roman, deux ou trois étoiles, pas plus. Cependant, dans les revues spécialisées, les plumes expertes ne tarissaient pas d'éloges, on a crié au génie, on attendait avec impatience la prochaine œuvre de la jeune écrivaine, pressentie comme la voix de sa génération. Marianne a continué à écrire à un rythme soutenu et les livres suivants ont consacré sa réputation.

Quand elle s'est inscrite au doctorat, le département entier a frétille d'excitation. Elle a choisi un sujet compliqué dont je ne parviens jamais à me souvenir, quelque chose en lien avec l'autofiction, le brouillage des frontières, une écriture que les bons vieux critiques établis qualifieraient sans doute de «féminine». Puis, après deux années de rédaction de thèse, au cours desquels elle a beaucoup voyagé, écrit un autre roman et milité contre les pipelines dans l'est de la province, elle a tout laissé tomber sans explication. Take the money and run, m'a-t-elle confié avec un air de conspiratrice. Elle venait de passer trois belles années sur les bourses les plus prestigieuses du gouvernement fédéral. La désinvolture avec laquelle elle rompait avec son projet doctoral m'a un peu choquée, mais c'était Marianne, rien ne colle sur elle. Elle est libre, tout le monde l'aime, et même ça, ça la laisse indifférente.

Quant à moi, dans cet univers, on regarde de haut mon petit succès commercial et ma participation aux médias mainstream. Je suis un peu plus connue du grand public que Marianne, mes livres se vendent bien et je suis souvent invitée aux premières, mais je n'ai pas son aura d'artiste importante dans les cercles universitaires. Après avoir gagné les élections, j'ai senti que ma cote de popularité avait légèrement remonté. Une certaine sympathie s'est installée. Pas parce que je suis soudainement devenue une personne importante; ce milieu se fout bien de l'autorité, sauf de celle, morale et symbolique, qui découle du nombre de publications qu'on parvient à ajouter à son CV chaque année. C'est plutôt comme si j'avais implicitement avoué que la littérature, ce n'était pas ma véritable vocation; alors, on me pardonnait plus facilement le peu d'originalité de ma démarche artistique. Je n'étais pas une artiste digne de ce nom, je ne réinventais pas la roue, et on était satisfait que je l'admette.

Quant à Marianne, on l'aurait crue étanche à la flatterie. Elle recevait les compliments comme si ce n'était pas vraiment d'elle dont on parlait; comme si ce n'était pas elle qui avait écrit ces livres, qu'ils étaient nés du vent, attrapés dans un filet tendu. Souvent, elle disait en soupirant qu'elle aurait préféré que son nom n'apparaisse nulle part, et que tous ses livres soient publiés de façon anonyme. Ou alors, elle aurait voulu ne jamais avoir accepté de participer à une entrevue, elle aurait souhaité ne jamais se mettre, elle, devant l'œuvre. Elle râlait contre le culte de la personnalité et voulait qu'on la laisse tranquille, qu'on ne lui parle pas de ses livres. Qu'on les lise, qu'on en pense ce qui nous plaisait, elle ne se reconnaissait aucune autorité sur la matière. Son éditrice était d'un autre avis et Marianne s'est laissé convaincre assez facilement de faire comme tout le monde, d'accepter qu'on la photographie et qu'on parle d'elle. Les impératifs de la promotion médiatique

n'épargnaient personne.

En attendant mon latté au comptoir du Minimum, je feuillette le journal qui traîne près des contenants de lait et de sucre. Les grands titres ne proposent rien d'inhabituel. Un tableau de David Hockney vendu quatre-vingt-dix millions de dollars, Trump empêtré dans son enquête russe, Montréal investissant dans ses aménagements urbains, qui feraient assurément chier les automobilistes, un monastère risquant la démolition à Rondeauville... Je fronce les sourcils. Le lieu n'est pas classé patrimonial, mais selon plusieurs experts, sa valeur architecturale mériterait qu'il le soit. Pourtant, les permis de démolition ont été accordés au promoteur. Les dernières lignes stipulent que le gouvernement n'a pas répondu à la demande d'entrevue. C'est de mon ministère qu'il s'agit, je suppose. Mais il n'est pas mentionné, ce qui explique que l'article soit passé entre les mailles de ma revue de presse quotidienne.

— Votre café, me prévient le barista.

Je le remercie distraitement. Au bureau, j'ai à peine le temps de laisser mon manteau dans le placard et d'enfiler mes souliers. Simon est déjà prêt, il me tend un cartable rempli des notes que j'aurais dû consulter ce matin.

— Tu as entendu parler du monastère de Rondeauville?

— Oui, répond-il, Alexandre m'en a touché un mot. Justement, il faudrait qu'on planifie une réunion pour regarder ça toi et moi.

— C'est dans le journal. Il va être démoli. Les journalistes ont communiqué avec nous, mais on a refusé de répondre, à ce qu'il paraît.

— Je vais demander à Caroline de nous sortir l'info, fait-il tandis que je laisse mon cellulaire dans un panier, avant d'entrer dans la salle.

La réunion se déroule sans que j'y participe réellement. Je fais de mon mieux pour suivre l'exposé du ministre des Finances, André Bigras, un barbu débonnaire qui a dirigé une caisse d'économie sociale pendant plusieurs années. Les questions d'argent m'ennuient profondément, depuis toujours. Effet soporifique garanti. Que les montants discutés possèdent six zéros de plus ou de moins n'y change rien. Je tourne les pages de mon cartable pour me donner une contenance. C'est l'occasion de faire valoir les besoins de mon ministère, de tirer mon épingle du jeu, d'aller chercher une promesse de crédits, quelque chose. Diane, ma collègue à la Santé, propose que nous sautions la pause pour finir plus tôt. Après des discussions interminables qui rendent les heures élastiques, un début de stratégie financière est établi, les doutes et les craintes de ceux qui y comprennent quelque chose ont été entendus, un échéancier est déterminé, on peut retourner à nos vies bien remplies. Les autres se précipitent vers leurs rendez-vous, leurs événements, leurs entrevues. De mon côté, mon après-midi a été bloqué pour que je puisse me plonger dans l'étude de dossiers prioritaires.

Je décide d'aller manger quelque part, n'importe où, laissant à Georges le soin de choisir un restaurant pour moi. Ça ne fait probablement pas partie de

la description de ses tâches officielles. Je traîne avec moi les notes sur le patrimoine québécois. Dans la vitre du bistrot, mon reflet me ravit, je contemple mon image en essayant d'être discrète: je me trouve élégante et crédible, grignotant ma salade, en tournant les pages d'une épaisse paperasse. J'apprends maintenant que les personnages et les événements ne sont pas intégrés au patrimoine immatériel. Grand bien leur en fasse. Ou pas. Je m'embourbe dans les lignes. Ce n'est pas grave, le moment venu, Caroline comprendra tout ça et me l'expliquera. Au moment opportun, elle me dira ce que je dois en retenir. Je me commande un deuxième verre de vin, que je bois lentement en regardant déambuler les passants. Il fait beau, Québec est magnifique dans l'air frais qui attend la première neige.

Sur la banquette arrière, je m'endors rapidement. bercée par le mouvement, je laisse mes pensées aller où bon leur semble, et je me promène dans des espaces imprécis qui, pourtant, me sont familiers. Je m'y réfugie. Je reconnais l'université. Plus j'avance dans la salle de classe, plus l'endroit ressemble à la cuisine de ma grand-mère; sur le bord des allées de bureaux, une ligne de cailloux trace le chemin. Elle est au bout, Élise, sa silhouette incertaine penchée sur le comptoir. C'est là qu'elle dépose, bien en vue, la dernière pierre tirée de sa poche. J'entends le clapotis timide des vagues d'un lac, je cherche à comprendre d'où ça vient. Un choc régulier me secoue, le pont Champlain est déjà sous nos roues. Une odeur de conifère persiste, a-t-elle traversé la frontière qui sépare le rêve de la réalité? Ce n'est que l'eau de Cologne de Georges.

Il n'y a personne chez moi. C'est la soirée d'anniversaire de Karim, le meilleur ami de Matéo. Phil est probablement encore au bureau. Je bois de grands verres d'eau, je grignote ce que je trouve dans le placard. Le rêve ne s'est pas tout à fait évaporé. Si je fermais les yeux, je tendrais la main et quelqu'un, assis près de moi, la saisirait.

À mon arrivée, le bar est déjà plein à craquer. On ne sait pas qui attend pour un verre de vin et qui pour la table de financement, ou qui reste simplement là parce qu'il est impossible de se déplacer. Il y a du monde partout. Dans ce genre d'événement, j'ai pris l'habitude de circuler: il faut couvrir le plus de superficie possible, distribuer bises et cartes d'affaires, serrer des mains et, naturellement, se souvenir d'Untel qu'on a rencontré à tel endroit, en telle occasion; bien sûr nous prendrons rendez-vous pour discuter de ceci, pour tenter de régler cela. Surtout ne pas rester trop longtemps avec la même personne. Mais ce soir, j'éteins mes réflexes de politicienne.

Marianne me tend une coupe de vin dans le bruit assourdissant des voix qui se mêlent à la musique. Il n'est pas mauvais, ou alors, c'est qu'à force de soupers spaghettis, mes standards ont baissé. Une inconnue trinque avec moi, je réponds à son clin d'œil par un sourire automatique. Un peu par hasard, j'aboutis près de la table de financement. La jeune femme à l'ordinateur

m'accueille avec gentillesse, puis attend de recevoir ma carte de crédit. Je la félicite pour la réussite de la soirée et lui demande à quelle heure commenceront les discours. Elle sourit de plus belle: les lectures, vous voulez dire? Elle pointe du doigt l'arrière de la salle et me recommande d'aller parler à Jacinthe. La tâche me paraît insurmontable, il faudrait d'abord que je parvienne à m'immiscer entre un jeune homme élancé et une femme bien habillée, en qui je reconnais une des professeures en études féministes de mon université. Celle qui publie régulièrement des lettres d'opinion, des billets d'humeur, comme on dit. Chaque fois que les journaux ont besoin d'une voix experte pour aller trop loin en matière de femmes, ils font appel à elle. Onde de choc garantie dans la section commentaires, indignation gros jambon et tremblotements des pommes d'Adam dans les tribunes.

La jeune femme tourne l'ordinateur vers moi pour que je complète la transaction. En échange de mon don, je deviendrai membre de la librairie pour la vie, je recevrai une revue trimestrielle, et je repartirai avec une affiche d'un lancement de livre, à moi de choisir laquelle. J'en prends une au hasard, les couleurs s'agenceront bien avec la décoration de mon bureau à Québec.

Je me fraie péniblement un chemin dans la foule, mais devant moi, ça ne bouge plus. Un homme corpulent est collé dans mon dos, je cherche à créer un passage entre la jeune fille à ma droite et les clients accoudés au bar. On annonce alors les lectures de la soirée. Marianne monte sur la scène de fortune. J'ai le temps d'attirer l'attention du barman, au moins j'écouterai avec un verre plein.

Quand elle lit, Marianne ne prépare jamais d'introduction. Elle parle, tout simplement. Elle ne se gêne pas pour prendre son temps, quitte à ce qu'il y ait des blancs, des hésitations. Elle réfléchit en direct, choisit les mots les plus précis, se reprenant sans honte quand elle n'y arrive pas. Sa candeur captive. On croirait être une centaine à vivre un moment intime avec elle. Le brouhaha se calme.

— Je vais vous lire un truc. Pour que ça devienne juste normal qu'on soit là, visibles dans l'espace public, au pouvoir, partout. J'arrêterai jamais d'être fière, mais j'arrêterai jamais, non plus, d'en vouloir toujours plus. Ce texte que je vous lis ce soir, c'est en pensant à la suite des choses que je l'ai écrit.

Elle déplie une feuille. La foule est déjà pendue à ses lèvres. Sa voix se fait douce, c'est l'inflexion que je lui connais quand je suis triste et qu'elle me rappelle l'amour, l'indéfectible solidarité qui nous lie. Elle raconte, les yeux rivés sur la feuille, qu'on lui a souvent demandé pourquoi le féminisme est encore nécessaire; oui, c'est étonnant, mais il y a des gens qui continuent à se poser cette question. Quelques rires complices fusent. Mais elle ne veut pas s'arrêter là: réfléchir à l'exclusion la plus généralisée, la plus banalisée, ça donne les outils dont on a besoin pour voir d'autres exclusions, les nôtres qui perdurent, oui, mais surtout, celles que nous aussi, nous continuons à perpétrer autour de nous.

Elle lève les yeux, le charme opère. Elle regarde droit devant elle, mais je reçois ses mots comme un cadeau et comme une injonction, comme si c'était à moi qu'ils étaient adressés. Elle célèbre l'élection de mon gouvernement: pour la première fois, il y a plus de femmes que d'hommes qui ont été portées au pouvoir. Mais ça ne suffit pas. On doit regarder plus loin, dit-elle, il faut qu'on se confronte à notre propre homogénéité, il faut réfléchir aux mécanismes qu'on reproduit. Aucun besoin de nommer nos angles morts, on sait quelles réalités difficilement avouables hantent notre victoire. Au gouvernement, dans les universités, ici même ce soir, ce sont toujours les mêmes. De peine et de misère, on s'est taillé notre place, et déjà on a le devoir de multiplier l'espace, de laisser la voie libre à tous ceux, et surtout toutes celles, pour qui le chemin est encore bloqué. Sinon, ça n'aura servi qu'à opérer un changement de surface.

— Oui, c'est douloureux, cet écartèlement qui n'en finit plus. Mais continue à regarder devant toi. Maintiens-les vivantes, ces douleurs. C'est par elles qu'on finira notre travail d'éclatement de la norme.

Sa voix s'est départie de sa douceur. Elle évoque les stratagèmes qui ont permis à une minorité d'imposer leur pouvoir à tous ceux qui ne leur ressemblent pas. Elle parle de la force qu'ils ont réussi à écraser et à soumettre, une force dormante mais toujours vivante. Elle déclare qu'une autre voix s'élève désormais, prête à être entendue. C'est la voix de l'autre-chose, la chose qui se revendique autre, la *chose-femme*, dit-elle, épouvante et inévitable, fermement ancrée du côté des pas-normales, mais prête à partager sa puissance. Marianne ne quitte plus des yeux la feuille qui tremble au bout de sa main. Mais c'est la seule chose qui tremble en elle. Elle a pris racine devant nous.

— La chose-femme, voilà qui me plaît. Voilà qui inquiète et qui rassure en même temps: une chose, c'est familier, et pourtant c'est étrange; c'est simple, c'est indéfini. La chose-femme est le lieu de tous les refus et de tous les désirs. Le refus de faire pareil. Le désir de faire avec.

Son débit s'accélère, elle s'abandonne entièrement au flux de ses paroles. Elle se peint en vecteur, sa chose-femme nous emporte avec elle, c'est un bélier avec lequel nous défonçons les statu quo. Notre victoire, nous l'obtiendrons quand la brèche se sera élargie et qu'entreront les paroles exclues, pour lesquelles on ouvre aujourd'hui les chemins. Son bras retombe, la feuille toujours entre ses doigts. Les yeux fermés, la main gauche sur le micro. La salle attend, le souffle suspendu.

— Regarde. Nous sommes ensemble en train d'étouffer. Écoute: la vie demande autre chose. Sois, toi aussi, une chose-femme.

L'espace, devenu presque palpable, se condense autour d'elle. Marianne est alors ouverte et vulnérable, offerte dans cette partie d'elle-même qui n'est jamais satisfaite, qui tient le crayon quand elle écrit. Puis, comme si elle s'éveillait d'un rêve, elle replie sa feuille et sourit à la foule, son visage

redevenu candide. Dans tout le bar, ça fait comme un élastique qui se relâche. Les applaudissements éclatent d'un coup, forts, mais sans cris, graves.

Et puis, juste au moment parfait, dans le flottement entre le bruit qui commence à diminuer et l'attention du public qui faiblit, un «bravo» claque comme un coup de fouet. Au frisson glacé qui me parcourt le dos, je reconnais son timbre, son arrogance, son besoin agressif d'exister. Une menace prête à exploser. Je m'enfonce vers l'arrière du bar, je ne peux pas partir sans dire au revoir à Marianne. Je la rejoins sans ménager ceux que je bouscule, je la serre dans mes bras et lui dis que je l'aime, qu'elle est fabuleuse, que je dois partir, maintenant. Elle me suit, elle a trop chaud, besoin de respirer. Moi aussi je manque d'air, alors je prends sa main en répondant aux sourires, en rendant les bises, les saluts. Sur la scène, la prochaine lecture se prépare. Concentrée sur la distance qui me sépare de la porte, je lâche d'une voix sans émotion :

— Ménard est ici.

La sortie est difficilement accessible, derrière un dernier attroupement qu'il nous faudrait traverser ou contourner. J'avance péniblement, sentant l'air se faire de plus en plus rare, la sueur coulant dans mon cou, et au moment même où je me dis que ça y est, j'y suis, il est là, il me bloque le chemin. Son sourire blanc me ramène trente ans plus tôt, à l'école secondaire. Je reconnais le regard de propriétaire qu'il posait sur moi sans l'ombre d'une gêne, sans un fil d'humilité. Son regard qui continuait à tout piller, alors même qu'il vous rejetait, vidée de vous-même, sur le bord d'un trottoir ou d'un corridor d'école. Il n'a pas changé et il est toujours là, devant moi, ses bras m'entourant par une embrassade qui d'abord me glace, puis soudain réinitialise mes instincts, et je réponds, tout sourire, évidemment charmée :

— Moi aussi, je suis très heureuse de te revoir, après toutes ces années !

Il félicite Marianne pour son texte, pour ses livres, pour ses prix, insiste pour publier son premier recueil de poèmes, quel honneur ce serait pour sa maison d'édition, car il a lu les suites qu'elle a fait paraître dans une revue et il est resté absolument stupéfait devant son esthétique brute, un peu cassée, *toi, tu es une vraie, je l'ai toujours su*. Il la complimente surtout parce qu'elle n'a pas abandonné, *elle* ; elle a eu le courage de ne jamais se détourner de sa passion. Elle fait partie des rares personnes avec qui il serait enthousiaste de travailler – il baisse la voix, jouant à la confidence dans ce bar dont chaque centimètre carré est occupé –, il est rare de rencontrer de tels talents dans les manuscrits qui s'écrivent de nos jours. Tout ce qu'il reçoit, c'est généralement de la merde, disons-le comme ça, rien que de la merde, mais avec elle, oh, elle, on assiste à quelque chose de véritablement spectaculaire.

Le flot de ses paroles se tarit abruptement. Puis il se réjouit de s'apercevoir que nous sommes toujours amies, depuis tout ce temps, et moi, la petite Goyer, *sa préférée*, qu'est-ce que je deviens ? *Bah tu sais pas grand-chose*, mais il sait très bien ce que je deviens, il ne peut visiblement pas l'ignorer, seulement je refuse de m'adonner à son petit jeu malsain. Dans cette

gueule béante là, je ne me jetterai pas, je ne me jetterai plus. Je convoque tout ce que j'ai de force pour rester imperturbable, presque blasée, pour montrer que rien de ce qu'il dit ne m'affecte réellement. Je soupire que j'ai justement une très grosse journée de pas grand-chose le lendemain, je dois impérativement m'en aller. Il insiste pour m'embrasser une fois de plus, clamant haut et fort que j'ai toujours été sa préférée, je le sais, n'est-ce pas. Il blague encore: quel dommage que la politique m'ait récupérée, j'avais pourtant promis ne jamais arrêter d'écrire, est-ce que j'ai le temps d'écrire, au moins? Je hoche la tête, je reste vague, je ne veux rien lui donner, éviter à tout prix de perdre toutes les batailles. Je pousse la porte, l'air frais me fouette, et alors sa voix tonitruante, légèrement nasillarde, me rattrape:

— Au moins, dis à ta chum de mettre de la poésie dans tes discours!

Je sors sans me retourner, comme si je ne l'avais pas entendu. La porte se referme derrière Marianne et nous faisons quelques pas dans le silence relatif du boulevard Saint-Laurent. Elle allume une cigarette et me la tend.

— T'es correcte?

— Oui, oui, dis-je pour la rassurer. Mais si jamais tu publies avec lui...

— Es-tu malade? Il me répugne. Et puis, tu crois que j'ai envie de finir dans son catalogue de jeunes poètes impressionnables? J'ai passé l'âge.

Je lâche un petit rire malgré moi. Les noms de plusieurs amis qui ont des titres chez Ménard, et dont j'admire le travail, me viennent en tête.

— T'exagères. Il y a des livres magnifiques chez lui.

— Il y a aussi une ribambelle de dudes has been qui se pensent encore pertinents.

Cette fois, je ne me retiens pas, j'éclate de rire. Je vois très bien de qui elle parle, et c'est tout mérité.

— Et puis de toute façon, continue-t-elle, c'est pas avec lui que les gens aiment travailler, c'est avec sa blonde. Elle a quinze fois plus de talent. Lui, il se montre la face dans tous les événements, mais on sait bien qui se tape tout le travail éditorial, pis la maison et les flos. Dire qu'on pense que ça existe plus, ce genre de relation, que c'est fini ce temps-là.

Elle aspire une bouffée et reprend de plus belle:

— Et puis, c'est pas la seule, je pourrais t'en nommer d'autres qui sont pognées comme ça. La plupart, je les connais même pas, mais je peux pas m'empêcher de le sentir quand je les croise, je le sais tout de suite, j'ai de l'instinct pour ça. J'ai envie de leur dire: «Je te vois», je voudrais qu'elles les crissent là, leurs bonshommes abusifs, et qu'on se parte notre maison d'édition ensemble. Je voudrais qu'on vive nos vies et qu'on les laisse crever sur le bord du chemin, eux autres, avec leur suffisance et leurs airs importants.

La virulence de Marianne m'étonne. Moi, je ne sais jamais comment réagir quand on parle de la blonde de Ménard. Je l'imagine paralysée par l'amour, un amour puissant qui soulève tout, parce que Ménard sait bien nous

faire ça. Et puis, prise par ses enfants, enfin par l'habitude, par la fatigue et la lassitude, l'incertitude devant ce qui l'attendrait si elle partait. Par l'image de leur couple à succès. L'envie dans le regard de ceux qui ne voient que ce qui brille, ça nous incite à rester dans des histoires où on meurt par en dedans: on serait folles de jeter aux vidanges ce que tout le monde nous jalouse secrètement. Est-ce que je ne fais pas pareil avec Philippe? La question me frappe de plein fouet.

Depuis que l'idée folle de me lancer en politique m'a prise, je délaisse mon foyer, mon enfant, ma vie disponible et docilement adaptable aux horaires de mon homme, et je suis rongée de culpabilité. Malgré ce tabou dont nous ne parlons pas: mon salaire plus élevé que le sien. Marianne a raison, même si ce modèle de relation est d'une autre époque, il persiste de façon cachée. Le hasard d'une victoire électorale inattendue m'a offert une porte de sortie. Les éditrices et autrices tenues dans l'ombre de leurs partenaires, leurs petites prisons consenties et les renoncements auxquels elles s'habituent, qui suis-je pour juger ça?

Je me souviens de cette fois où, arrivée au lancement d'un ouvrage collectif auquel j'avais contribué, j'ai senti les regards me suivre. Une légère insistance, discrète, facile à ignorer. Puis une amie déjà un peu éméchée m'a glissé à l'oreille: «J'ignorais que Ménard, c'était ton ex...» Je me suis raidie, comment savait-elle ça? Elle m'a prévenue qu'aussitôt qu'il s'était présenté à l'événement, il s'en était vanté à tout le monde. J'ai ravalé les premières phrases qui me sont montées à la gorge, des mots emplis de violence et de colère. J'aurais voulu crier que non je n'avais jamais été sa blonde, ce n'est pas comme ça qu'on appelle ce qui m'était arrivé, et puis finalement je suis restée vague, changeant rapidement de sujet.

Cette fois-là, j'ai aussi pensé à elle, sa blonde, et je me suis dit que je ne lui ferais pas ça, qu'il valait mieux pour elle qu'elle ne sache pas, qu'elle ne méritait pas que sa vie soit détruite. Je supposais qu'elle ne pourrait vivre avec l'étiquette que je collerais sur l'homme avec qui elle avait bâti sa vie – n'avait-elle pas la réputation d'être féministe? Si je parlais, elle ne pourrait pas faire semblant qu'elle ne me croyait pas. Peut-être même me le dirait-elle: Je te crois, parce que le plus important, a-t-on appris, c'est de se tenir entre nous. Mais au fond, je fabule, je ne sais rien d'elle. Je me console de ma lâcheté en lui inventant une sorte de compassion empreinte de martyrisme. C'est un prétexte pour nier ma propre culpabilité, ma responsabilité dans ce qui était arrivé, ce que j'avais laissé arriver; ce que j'avais voulu, car soyons honnêtes, je l'avais bel et bien voulu. Au fond de moi, je sais bien que si je me tais, c'est par crainte que mon souffle ne m'emporte dans un tourbillon sombre, et que je disparaisse.

Je n'ai jamais rencontré la blonde de Ménard. Personne dans le milieu ne lui connaît vraiment d'amis, on ne sait pas avec qui elle se tient, dans quel cercle elle évolue. On la voit isolée et on se dit que c'est normal, avec de jeunes enfants et le travail d'édition, ça ne laisse pas de temps pour la

sociabilité. Je ne la connais pas, mais je sais qu'elle et moi, on appartient à la même série. Par une sorte de curiosité malsaine, j'ai un jour cherché son nom sur Internet. J'ai sursauté devant la première image qui est apparue. Un électrochoc: j'ai vu sa photo et j'ai cru que c'était moi. Étais-je folle, obsédée? Mais non, j'ai retrouvé facilement un cliché qui datait de mon adolescence. C'était le même bar, la même guitare à l'arrière-plan, la même jupe, la même posture, penchée sur un poème. Et sur son visage, la même fierté qui disait: *c'est moi, sous le spotlight, c'est moi, j'en fais partie, j'ai ma place dans ce carnaval des grands*. Et puis, deuxième coup de tonnerre dans ma cage thoracique: son anniversaire listé juste là sous la photo. Un hasard a voulu que nous soyons toutes deux nées sous le signe d'un bombardement atomique. Peut-être sommes-nous de la même fragilité; pas celle des fleurs qui s'étiolent, mais celle des bombes qui, un beau jour, s'arrachent au silence et font tout voler en éclats.

Marianne écrase sa cigarette contre le mur de briques. Les rares voitures roulent lentement sur Saint-Laurent. La nuit est douce. Je regrette l'époque où je pouvais rentrer en métro, anonyme. Mais Georges m'attend, à trois places de stationnement de nous. Je serre longuement mon amie dans mes bras. Depuis la voiture, je la regarde retourner au bar. La musique et les rires me parviennent encore durant un court instant, puis la foule l'avale. Le trajet ne dure que quelques minutes. Je ne me sens pas seule, comme si une présence était entrée dans le véhicule avec moi; quelque chose de sauvage et de réconfortant, qui défie le temps. Ménard m'a ébranlée, mais j'ai tenu bon, je n'ai pas éclaté. Je tiens bon.

Il est moins tard que je ne le croyais. Phil somnole devant la télé, et Matéo doit être dans sa chambre. Dans le couloir, les cinq boîtes de roches de ma grand-mère prennent encore toute la place. J'ouvre la première. La rondeur et la douceur de chacune des pierres m'apaisent. Je pense à la main de ma grand-mère qui les caresse, les soupèse comme je le fais, avant de les glisser dans sa poche, dans son sac. Comment les choisissait-elle? À première vue, je ne trouve aucun point commun dans leur grosseur, dans leur teinte, dans leur forme. Je transporte les boîtes une après l'autre dans mon bureau. Je dépose plus d'une centaine de roches sur le plancher de bois franc. C'est comme si la grève s'était faufilée jusque chez moi. Phil passe la tête par le cadre de la porte, les yeux remplis de sommeil.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Je m'occupe de tout ça, comme je te l'avais promis.

Il hoche la tête, indifférent ou endormi, je ne sais pas. Après avoir mollement rappelé à Matéo que l'heure du coucher est déjà passée, il referme la porte de notre chambre. Je reste là un bon moment, captivée par le mystère que cette collection recèle. Ma grand-mère demeure une énigme pour moi, à

plusieurs égards. Pourquoi a-t-elle décidé d'adopter Pierrot? Qui était mon grand-père? Que m'a-t-elle transmis, à part cinq boîtes de pierres quelconques et un patrimoine familial qui m'a garanti une enfance ouatée? Elle était très loin de correspondre au portrait inventé par Simon, qui m'a fabriqué une famille commerçante et une origine très petit peuple, quasi folklorique. J'ai joué le jeu pour gagner des votes. Dans le fond, je n'ai pas grand-chose du caractère militant que Pierrot attribue à ma grand-mère. Ma fougue adolescente a surtout servi à provoquer mes parents, et à vivre à fond mon amitié avec Marianne. La position que j'occupe aujourd'hui, je n'ai pas fait grand-chose pour la mériter. Je regarde les cailloux incompréhensibles de ma grand-mère Élise. Chacun d'eux est un petit secret, d'autant plus redoutable qu'il se cache sous une apparence banale, sa charge de mystère indétectable au milieu de ses semblables.

4

Chaque année, c'est avec enthousiasme que je vois arriver la période des Fêtes. Les soupers entre amis, les échanges de cadeaux, les jeux stupides, les pistes de danse improvisées et les lendemains de veille en pyjama devant les dessins animés préférés de Matéo, tout ça me surexcite. Philippe, lui, ne rêve que de repos et de journées vides, sans engagement. Il se réveille tard et se prélassse dans le carré de lumière qui s'étire, grâce au soleil bas de l'hiver, jusqu'au divan de notre salon. Quand enfin il sort de la douche, des douzaines de biscuits sont en train de refroidir près du four, les paquets sont emballés, et j'ajoute la touche finale à l'assaisonnement du vin chaud que nous partagerons avec les voisins en après-midi, dès le déclin du jour. Et le lendemain, nous recommencerons. Pendant les vacances de Noël, nous sommes heureux, tout simplement.

Tandis que ma voiture de fonction nous emporte, Philippe et moi, vers le souper de Noël organisé par le parti, je me demande s'il me sera possible d'adopter ce rythme des Fêtes cette année. Le restaurant tout entier nous est réservé pour la soirée. La fatigue m'alourdit, mais je suis tout de même excitée à la perspective de cette rencontre où on va célébrer une fois de plus notre victoire historique. Nos réserves de fierté ne sont pas encore épuisées: toujours, on se félicite, on s'admire entre nous. Plus de femmes que d'hommes, on le répètera, on s'en gargarisera longtemps. Je me rends à cette fête prête à me dépenser à fond. Ce soir, je n'aurai aucune limite. Je savoure cette idée simple: me laisser aller, puis me donner le temps de récupérer par la suite. L'événement marque pour moi la dernière étape avant un repos que je vais accueillir comme une mort bienveillante et temporaire. Je voudrais disparaître complètement pour quelques jours. Laisser Philippe et mes parents mener le bal pour des festivités minimales, et dormir le reste du temps. Marianne est partie au Mexique, et je n'ai envie de faire aucun plan, à l'exception peut-être d'une soirée de Scrabble avec Nathalie.

L'ambiance est telle que je la prévoyais: chaque personne qui entre dans la salle provoque des cris de joie et de bienvenue. Les tapes dans le dos et les

bises s'échangent sans retenue, l'alcool emplit les verres et les plateaux d'apéritifs circulent entre les mains habiles des serveuses. Les anecdotes fusent, on se moque allègrement des dernières déclarations de l'opposition, l'humeur est joyeuse et crâneuse. Simon et Christine me font de grands signes. Je suis contente de retrouver Christine, que j'ai croisée quelques fois à Québec, mais que je n'ai pas véritablement revue depuis le jour des élections. Elle a les yeux rieurs, j'ai à nouveau envie qu'on soit amies. Tout d'un coup, Nadia surgit entre eux, son «Joyeux Noël!» aigu couvrant à peine les bruits ambiants. Je m'approche pour lui faire la bise, mais elle recule rapidement: elle couve quelque chose, elle ne veut pas risquer de contaminer tout le monde. Je la revois dans l'ascenseur, après une conférence de presse; la vitesse avec laquelle elle s'est tournée vers son attachée de presse, déjà prête à lui administrer un jet de Purell sur les mains. Elle a développé l'art de préserver son système immunitaire avec politesse. Je pense à mon horaire, j'imagine le sien. Tomber malade, ce n'est pas un luxe qu'elle peut s'octroyer.

Aussi vite qu'elle est arrivée, elle repart vers un autre groupe, même joyeux Noël, même évitement, mêmes exclamations. À mesure que la soirée avance, les yeux de Christine deviennent encore plus brillants, on rit comme des gamines. Elle me parle longuement de son père, qu'elle n'a, jusqu'à ce jour, jamais battu aux échecs. La rumeur des conversations se brouille, les gestes de Simon prennent de l'amplitude.

— Tu as vu Caroline? je crie à l'oreille de Christine.

— Oui, quelque part par là-bas.

Simon s'accroche à l'épaule de Philippe. Curieux, celui-ci le questionne sur son histoire avec le parti, sur l'ascension de Nadia comme cheffe, sur les alliances et les trahisons. Simon, trop heureux de tout raconter, mène la conversation de main de maître, comme s'il livrait un pitch pour un scénario de téléserie. On n'y croyait pas, répète-t-il un peu trop souvent. On n'y croyait pas, jusqu'à la dernière minute, jusqu'à l'annonce des résultats. L'élection, oui, mais la course à la chefferie aussi: même scénario. Il prend désormais le ton de la confiance, une confiance hurlée à travers des nuées de discussions:

— Maintenant qu'on est au pouvoir, il y a pas grand monde qui va oser le dire ouvertement, mais je te garantis une chose. Il y a personne qui a réellement voté pour Nadia. À chaque étape, on a voté contre son adversaire. On n'aurait pas gagné si le premier ministre avait fait une campagne un tant soit peu sérieuse. C'est pareil quand elle a pris la tête du parti, on était juste nombreux à détester Nicolas, c'est pour ça qu'elle a gagné. Elle s'est faufilée entre les mailles du filet, parce que c'était le choix le moins pire. Mais elle a convaincu personne.

Devant l'air surpris de Philippe, il continue:

— Elle nous impressionnait pas du tout. Il faut que tu comprennes quelque chose...

Simon resserre sa poigne sur le bras de Philippe, cherchant à captiver son

attention, ou à garder l'équilibre, ce n'est pas très clair.

— ... ce parti-là a déjà été dirigé par des cerveaux de haut calibre. Des hommes pas vraiment charismatiques, qui savaient pas charmer, qui avaient pas le sens de la diplomatie. Des gars qui avaient pas peur de dire les choses comme elles sont, sans ménager les sensibilités. Des gars qui poussaient des idées, mon homme! De grandes idées!

Il prend une pause pour bien marquer son admiration envers les pères fondateurs, urbanistes émérites, directeurs de sociétés internationales et autres poids lourds de l'histoire de notre parti. Seulement, après une longue gorgée, il laisse tomber, amer:

— Mais les gens, ils votent pas pour des idées.

— Et Nicolas? demande Philippe.

— Un opportuniste. Avec lui, le parti aurait fini par virer vers une droite qui s'assume pas. Une «droite progressiste», pouffe-t-il. Tu sais, les défenseurs de la croissance responsable, de l'économie verte. De la poudre aux yeux pour continuer les mêmes tragédies, qui vont nous faire rentrer dans le mur solide. Nadia convainquait personne. On l'haïssait pas, mais on aurait voulu mieux que, t'sais, la fille qui sortait avec nous le vendredi soir. Quand on a compris que c'était elle ou lui, on s'est retroussé les manches, et on s'est arrangés pour qu'elle gagne la course.

Je suis intriguée.

— Qui, ça, «on»?

— Carl, Joseph, Mélanie, toute la gang de Rosemont. Tu sais, les «radicaux», ironise-t-il. On a essayé fort de recruter quelqu'un d'autre, n'importe qui avec un peu plus d'expérience, un peu plus de contenu, mais ça a pas marché. On avait approché Robert Tanguay, Jean-Pierre Savoie, Mireille Futamako... Réponse négative par-dessus réponse négative. Alors on s'est résignés et on a fait signer des cartes.

— Des cartes?

Philippe n'est pas au courant des modalités internes aux partis politiques populaires.

— Des cartes de membre, précise Simon. Comme c'est les membres qui votent, plus tu convaincs de gens de devenir membres pour voter pour ton candidat, plus t'as de chances de l'aider à gagner dans sa course à la chefferie. C'est Carl qui en a fait signer le plus, au moins cent cinquante. Joseph, une centaine facile. Moi-même, probablement quatre-vingt. Nadia a remporté la course à la chefferie par cent trente-deux voix. Cent trente-deux! C'est rien! En tout cas, fais le calcul. Sans nous, elle aurait jamais gagné. C'est nous qui l'avons mise en poste. Il y en a plusieurs qui pourraient dire qu'elle leur doit tout ce qu'elle a...

— Tiens, elle est là, Caroline! dit Christine, m'entraînant vers le bar.

On laisse nos hommes à la recension de leurs hauts faits et on se faufile

jusqu'au tabouret où est perchée mon attachée politique. Elle rit de tout son saoul en écoutant Diane, la ministre de la Santé, imiter un chroniqueur connu qui s'offense souvent du fait que tout le monde s'offense souvent. On nous fait une place au bar et mon verre se remplit comme par magie.

— Je bois pas de rouge, je proteste sans grande conviction, avant d'engloutir la moitié du vin qu'on m'a servi.

— Simon nous a fait un cours sur l'histoire du parti et la venue de Nadia, notre messie mal-aimée, s'amuse Christine.

Aux airs d'exaspération partagés, je comprends que ce n'est pas la première fois.

— Il vous a fait le décompte des cartes vendues? me lance Caroline.

Je hoche la tête.

— Évidemment, soupire Diane.

— Et il vous a dit qu'elle n'avait pas de contenu, qu'elle ne convainquait personne? suppose Caroline.

— Évidemment! répondent en chœur Diane et Christine.

Elles s'amusent franchement du récit de Simon, qu'elles ont l'air de connaître par cœur. Je flaire la bonne histoire, je veux en savoir plus. Caroline répond déjà aux questions que je ne formule pas:

— J'ai écrit une grosse partie de sa plateforme pour la course à la chefferie. Plusieurs mesures se sont retrouvées dans nos promesses électorales. On a déjà commencé à en mettre certaines en chantier.

— Et Caroline, reprend Diane à mon intention, a organisé plusieurs soirées pour que Nadia rencontre les membres du parti, ou des personnes intéressées à le devenir. Sans elle non plus, Nadia aurait pas gagné.

— Mais je passe pas mon temps à le répéter, s'exclame Caroline. Peut-être parce que moi, je croyais pour de vrai en elle, depuis le début. En son intelligence, en ses compétences. Je savais qu'elle était capable de remporter les élections. Je me suis pas ralliée à sa cause par dépit. Ceux-là, ajoute-t-elle en désignant vaguement un groupe près du buffet, pensaient que Nadia allait se laisser piloter comme une marionnette. Mais elle a pas accepté de se tasser. Elle sait exactement ce qu'elle fait, et on va le lui reprocher longtemps. Elle doit rien à personne. C'est une chose qu'on a accomplie ensemble, tout ça.

D'un geste large, elle désigne ce que veut dire «tout ça»: les gens qui fêtent, la joie irrépressible, mais on sent bien qu'elle veut parler aussi de tout ce qui s'en vient, des changements auxquels elle croit, auxquels elle consacre toute son énergie. Pendant ce temps, Nadia papillonne toujours d'un groupe à l'autre. Maintenant, sous les sourires qui s'échangent, je vois quelque chose d'à peine perceptible: une mise en garde peut-être, des précautions prises pour se protéger de part et d'autre. Peut-être que Nadia ne craint pas seulement les virus. Elle apprend la distance, elle n'a pas le choix. Comme si elle sentait que je la regardais, elle se retourne vers moi et me sourit. Je lui fais un salut de la

main. Et puis son attention se porte sur Michel, puis Danielle, puis Myriam, dans une gymnastique impeccable. Je repense à l'aisance naturelle qui l'habitait dans ma cour, pendant la canicule. Elle s'était permis un bref moment d'inquiétude, son visage s'était voilé de doute. Aujourd'hui, elle démontre plus d'assurance; je me demande toutefois ce qu'il advient de l'authenticité quand elle se double de prudence.

Phil et moi, on est parmi les derniers à quitter la fête. Je ne me couche pas tout de suite en arrivant. Je reste dans le salon, un verre d'eau à la main, emplie d'un sentiment de plénitude. Ça fait du bien, de célébrer en famille.

Par la suite, je ne fais que dormir. Je digère ma culpabilité de ne pas être allée skier une seule fois avec Matéo. Il ne s'en plaint pas. Il semble indifférent à tout, alors je ne trouve aucune raison de lutter contre mon envie de prendre une pause. Parfois je l'entends s'animer, seul dans sa chambre, rire aux éclats. Quand je lui demande ce qu'il fait, il me répond qu'il joue avec ses amis. Il a appris à convertir les fuseaux horaires pour rejoindre en ligne Bryan, l'Irlandais, et Walker, le Sud-Africain. Parfois j'essaie d'en savoir plus: qui sont-ils, qu'aiment-ils, et lui, qu'aime-t-il d'eux? Mes efforts maladroits se soldent par un silence inconfortable. Les parents pensent que les jeux vidéo, c'est l'incarnation du mal, siffle-t-il. Je voudrais simplement m'assurer qu'il sait se protéger des tentatives d'hameçonnage. Ses amis sont-ils bien qui ils prétendent être? Quel âge ont-ils réellement? Matéo devient rapidement agacé. Bryan n'a même pas encore mué, crache-t-il. Même si je sais bien que nos liens sont maintenant ténus, que son monde m'est inaccessible, j'insiste. J'espère qu'ils partagent autre chose que le plaisir de mitrailler des ennemis virtuels, que leur amitié ne se limite pas à ça. Étonnamment, Matéo ne se rebiffe pas. Il prend le temps de m'expliquer que c'est là, dans ce monde qui n'existe pas – ils ne sont pas idiots, ils savent que ce n'est pas la vraie vie – qu'ils parviennent à se parler. À travers les blagues crues et les demi-insultes qu'ils se lancent au visage, ils se racontent aussi des choses. C'est discret, minimaliste, mais ça fonctionne.

— Et puis, une fois, on a mis le jeu sur pause pour aider Walker avec son devoir de maths. Il est con, il comprend rien! dit-il en riant. On l'a aidé parce que sa mère le laissait pas jouer tant que c'était pas fait. Mais il a eu une bonne note le mois suivant. Et puis, t'as pas remarqué combien mon anglais s'est amélioré?

Je ne trouve rien à répondre. Son monde m'est, effectivement, inaccessible. Mais parfois, comprendre qu'on ne comprendra jamais, ça suffit. Il restera toujours l'amour.

5

Les travaux de l'Assemblée reprennent en février. En attendant, je me concentre sur le travail dans ma circonscription. Un semblant de routine s'installe entre Montréal et Québec. Je dors peu, je garde mon calme devant les insultes en ligne et les attaques malhonnêtes de certains chroniqueurs, et je consacre une grande partie de mon énergie à l'entreprise de séduction constante que commande une carrière en politique. Les changements qui paraissent simples à implanter quand on est en campagne électorale s'avèrent la plupart du temps être des entreprises plus compliquées que prévu. On pense déjà au bilan qu'on présentera à la fin du mandat, et aux prochaines élections. Ça gruge le temps qu'on aurait pu accorder aux projets eux-mêmes.

On s'entend sur les rapports à commander, et quand les fonctionnaires nous présentent le résultat de leur travail, on ne peut pas garantir qu'il se concrétisera. Il arrive que leurs recherches finissent dans les archives: ce n'est pas le bon moment, ça ne figure plus dans nos priorités, on n'a pas les ressources. Simon négocie avec le cabinet de Nadia, ou avec les autres ministères, mais, malgré les promesses, il revient souvent bredouille. J'admire la capacité des équipes de composer avec la frustration face au travail inutile. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout s'entrepasse sur le disque dur du ministère.

J'investis le gros de mon énergie et de mon temps à débattre des projets de loi avec les élus de l'opposition, à défendre nos politiques, à rencontrer des personnes importantes – sans oublier de prendre les sempiternelles photos pour les réseaux sociaux –, et à donner des entrevues. Je suis d'abord et avant tout un visage, une voix. Je m'efforce tant que je peux de mettre de la substance derrière ce visage et cette voix, mais je conçois combien il serait facile, avec l'expérience, de me contenter d'être une écorce vide, prête au remplissage quotidien. Dans un certain sens, ce serait même reposant. La tentation est grande de suivre le mouvement sans trop me poser de questions. De laisser les autres décider à ma place, et de sortir la cassette pour faire jouer les mêmes vieux airs préenregistrés à la mode du jour. *Oublie jamais ça, Steph, si tu mènes le discours, tu mènes le monde*, avait dit Caroline.

J'ai parfois l'impression de travailler dans une de ces entreprises qui font la manchette quand les employés dévoilent leurs conditions de travail inhumaines. Si la population du Québec était une directrice de musée ou un gestionnaire d'équipe dans une entreprise privée, j'aurais une grande envie de la dénoncer aux normes du travail. Mais on ne peut pas se plaindre quand son employeur, c'est tout le monde et personne; mon employeur, c'est une masse anonyme, peu au courant de mes tâches quotidiennes. Et pourtant il critique continuellement, et publiquement, ma performance. Chaque décision que je veux prendre demande une justification infinie. Pourquoi as-tu déplacé la machine à café, Stéphanie? Parce qu'elle bloquait l'accès au frigo. Mais tu n'aurais pas pu la mettre plutôt de l'autre côté? Non, parce qu'il y a la sortie de secours. Alors pourquoi ne pas déplacer, disons, le frigo? Qu'est-ce qui justifie ton choix? As-tu pris le temps de commander une étude sur les impacts du déplacement de la machine à café?

— Et pendant que tu es occupée à répondre à mille questions, personne ne s'occupe de l'évier bouché. Après, faut pas chialer quand ça commence à puer dans la cuisine.

— C'est de l'argent public, objecte Marianne, qui trouve que j'exagère. C'est normal que vous rendiez des comptes.

— Tu comprends pas. Les gens s'attendent à ce qu'on accomplisse des miracles, mais sans nous en donner les moyens. Il faudrait surtout pas toucher aux impôts, ou risquer une perte de confort dans les petites habitudes de vie. La mise en échec, c'est pas une des formes du harcèlement psychologique, ça? Alors évidemment, tu coupes les coins ronds, mais tu peux pas l'admettre publiquement, parce qu'il y a Johnny à côté qui veut ta job et qui note tout ce que tu fais. Genre la machine à café, si tu l'as déplacée comme ça, c'est parce que tu veux qu'elle soit plus proche de ton bureau. Et là les journaux se saisissent de l'affaire, la position de la machine à café, ça devient la chose la plus importante pour juger de ta performance comme employée. Johnny, lui, il ferait mieux que toi, si on votait pour lui. Il te réglerait du même coup la machine à café et l'évier bouché, sois sans crainte, il a trouvé la formule magique pour que la cuisine roule parfaitement, et à moindre coût.

— C'est vous-mêmes qui les avez créées, ces attentes. Avoue que vous avez un peu promis la lune.

— C'est parce que tu convaincs personne si tu saupoudres pas ta campagne d'une dose très généreuse de rêve et d'illusion.

— C'est juste comme ça, c'est la démocratie, soupire Marianne. C'est ce qu'on a trouvé de moins pire, comme mode de fonctionnement.

— Si seulement on nous laissait faire notre travail en paix, si seulement Johnny se la fermait un peu et jouait un rôle plus constructif dans l'équipe. Si on nous lâchait la grappe de temps en temps, si les gens s'informaient comme du monde au lieu de se fier aux articles en cent cinquante mots truffés de raccourcis et de sophismes! Mais the show must go on, tout se pense d'abord

en termes de communication et d'opinion publique. Si tu savais combien j'en ai marre, que le cabinet de Nadia me demande de faire de la représentation!

Elle me laisse partir sur mon envolée jusqu'aux petites heures du matin. Elle s'indigne mollement avec moi, tout en me rappelant de baisser le ton, les murs de son appartement sont en carton. Quand la dernière bouteille est vide, je rentre à pied, avec la voiture conduite par Patrice ou Georges – rendue là, je ne fais plus la différence – qui me suit à distance. Je choisis tout habillée sur le lit à côté de Philippe et le lendemain, malgré la gueule de bois, je me sens un peu mieux, je suis prête à remettre la main à la pâte, à reprendre mon rôle, puisque c'est à ce prix que nos grandes ambitions pour le Québec se réaliseront, à ce qu'il paraît.

Au bureau de circonscription, je respire un peu mieux, soulagée de mon angoisse continuelle à l'idée de manquer mon coup. Alice, l'attachée politique responsable de mon agenda, me fait chaque matin un topo rapide de mon horaire quotidien. Ça me rappelle la campagne électorale, j'ai de l'énergie, j'ai envie de m'attaquer à des défis concrets et de rencontrer des gens. Ce matin, elle me résume les cas citoyens que l'équipe a traités depuis mon dernier passage, et me montre les lignes de communication préparées pour une entrevue avec un journal communautaire. Elle me rappelle qu'il y aura un souper de financement au centre Desbosceaux, ce jeudi. Je secoue la tête: impossible, c'est la rencontre avec les professeurs de Matéo, et j'ai promis juré craché que rien ne me ferait la manquer.

Intérieurement, je pousse un soupir de soulagement en la regardant annuler l'entrée dans mon agenda. Je veux éviter de revoir Antoine si ce n'est pas absolument nécessaire. C'est puéril, je le sais bien. Mais j'ai trop peur de confondre un instant l'être de chair avec le fantasme qui hante les espaces qui me sont propres, là où j'existe en dehors de ma famille, et qu'alors je sois démasquée dans ce que j'ai de plus honteux: ma façon de le déposséder de lui-même pour calmer des tensions internes qui ne le concernent pas.

— N'oublie pas ce soir la rencontre de l'association locale, me rappelle soudain Alice. Nous avons une recrue depuis la dernière fois: ton amie Nathalie.

— Nathalie? fais-je, surprise. C'est ma voisine.

— Eh bien, ce sera pratique pour toi, puisque c'est elle qui nous reçoit, cette fois.

Une fois par mois, les membres du parti qui habitent dans mon comté se réunissent en petit comité pour soutenir la stratégie politique locale. Ce sont de précieux alliés, qui nous défendent volontiers sur la place publique, tout en nous rapportant parfois des enjeux qui se profilent et qui se complexifient, qui ne seraient pas sur notre radar sans eux. Ils organisent aussi des assemblées pour recruter des nouveaux membres. C'est vrai que Nathalie m'a dit qu'elle avait aimé l'expérience de campagne. À bien y penser, ce n'est pas étonnant

qu'elle se soit jointe à l'association.

— Et puis, tu vas être contente: monsieur Ouimet est encore venu nous voir hier. Il va repasser ce matin, puisqu'il t'a ratée.

Il n'y a rien d'ironique dans le ton d'Alice. J'aime bien monsieur Ouimet. Quand je suis à mon bureau de comté, je trouve toujours un moment pour lui parler entre deux rencontres. Il entre au bureau un peu comme s'il était chez lui, saluant tous les employés par leur prénom. Il cogne ses grosses bottes l'une contre l'autre et ne retire pas son manteau toujours ouvert sur son sympathique ventre rond. Sa voix grave, douce et moqueuse, porte avec elle un parfum d'encens d'église et de blagues trop souvent répétées lors des réveillons. Il s'annonce invariablement par un *Elle est là, ma députée?* qui ne laisse planer aucun doute dans sa voix. Il connaît mon horaire mieux que moi. Si j'avais eu un grand-père, j'aurais voulu qu'il soit comme lui. Et effectivement, peu de temps après qu'Alice est retournée à son bureau, monsieur Ouimet pousse la porte.

— Je vous ai apporté des biscuits. Une nouvelle recette, vous m'en direz des nouvelles.

Il me tend une boîte en plastique transparent, remplie de rangées de galettes séparées par des serviettes jetables. Je le remercie:

— Mon fils va être heureux. Je lui dirai que ça vient de vous.

Je l'invite à me suivre dans mon bureau. Il prend toujours la chaise de gauche, par habitude, je suppose. Cette fois, il trouve que nous ne nous inquiétons pas assez sérieusement des effets du radon.

— Je sais que ça devient la mode d'en parler, mais, voyez-vous, je m'intéresse à ce problème depuis au moins dix ans déjà.

Je ne suis que peu informée des dangers que représente ce gaz cancérigène présent dans les sols. Monsieur Ouimet a monté un dossier complet sur la question, qu'il est heureux de me remettre. Il me fait confiance, je saurai comment mettre à profit le fruit de ses recherches. Je ne suis pas comme l'ancien député, qui ne lui a jamais accordé qu'une oreille distraite.

Mais je dois déjà mettre fin à notre entretien. Le directeur d'une des écoles du quartier attend que nous discussions de l'agrandissement prévu de son établissement.

— C'est vrai qu'il y a plus d'enfants qu'avant, acquiesce-t-il. Je le remarque. C'est bien, ça met de la couleur dans le quartier!

Parle-t-il des habits de neige multicolores qui traversent les rues à l'heure de pointe? Il enchaîne sur les récentes vagues de réfugiés qui s'installent de plus en plus dans ma circonscription. Il trouve ça fantastique, on est un peuple si accueillant. J'admire sa naïveté; il penserait autrement s'il lisait les courriels que je reçois quotidiennement, parmi lesquels mon équipe opère d'ailleurs un tri pour ne laisser passer que les moins violents. Il minimise: il est normal que certaines personnes soient effrayées par le changement. Cette

attitude disparaîtra après un certain temps, quand les gens s'habitueront, verront qu'il n'y a rien à craindre. Son ignorance n'est campée dans aucune malveillance. Je le trouve inoffensif et un peu pataud, comme le sont souvent les gentils de son âge. Il a vu ce coin de la ville changer drastiquement au cours des dernières années, et aucun chamboulement ne le tracasse, si ce n'est celui causé par l'anonymat des tours à condominiums.

— Il y a trop de monde là-dedans, plus personne se dit bonjour ou prend le temps d'échanger des nouvelles, se désole-t-il alors que j'enfile mon manteau.

Alice lui offre un café qu'il boira sur le divan de l'aire d'accueil. Je le salue, puis je sors. Il m'envoie la main sans cesser de commenter les gros titres du journal qu'il feuillette. Monsieur Ouimet a une façon unique de me faire sentir que ce bureau, c'est le sien beaucoup plus que le mien.

Quand Phil rentre du travail, il est surpris de me trouver dans la cuisine, affairée à la préparation du souper.

— J'aime quand tu es à Montréal, dit-il simplement. On dirait qu'on vit une vie normale.

Je me raidis. Regrette-t-il mes choix? S'il avait su comment notre vie serait remuée sens dessus dessous par ma carrière politique, aurait-il insisté pour que je refuse l'offre de Nadia?

— Tu préférerais que je démissionne?

Il sursaute comme si je l'avais piqué de la pointe de mon couteau.

— Mais non, voyons! Qu'est-ce que tu dis là.

Je mets la quiche au four en silence. Une demi-heure plus tard, je m'en sers une pointe sur le comptoir de la cuisine. Phil et Matéo mangeront plus tard, ils n'ont pas encore faim. Je vais cogner chez Nathalie. Je suis un peu à l'avance, j'espère qu'elle sera là. Justement, elle finit tout juste de vider un sac de chips dans un saladier et place une assiette de clémentines au centre de la table.

— Je savais pas que tu faisais partie de l'asso!

— Je t'ai écrit sur Messenger, mais t'as pas encore vu mon message.

— Ouais, je suis poche, j'ai pas le temps de...

— Je comprends. T'en fais pas avec ça.

Elle sort des verres et les dispose sur le comptoir, remplit la cruche d'eau. Sans m'en rendre compte, j'ai négligé ma relation avec elle. Je ne trouve plus les mots, rien ne me semble aussi gratuit qu'auparavant. Si nous n'étions pas voisines, aurais-je gardé contact avec elle? La proximité facilite tout, nous déleste de l'effort d'entretenir les liens.

— Ça va?

Je suppose que mon silence lui paraît suspect, ou alors, c'est qu'elle a de l'instinct. Je souris et je m'excuse, ce n'est rien, un peu fatiguée. Est-ce que je

prendrais une tisane en attendant les autres? Assoyons-nous au salon. Je remarque que rien n'a changé depuis la dernière fois que je suis venue chez elle.

— Patrick habite encore ici?

— Oui, toujours dans la chambre au sous-sol. Il cherche activement un logement dans les environs. C'est difficile. On devra peut-être vendre la maison, changer de quartier.

— Oh, non...

— Ça a pris beaucoup de valeur, on va pas s'en plaindre. Ça pourrait être pire. Il a une nouvelle blonde, ajoute-t-elle brusquement.

— Et... tu penses qu'il va aller vivre avec elle?

— Ça m'étonnerait pas. Elle pense s'acheter un condo, ça ferait sans doute leur affaire à tous les deux.

Elle ne cache pas son amertume.

— Tout est plus difficile quand on est seule, soupire-t-elle. Financièrement, en tout cas. Des fois, je me demande si... Mais non, c'est la vie, que veux-tu. On peut pas s'obliger à rester ensemble pour ça, non?

— Non, on peut pas.

Parfois, il faut dire à nos amis ce qu'ils ont besoin d'entendre.

— Elle est gentille, tu sais. J'ai rien contre elle.

— Il l'a rencontrée où?

— Sur un site. C'est une bonne chose, parce que notre cohabitation, ça devient lourd. Depuis que c'est sérieux avec elle, il s'active un peu plus pour trouver une solution.

— Elle s'appelle comment?

Elle tourne vers moi un regard lourd, anticipe déjà ma réaction.

— Nathalie, comme moi. Ris pas. On doit être cinquante pour cent de la population féminine de notre âge à s'appeler Nathalie.

Je ne ris pas. Je pose la main sur son épaule. C'est un détail, se défend-elle, c'est ridicule, ça n'a aucune importance.

— La fin de semaine dernière, ils sont allés au chalet avec les garçons. Ils ont croisé mes parents au centre de ski, alors pourquoi pas, ils ont soupé ensemble. Y a rien qui les empêche, hein. C'est correct. On a été ensemble vingt ans lui et moi, ça s'efface pas comme ça. Mon ex et sa nouvelle Nathalie, avec mes enfants, dans mon chalet, avec mes parents. C'est ce qu'on appelle refaire sa vie, n'est-ce pas?

Elle rit toujours, d'un rire qui a perdu tout le timbre de la joie.

— C'est la vie, répète-t-elle. Après tout, c'était ma décision.

On sonne à la porte, elle va ouvrir. Je reconnais la voix d'un homme avec qui j'ai posé des pancartes au début de la campagne électorale. Il faut que son nom me revienne en mémoire, vite.

— C'est Mark qui vient d'arriver, lance Nathalie en revenant dans la cuisine.

Son sourire est à nouveau plein. Son visage ne porte plus aucune trace de tristesse. Je l'observe de biais, elle a repris son rôle d'hôtesse, érigeant une pile de serviettes de table, mettant plus d'eau à chauffer, disposant des biscuits sur un plat de céramique. Je fais la bise à Mark et je me concentre pendant qu'il reprend une conversation sur le logement abordable que nous avons entamée quelques jours avant l'élection. Comme si, entre-temps, la vie ne s'était pas retournée cinquante fois sur elle-même, que je n'avais pas virevolté dans l'œil du cyclone.

6

Il m'arrive parfois de croire que rien de tout ça n'est vrai. Au réveil, pendant quelques secondes, j'ai le réflexe de me tourner vers Philippe et de lui dire: quel rêve étrange je viens de faire. Le Québec était devenu une province progressiste et j'étais ministre de la Culture... Et puis je réintègre la réalité, brusquement. Mais souvent, le décalage persiste. Seulement, je me sens tranquillement basculer de l'autre côté du miroir: c'est ma vie de famille qui me fait l'effet d'une illusion, comme si j'avais abouti on ne sait comment dans un univers parallèle dont je ne possédais aucun des codes, mais où je devais jouer mon rôle à la perfection, sous peine d'être démasqué.

J'observe Philippe à la dérobée. Je m'inquiète à l'idée d'être maladroite avec Matéo, de trahir la scission intérieure qui me taraude, je crains de ne plus jamais retrouver le chemin pour reprendre contact avec moi-même. Plus les semaines passent, plus j'ai l'impression de me dédoubler quand vient le temps de sortir de la voiture et de franchir le seuil de ma maison. Je quitte la banquette arrière avec la sensation de sortir de moi-même. Je regarde le véhicule s'éloigner, surprise de ne pas voir à travers la lunette arrière une pâle copie de moi emportée au loin. Je me demande parfois si ce fantôme que je laisse derrière moi ne retourne pas à Québec en mon absence, pour remplir mes fonctions à ma place, avec tout le talent qu'il me manque, avec toute la force de conviction et l'assurance qu'on attendrait d'une personne d'influence comme moi.

Cependant, Philippe ne remarque rien; c'est donc que je sais préserver quelque chose d'intègre en moi. Il a un peu réduit ses heures de travail pour que Matéo ne soit pas trop souvent seul. J'envie leur complicité. Philippe sait rester en silence près de notre fils, alors que je deviens nerveuse aussitôt qu'on se trouve dans la même pièce, cherchant un sujet qui me permettrait de me rapprocher de lui. Peine perdue: plus j'essaie, et plus il se referme. Je lui demande des nouvelles de Bryan et de Walker. Bien, répond-il invariablement. Rien de neuf.

— Tu sais ce que la caissière à l'épicerie m'a dit, tout à l'heure?

Je me retiens à temps de répondre, ce n'est pas à moi que s'adresse Phil.

Matéo lève la tête vers lui, le sourcil interrogateur. Je connais si bien le visage de Phil, je vois à la fine ride près de sa lèvre inférieure qu'il s'apprête à dire une connerie hilarante.

— Que tout le monde achète de l'eau ces temps-ci.

J'attends la suite. Je vois, au regard curieux de Matéo, que lui aussi cherche le fin mot de l'histoire. Ça me frappe tout d'un coup, comme il a grandi. Il est presque aussi grand que Phil maintenant. Un peu plus mince, mais on voit dans sa charpente qu'il aura la même carrure que lui. On a toujours dit qu'il me ressemblait beaucoup, et moi-même, je reconnais mes propres traits sur son visage, surtout quand il est sérieux, penché sur un devoir ou un livre. Soudain, il éclate de rire, les deux fossettes au coin de ses lèvres se creusant, et il lance:

— C'est *plutôt vague* comme affaire, non?

Philippe, manifestement fier de l'esprit de son fils, lève la main pour que Matéo lui donne un high five. Je souris un peu niaisement, déçue d'être larguée par cette blague où il n'y a rien à comprendre. Matéo veut me rassurer:

— C'est une inside joke. Fallait être là pour comprendre.

Je hoche la tête. Je suis triste qu'ils n'aient pas l'idée de m'expliquer. Mais je me suis moi-même exclue de notre vie, c'est à moi d'assumer mes choix. Et puis, cette petite bulle qu'ils se sont créée tous les deux, je la trouve rassurante. J'aurais pu disparaître sans m'inquiéter pour Matéo.

Je continue à les observer pendant le souper. Puis, Matéo file dans sa chambre dès son assiette vidée et placée dans le lave-vaisselle.

— Laisse, je vais m'en occuper, me propose Phil.

Un album de piano classique joue en sourdine. Je suis des yeux les mouvements de Philippe, incapable de me détacher de ses gestes, que je pourrais prévoir une microseconde à l'avance. Perdu dans ses pensées, il sifflote en rangeant les restes de notre souper dans des contenants de plastique. Je reconnais sa lenteur, sa douceur. Je me souviens qu'il a déjà été mon ancre, l'endroit solide où je pouvais m'appuyer, quand je craignais de partir à la dérive. Une chaleur familière retrouve sa place dans mon ventre, près de mon cœur. Lui arrive-t-il encore d'être attendri par mes gestes, par ma façon particulière de plier le bras quand je marche, par le tic qui me fait me gratter le coin de l'œil dès que je suis perplexe? L'espace où évoluent les vieilles amours est un lieu malléable, où plus la distance se creuse entre les partenaires, plus la proximité s'affine. Où germe l'élan que l'on prend pour se projeter vers l'avant, sans crainte, loin de l'autre. Et ensuite, se retrouver.

Notre histoire d'amour aurait pu être une de ces téléséries dont nous repassons parfois les DVD, par nostalgie. Ma mémoire est faite du même matériau que mes rêves. Philippe et moi, on est d'accord sur les faits, mais j'aurais aimé

qu'il me raconte, après toutes ces années, quelles images et sensations sa version du passé recèle aujourd'hui. Le temps ne laisse pas nos souvenirs intacts. À force de les revisiter, on les remodèle sans s'en rendre compte, à la lumière de ce que le temps nous apprend sur nous-mêmes, sur nos amours et nos blessures.

Je repense à ma rencontre avec Philippe. C'était pendant ma dernière année de baccalauréat. En plus de mes cours, j'écrivais des petits reportages pour le journal de la faculté. J'aimais faire le portrait d'inconnus que le hasard mettait sur ma route. Je choisissais ceux que je trouvais émouvants. Ma chronique s'intitulait *Les héros tranquilles du quotidien*, ou quelque chose du genre. On m'avait parlé d'un joaillier qui était brigadier à ses heures. Pour briser ses longues heures solitaires, beau temps mauvais temps, il enfilait un dossard fluo et sortait trois fois par jour pour faire traverser les six cents élèves de l'école Cartier. Il les connaissait presque tous par leur prénom, savait les fratries, saluait les parents. Une amie qui passait par là tous les matins s'était nouée d'amitié avec lui. Elle avait tenu à me le présenter. Il avait accepté que je vienne lui poser quelques questions. J'avais noté son numéro de téléphone sur mon poignet. Quand j'ai cogné à sa porte deux jours plus tard, c'est Philippe qui m'a ouvert. J'ai jeté un coup d'œil à l'adresse sur le mur de pierres grises, en bafouillant:

— Je suis chez André?

— Ça dépend, qu'est-ce que tu lui veux? a répondu Philippe d'un air narquois.

— Lui poser des questions.

On s'est regardés quelques secondes. Je ne savais plus exactement ce que j'étais venue faire là. On aurait dit que la réalité s'était déchirée comme un décor peint sur une feuille mince, et que j'entrevois quelque chose de fabuleux qui m'échappait encore.

— T'es de la police? a-t-il continué sur le même ton.

J'ai désigné mes jeans troués au genou, mes bottes du surplus de l'armée et ma veste de velours bourgogne.

— Manifestement. Je travaille undercover, mais t'es trop fort pour moi. Tu veux voir ma carte d'identité?

— Je crois que ce serait préférable, en effet.

Le visage hirsute d'André est apparu par-dessus l'épaule de Philippe. La ressemblance était frappante. Il s'est adressé directement à moi:

— Entre, entre, fais pas attention à lui. Il est de passage seulement, même s'il tend à l'oublier.

Il a gentiment poussé Philippe pour que je puisse entrer. Philippe se laissait faire, sans me quitter du regard. On est allés à la cuisine et j'ai posé mon enregistreuse sur la table. J'ai sorti mon calepin et mon stylo. André a ouvert le frigo et m'a tendu une bière.

— Un verre?

— Non, ça va comme ça, merci.

Dans un coin de la pièce qui donnait vers l'arrière, j'ai remarqué un énorme sac à dos qui débordait. André a surpris mon regard.

— Mon neveu est rentré de voyage hier soir. Il habite ici temporairement. De passage, a-t-il répété plus fort, à l'attention de Philippe.

— Oui, oui, a lancé Philippe, de loin. J'ai compris.

— De voyage où?

— De Pologne.

— J'ai une amie qui cherche un coloc.

Philippe a surgi dans le cadre de porte.

— Ah oui? C'est grand, comme appartement? J'ai besoin d'un atelier.

— Bon, voilà qu'il fait déjà le difficile, a maugréé André.

— Un atelier pour quoi? ai-je demandé.

— Je peins.

— Tu peins quoi? Réaliste ou abstrait?

— Je préfère la peinture à numéros. Mais si on m'y oblige, je peux faire des portraits. Ils sont rarement ressemblants, ça reste des œuvres interprétatives.

J'ai fait mine de réfléchir quelques secondes.

— Ça pourrait fonctionner.

— Tu nous mettras en contact?

— Je demanderai à mon amie. Je t'appellerai ici, j'ai le numéro.

— Parfait. Merci.

On s'est souri, et puis il a disparu vers le salon. J'ai réalisé que je ne lui avais pas dit dans quel quartier était situé l'appartement de Marianne, et qu'il n'avait pas pensé à me le demander. J'ai enfoncé la touche pour démarrer l'enregistrement, et je me suis tournée vers André.

Le lendemain, alors que j'étais affairée à mon article, le téléphone a sonné. Je me suis précipitée à la cuisine pour répondre. C'était Marianne.

— C'est quoi, tous tes messages qui me disaient de te rappeler urgemment?

— Une chance que j'étais pas en train de mourir, t'en as mis du temps! Tu as trouvé une coloc?

— Oui, ça va fonctionner avec Fanny.

— Tu peux attendre un peu?

— Pourquoi? Tu veux prendre la chambre? On a dit qu'on faisait plus ça.

— Non, non, mais j'ai rencontré un gars.

— Félicitations. Sauf que je vois pas le rapport.

— Il se cherche une place où rester. Je lui ai dit que tu avais une chambre à louer.

— Ah, ben c'est trop tard.

— C'est pas grave. Je cherche une excuse pour le revoir, et je lui ai dit que tu l'appellerais. Tu peux pas lui donner rendez-vous dans un bar? Tu lui dis que c'est pour voir si ça clique entre vous. Et puis je viendrai te rejoindre pour te rendre *Le Capital* que tu m'as prêté, et tu t'en iras pour me laisser avec lui.

— Tu m'as prêté du capital?

— Non, niaiseuse, *Le Capital*, de Marx. Tu me l'as pas prêté, mais on fera semblant.

— Pourquoi ce livre-là en particulier?

— Parce que c'est celui que j'ai sous les yeux.

Elle a éclaté de rire.

— Alors si je récapitule, tu veux que j'appelle ce gars que je connais pas, que je lui propose une chambre que j'ai déjà louée, que je lui donne rendez-vous mais pas chez moi, que tu viennes me rendre un livre que je t'ai pas prêté et que je parte vaquer à ma vie occupée pour vous laisser boire une bière seuls. C'est bien ça, ton plan subtil?

— Ouais, c'est un peu épais. Mais fais ça pour moi, je te demande jamais rien.

— Donc j'ai pas besoin d'attendre, avec Fanny.

— Ça serait mieux, quand même, au cas où.

— Au cas où quoi?

— Je sais pas, au cas où tu t'échapperais et que tu lui en parlerais. Il saurait qu'on lui a menti.

— Je pense qu'il va s'en rendre compte assez vite, Steph.

— Bon, est-ce que tu vas m'aider ou pas?

— Oui, oui. Et tu l'as rencontré où, cet être rare?

— Je suis en train d'écrire un article sur son oncle.

— Le brigadier?

— C'est ça.

— Oh. Le neveu du brigadier. Je sens que le surnom va coller. C'est quoi son numéro?

Après avoir raccroché, j'ai dû aller faire le tour du bloc deux fois, en marche rapide, pour retrouver ma concentration et finir l'article sur André. Le timing était parfait: Marianne m'a rappelée presque tout de suite après pour me murmurer, du ton de celle qui passe un message codé, que *le neveu du brigadier sera au Quai des brumes à 19 h 30. Je répète, le neveu du brigadier...*

— Ça va, t'es conne, ai-je ri en raccrochant.

Je suis entrée au bar à 19 h 30 tapantes, mon Marx bien calé sous le bras. Philippe était assis face à la porte, contre le mur, sur un des tabourets hauts. Il s'était déjà commandé un pichet. Pas de Marianne. Je lui ai dit salut en scrutant les alentours. Il n'a pas pris de détour:

— Marianne a annulé, elle a déjà trouvé une coloc. On a jasé un moment au téléphone, elle est le fun, ton amie. Elle a fini par me demander si j'accepterais de venir prendre une bière avec toi. Elle a dit qu'elle avait le feeling qu'on s'entendrait bien, toi et moi. Elle est persuadée que tu lui en voudras pas de t'avoir organisé une blind date.

Il a désigné la brique que je tenais toujours comme si c'était un paquet précieux.

— Elle a dit qu'elle t'attirerait ici avec un livre que tu lui as emprunté. Si ça te tente pas, je comprendrais et je serais pas vexé. Mais tant qu'à être ici...

Du pied, il a poussé un tabouret vers moi. J'ai remarqué le deuxième verre près du pichet, qu'il remplissait déjà. Je me suis promis d'étrangler Marianne à la première occasion. On a bu, il m'a raconté son voyage en Pologne, je lui ai parlé de mes projets d'écriture, on est allés manger une pizza à un dollar, et puis on est rentrés chez moi. Avant de m'endormir, j'ai sursauté:

— Merde, j'ai oublié Marx au bar.

— On ira le chercher demain, a-t-il murmuré en m'embrassant l'épaule. Au pire on le rachètera.

— Il me vient de mon père, j'y tiens. Il est tout barbouillé de ses notes. Ça m'émeut.

Dans la noirceur, son rire léger s'est déposé sur mon cou comme un souffle.

— Tu l'avais pas emprunté à Marianne?

— Non, ai-je avoué.

— Je sais, a-t-il avoué.

Après notre soirée au Quai des brumes, on ne s'est plus quittés. Notre vie était une fête constante, emplie de soirées qui finissaient aux premières lueurs du matin. Son regard plongeait en moi, et j'avais l'impression d'exister. Quand j'avais trop bu, je devenais belliqueuse, je hurlais en zigzaguant sur le trottoir, je lançais des bouteilles ramassées dans les bacs de recyclage en insultant les hommes qui me regardaient. Je donnais des coups de pied dans les vitres des voitures stationnées pour faire sonner les alarmes. Mais Philippe ne trouvait pas ça intéressant. Il ne me trouvait pas extravagante et bouillante. Ma fougue agressive n'avait aucun effet sur lui. Il restait calme, me coinçait dans ses bras solides et me laissait me débattre en attendant que la fatigue ait raison de ma colère. Enfin, je m'effondrais en pleurant à gros bouillons, en balbutiant que

j'étais une idiote, une vraie loque, que je ne valais rien et que je méritais qu'on me laisse crever sur le bord de la route.

C'est à ce moment-là qu'il parlait, et sa voix m'atteignait parce que j'étais épuisée, prête à être bercée. Tout en moi était effondré; ce que j'avais de plus fragile lui était accessible. J'étais splendide, murmurait-il. Personne n'avait vu avant lui combien j'étais splendide. J'étais une personne exceptionnelle, il voyait de la lumière en moi, une énergie sans limites. Puis il me soutenait d'une rue à l'autre, le bras autour de ma taille, m'aidait dans l'escalier, me portait jusqu'à ma chambre. Je restais molle pendant qu'il faisait passer mon chandail par-dessus ma tête et qu'il tirait ma culotte vers le bas; puis il s'étendait sur moi et me pénétrait en me répétant à l'oreille que j'étais belle, si belle, la plus belle, oh belle, belle, belle. Il me disait qu'il m'aimait et je buvais son amour, qui se déployait tout entier au moment où il s'agrippait à mes épaules pour entrer en moi avec encore plus de force. Il n'arrêtait pas de le murmurer, comme un mantra, je t'aime, je t'aime, tu es tellement belle, je n'en reviens pas comme tu es belle, je t'aime. Parfois je pleurais pendant qu'il était sur moi, je recommençais à sangloter, ou alors mes sanglots n'avaient toujours pas cessé. Il léchait mes larmes, mon visage était mouillé et je crois que ça l'excitait encore plus.

Le lendemain, j'avais une gueule de bois, et souvent des traces bleues sur les bras, sur les cuisses, sur les hanches et sur les fesses, là où ses mains possédées par l'amour s'étaient refermées sur ma peau. Si j'avais été un terrain, j'aurais été une montagne, une géante qu'il aurait escaladée en empoignant fermement des prises secrètes, que personne n'avait trouvées avant lui. Et à chaque tirée vers le haut, il me perforait un peu plus fort, un peu plus profondément, il me faisait sienne. J'étais fière de mon corps rompu, de mon sexe endolori qui témoignait d'une autre nuit chaude dont les souvenirs se fondaient à mes rêves. Je n'avais pas besoin de mon esprit; mon corps racontait. J'étais choisie, j'étais aimée. Rien d'autre n'avait d'importance.

7

Un léger toc-toc résonne à la porte de mon bureau, et Jérémie, mon secrétaire, apparaît.

- Paul est arrivé, annonce-t-il.
- Déjà? Simon est là?
- Pas encore.
- Tu peux le faire patienter, s'il te plaît?

Paul, un blondinet qui s'exprime avec une lenteur insupportable, travaille au cabinet de la ministre des Affaires municipales et de l'Habitation. Il a demandé à nous rencontrer pour discuter du monastère de Rondeauville. Je me tourne vers Caroline pour récapituler, dépliant un doigt à chaque élément que j'énumère.

— Construit dans les années trente; aucune valeur patrimoniale; vide depuis une dizaine d'années; finalement vendu par les bonnes sœurs à un promoteur qui veut le raser et en faire des condos; la municipalité s'est dépêchée d'émettre le permis de démolition et de changer le zonage.

— Les bulldozers sont en route. On n'arrête pas le progrès.

— Et tu sais pourquoi on rencontre Paul ce matin?

— Probablement parce que les citoyens se mobilisent. Et ils sont pas seuls: les organismes culturels qui s'occupent du patrimoine aussi.

Elle se concentre sur son cahier de notes, posé devant elle. Jamais une page blanche n'a semblé si digne d'attention. Quelque chose la travaille, c'est manifeste. Je me demande ce que ça prendrait pour qu'elle se confie à moi. Simon entre alors en coup de vent, suivi de près par Paul.

— Désolé, ma réunion avec les services s'est prolongée, s'excuse-t-il.

Ils prennent place à la table où Caroline et moi les attendions. Simon feuillette le rapport d'évaluation que la direction du Patrimoine lui a remis. Paul en possède lui aussi une copie, qu'il tire de son sac tout en me jasant comme si nous étions de vieux amis. Il revient de vacances, ses filles ont attrapé la gastro, il emménagera bientôt dans une petite maison avec un jardin où il a hâte de faire pousser des haricots, il a une passion insolite pour les

haricots, est-ce que je sais combien il existe de variétés de haricots? Il n'a toujours pas trouvé de réponse à cette question. Enfin, Caroline, stylo suspendu au-dessus de sa feuille, le questionne sur une rencontre qui a eu lieu la veille dans le sous-sol de l'église de Rondeauville. Les citoyens ont participé à une discussion sur l'avenir du monastère. Je suis surprise.

— Ils s'y prennent un peu tard, non?

— On s'attend à ce que tu reçoives très bientôt une demande pour un avis d'intention de classement, dit Paul. Pour que le monastère soit classé patrimonial. Ça empêcherait la démolition.

— On a déjà une étude de notre direction, il n'y a rien à sauvegarder, rétorque Simon. Depuis sept ans qu'il est à vendre, tout le monde s'en est foutu, de ce monastère. On l'a laissé se détériorer sans lever le petit doigt. Et maintenant que le promoteur veut le raser, ça suscite des réactions émotives. Les gens sont plus anticondos que pro-monastère.

— Certes, mais à l'Habitation, on aimerait tout de même que vous preniez le temps d'y réfléchir.

Simon hoche la tête, l'air impénétrable. Caroline et moi échangeons un regard perplexe. Paul jette un coup d'œil vers la porte, elle est bien fermée.

— L'idéal serait qu'on laisse planer le doute. Qu'on demande une contre-expertise, par exemple. Ça calmerait les gens, ça montrerait qu'on est de bonne foi. On connaît une firme qu'on peut recommander pour ça.

— T'as pas confiance dans notre étude? Tu penses que le bâtiment pourrait avoir une valeur patrimoniale? s'étonne Caroline.

— Non, c'est pas ça, mais ça ferait pas de tort de revérifier, nuance-t-il. Si le promoteur pense que tu penches en faveur d'un classement patrimonial, ça nous donnerait un bon levier pour négocier. Les logements à prix modique pour des personnes âgées sont fortement en demande. On a mis dans notre programme qu'on allait en construire, et on a vraiment besoin d'annoncer un win bientôt. C'est l'endroit rêvé pour ça.

Je me recule dans ma chaise et je lève les yeux au plafond.

— Paul, parle-moi franchement. Qu'est-ce que tu veux? Que le bâtiment soit sauvé ou non?

— C'est pas compliqué, résume Simon. Il peut pas être sauvé. On le sait. Ça coûterait trop cher et en plus, il est même pas intéressant d'un point de vue architectural. Mais on veut utiliser la pression populaire pour forcer la main au promoteur, parce que c'est pas dans ses plans de construire du logement social. On annonce qu'on gèle le permis de démolition le temps de mener une deuxième étude, comme ça, on compte des points auprès des citoyens et on fait peur au promoteur. D'une pierre deux coups.

— La firme dont je vous parle, complète Paul, pourrait sans problème nous proposer des mesures mitoyennes, comme sauvegarder certains éléments de la bâtisse. Des fois, ça suffit à satisfaire les militants. Il faut juste que tu

donnes l'ordre, Steph.

À quel point, je me le demande soudain, mon surnom circule dans les couloirs pour que des employés que je ne connais à peu près pas l'utilisent de façon aussi cavalière? Je n'ai jamais entendu Caroline appeler la première ministre «Nads» ou le ministre des Finances «Ti-dré».

— On peut imposer un délai de trente jours, renchérit Simon. On organise une rencontre avec le groupe de citoyens. Nos gens aux communications s'arrangeront pour faire couler l'info. Ça suffira à semer le doute. D'ici la fin du délai, on obtiendra un avis préliminaire de ta firme, Paul. Ça nous permettra de pacifier l'opinion publique: on a écouté les militants, on a fait nos devoirs, on a tout vérifié avec nos experts, mais malheureusement, etc., etc.

Je décide de couper court à la conversation.

— OK, on va en parler en équipe.

On se lève pour se serrer la main. J'assure à Paul qu'on va lui revenir rapidement, et Simon referme la porte derrière lui.

— Avais-tu reçu le rapport avant la rencontre?

La voix de Caroline est calme, à peine un peu froide.

— Je viens de le voir. J'en discutais avec Alexandre. Je te le transfère à l'instant, ajoute-t-il en pianotant sur son téléphone. Tu peux planifier la rencontre avec le groupe de militants?

— Il faudra inviter Richard Delorme, laisse tomber Caroline.

— Qui ça?

— Richard Delorme. C'est le député de Rondeau-ville. Ce serait quand même bien de le consulter, de savoir ce qu'il pense de tout ça, non?

Simon fait un geste vague de la main.

— Oui, sans doute, mais c'est pas lui qui décide.

Caroline ouvre la bouche, puis se tait. Simon est absorbé par l'écran de son téléphone. Sans lever les yeux, il m'annonce que l'opposition va déposer une motion sur les ententes avec les producteurs de films étrangers.

— Tu as quelques minutes? Tu devras répondre en Chambre et débattre avec le porte-parole de l'opposition. En gros, ils demandent qu'on resserre les exigences environnementales sur les plateaux de tournage.

— On est pour?

— En théorie, oui. Mais en pratique, on va voter contre.

Je soupire, de plus en plus exaspérée.

— Explique.

— C'est une idée fantastique. En fait, elle est tirée de notre cahier de propositions du congrès de 2015. Je sais exactement qui a écrit la motion: un gars qui s'appelle Christophe, qui était encore au conseil de direction de notre parti pas plus tard que l'année dernière. Il a changé de camp juste avant les

élections. Quand on siégeait à l'opposition, le parti au pouvoir disait que c'était irréalisable. On allait déposer la motion, mais on n'a pas eu le temps de le faire avant les élections.

— Alors pourquoi on va voter contre?

— Parce que c'est irréalisable. On n'a pas les ressources.

— Et l'opposition le propose parce qu'elle sait qu'on va voter contre, et c'est moi qui vais devoir prononcer un discours bidon qui donne toutes sortes de raisons à moitié ficelées, pour expliquer pourquoi on doit voter contre, alors que c'est un bon programme. Parce qu'on ne peut pas tout simplement dire qu'on n'est pas capables de le faire.

— Exactement. C'est de bonne guerre, tu sais: on leur a fait le coup plus d'une fois, quand on était à l'opposition et eux au pouvoir. T'inquiète pas. Personne va en parler dans les médias, tout le monde s'en fout.

Je bouillonne de l'intérieur. Tout ce gaspillage en temps et en énergie, et dans quel but? Marquer des points. Se pointer mutuellement du doigt et dire: c'est pas moi, c'est l'autre qui a commencé. Dire que je suis payée si cher pour faire ça.

— J'haïs la politique, éclaté-je.

Caroline soupire, elle a besoin d'un peu de calme pour se concentrer sur le rapport de Rondeauville. Je la regarde partir, le dos tendu, la tête baissée.

— Tu vas finir par t'habituer, me console Simon.

— Je pense pas, non.

— Ça va passer comme dans du beurre, que je te dis. Y a pas un journaliste qui va te poser une question là-dessus. Cette histoire-là va être noyée le temps de le dire.

On se regarde en silence quelques secondes, lui amusé, moi irritée.

— Tu réalises, Simon, qu'en dix minutes, tu m'as expliqué que, d'un côté, je dois faire semblant d'être intéressée par quelque chose qu'on ne veut pas et, de l'autre, je dois voter contre quelque chose qu'on veut? C'est sérieusement ça, la job de ministre?

— Tu vas t'habituer, me répète-t-il, plus sévère.

— Et si je m'habitue pas?

Il soutient mon regard.

— Tu changeras de job, finit-il par lâcher.

Sans un mot de plus, il quitte mon bureau. Je me lève pour aller refermer la porte derrière lui. Puis je texte Caroline pour lui demander de revenir. J'ai besoin de sa présence, de réfléchir près d'elle. J'ai confiance en elle. Je la prie de m'envoyer le fameux rapport. En fin de compte, je suis la seule à ne pas l'avoir lu.

— J'ai des questions à poser à Alexandre, fait-elle en entrant.

— Appelle-le. Dis-lui de venir.

Dès la minute où il arrive, je sens que quelque chose cloche. A-t-il toujours eu ce petit déhanchement, cette démarche sautillante? Cette légère hésitation dans ses mouvements? Caroline tourne les pages et compare les tableaux. Alexandre commente les résultats de l'étude, cachant mal son agitation devant les silences patients, de plus en plus longs, de Caroline. Et puis, elle lève les yeux; *ce sera tout, merci*. Il repart, nerveux.

Je tourne les pages, relis les conclusions, les recommandations. Les mots dansent devant mes yeux, je me perds au milieu des énoncés techniques. J'aurais envie d'abandonner mes efforts pour y voir clair, de laisser les choses suivre leur cours et d'appliquer la stratégie de mon gouvernement sans réfléchir. Il serait agréable d'être un bon soldat. Alors pourquoi, à l'idée de ne poser aucune question et de faire comme on me demande, est-ce que je sens une aigreur me saisir, comme si je m'apprêtais à trahir quelque chose? La tâche qu'on me demande d'accomplir est simple. Laisser traîner l'affaire avec une étude inutile, montrer le maximum de bonne volonté aux citoyens de Rondeau-ville, énerver suffisamment le promoteur immobilier, pour parvenir à un but, en fin de compte, louable. Si notre stratégie fonctionne, elle fournira des logements à des personnes âgées qui ne peuvent plus se permettre d'habiter dans les quartiers où elles ont vécu et élevé leur famille. Rondeauville, c'est à moins de deux heures de Montréal, et puis la belle promenade aménagée, c'est juste assez éloigné de l'autoroute pour qu'on n'entende presque pas les camions; ça incitera les enfants à rendre visite à leurs vieux parents au moins une fois par mois.

— C'est incomplet, je fais soudain sans lever les yeux. Il manque des bouts, ça se contredit.

Je compose le numéro d'Alexandre. Je ne m'attarde pas aux formules de politesse.

— Je voudrais le rapport complet, pas seulement les extraits que vous nous avez fournis.

Le petit silence au bout du fil ne ment pas. Il répond qu'il viendra me le porter dans la demi-heure.

— Pas besoin de vous déplacer, par courriel, ça ira.

Encore, un temps d'arrêt.

— Merci d'avance, dis-je en raccrochant.

Quelques minutes plus tard, Caroline et moi nous penchons sur une nouvelle version du document, de laquelle rien ne semble avoir été retranché. C'est limpide. Et beaucoup plus nuancé. Ce monastère, ce n'est pas tout à fait la vieille bicoque au bord de l'effondrement qu'on m'a décrite.

8

Le printemps a toujours été notre saison préférée, à Marianne et moi. Autant on déteste l'hiver, maudissant son froid et ses nuits infinies, autant l'arrivée des beaux jours nous surexcite. Chaque année, au mois de mai, nous avons à nouveau quinze ans, comme lors de notre rencontre sur le perron de l'école autour du livre de Camus. Au retour du beau temps, nous choisissons une des premières journées douces, si on a une job on se fait porter malades, et si on a un amoureux on l'oublie pour vingt-quatre heures. On adopte une terrasse où on boit sangria par-dessus sangria, en nous rappelant tous nos autres printemps. On les compte toutes les deux comme un couple de pingres qui caresseraient leur trésor.

Cette année, le rituel n'aura pas lieu. J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles pour écouter le message vocal qu'elle m'a envoyé. Les messages vocaux, plutôt. L'application ne permet pas d'enregistrer plus d'une minute à la fois. Les bulles se suivent dans le fil de nos échanges, et ça me fait râler, parce que je dois attendre le moment propice pour les écouter. Quand elle m'écrit, je peux toujours consulter discrètement mon téléphone pendant l'allocution d'Untel ou la réunion avec Unetelle. Je ne suis pas très patiente, et cette nouvelle manie d'enregistrer des petites notes vocales me tape sur les nerfs.

J'attends que la voiture file enfin sur l'autoroute pour savourer le plaisir d'être seule avec sa voix. L'autoroute, peut-être à cause de sa monotonie, est mon horstemp préféré, là où je suis à l'abri de tout, protégée par une bulle qui ne répond à aucun autre rythme que le sien. En fermant les yeux, je pourrais croire que Marianne est là, près de moi, et qu'elle me chuchote à l'oreille.

L'air est frais et j'ai demandé à Georges d'éteindre le chauffage. Je respire mieux depuis que les fenêtres s'entrouvrent un peu. Je me cale sur la banquette.

«Salut ma vieille, il fait beau, enfin! Je peux pas croire que le printemps va s'installer sans qu'on se voie. Je dis pas ça pour que tu te sentes coupable, là.

Je me souviens d'au moins une autre année où on est passées tout droit. Quand Matéo était petit, tu avais choké parce qu'il était malade, et puis j'avais jamais réussi à te faire sortir de ta tanière. Pis ça m'est sûrement arrivé aussi de pas pouvoir, mais t'as trop de classe pour me le reprocher, ha!

«Je devrais venir te voir à Québec. Je pourrais t'attendre dans ton appartement pendant que tu brasses tes affaires importantes, je te préparerais à souper, pis on dormirait dans le même lit, on se raconterait des trucs à voix basse jusqu'à ce que tu t'endormes – c'est toujours toi la première à t'endormir, même des fois au téléphone, je finis par parler toute seule, t'as pas d'allure. Pourquoi donc, même quand on est adultes, on continue à chuchoter quand on se couche avec une amie? En tout cas. Aujourd'hui, j'ai pas réussi à me lever tard, t'imagines? Je l'ai su tout de suite en me réveillant que c'était le printemps, il y avait de quoi dans la lumière, ça mentait pas. Pourtant je suis rentrée tard hier, mais je me sens même pas fatiguée, j'ai l'énergie dans le tapis. Tu sais ce que j'ai fait hier? Ha! Je vais te le dire, mais attends, j'arrive au bout de ma minute.»

J'active la deuxième bande sonore. Bien sûr que je le sais, ce qu'elle a fait la veille. Devinette: qu'est-ce qui a cinq lettres et un sourire ensorceleur?

«J'ai passé la soirée avec Louis. Mais j'ai pas dormi chez lui, parce que son deal avec sa blonde, c'est pas de dodo avec les autres. C'est trop intime, il paraît. Ça fait mon affaire, t'sais. J'aime bien me réveiller seule chez moi, surtout quand c'est enfin le printemps! My God! Je sais pas ce que j'aurais fait ce matin si je l'avais eu dans les pattes. J'avais pas envie de traîner au lit. En tout cas, c'est cool avec lui, ça se passe bien. C'est l'un quand les choses sont claires. Les limites, bien établies. Il est venu souper. On l'a préparé ensemble. Je trouve ça tellement sexy un gars qui sait cuisiner! T'es chanceuse pour ça, toi. Phil cuisine tellement mieux que toi!

«Pour vrai, on dirait que comme il y a pas de bullshit avec Louis, je peux être moi-même sans angoisser. D'habitude, quand on commence une relation, on a peur de tout pis de rien. On n'ose pas dire ce qu'on pense vraiment, on a peur de pas être à la hauteur. De pas être choisie, finalement. Mais là, vu qu'il est pas question de ça, j'ai pas ce stress-là. Je le sais déjà qu'il est avec une autre fille, pis c'est ben tant mieux. Moi, de pas me taper ses soupers de famille et de pas jouer à l'infirmière s'il a le rhume, ça me convient à cent pour cent. Je garde le fun et je laisse le reste à sa blonde. Je sais que ça peut paraître difficile à...»

La bande de lecture de l'enregistrement est arrivée à sa fin. J'enclenche la troisième.

«Je sais plus ce que je disais, j'ai parlé toute seule un petit moment. Comme si tu dormais au bout du fil, tu vois? En tout cas. J'en étais où, donc? Je pense que je l'ai trouvée, ma grande histoire d'amour, Steph. Ça se peut-tu que ça soit si simple que ça? Est-ce que je suis anormale? Il me semble qu'il faut que je me justifie. Un peu comme quand je dis que je veux pas d'enfant.

Ça peut pas être simplement ça, sans raison. Toi, on te demande pourquoi tu as voulu avoir Matéo? Je suppose que non. C'est quand même un privilège que de ne jamais avoir à donner d'explication. Ça doit être reposant.»

J'interromps le message. J'ai beau chercher, je ne me souviens pas quelle cohérence avait ma vie, avant Matéo. Pourtant, elle en avait bien une. Je suis programmée à ne plus savoir imaginer mon existence sans lui. J'ai lu un article récemment sur des mères qui avouaient, toutes anonymement, avoir regretté la naissance de leurs enfants. La plénitude promise n'avait jamais été au rendez-vous.

Combien partagent le même sentiment, sans avoir le courage de l'admettre? Et moi? Est-ce que mon cerveau exploserait si je me risquais à imaginer ma vie autrement, sans l'attache du foyer? Pourtant, quand je rêve d'évasion, ce n'est jamais l'image de Matéo qui freine mes élans. C'est autre chose.

«On verra bien ce que ça va donner. Pour l'instant, c'est tout simplement parfait. Il m'aime, t'sais. C'est pas superficiel notre affaire. Checke! Je me justifie encore. Comme si, parce que je suis pas sa relation principale, son amour pour moi était moins vrai. Si c'était rien que de moi, ça irait ben plus vite. Je serais pas contre de souper avec sa blonde, moi. Mais il dit qu'elle est pas encore prête à ça. Même si elle a aussi quelqu'un d'autre. Moi, je pense que ça se peut, aimer sans jalousie. C'est construit, ça aussi, la jalousie.»

— Comme l'instinct maternel? fais-je à voix haute, malgré moi.

J'éclate de rire. Je me suis prise au jeu de notre conversation en différé, j'ai oublié que Marianne n'est avec moi ni dans l'espace, ni dans le temps. Le message vocal de Marianne touche à sa fin. Il faut qu'elle file, elle arrive chez l'acupuncteur, elle me donnera d'autres nouvelles plus tard.

Non, personne ne m'a jamais demandé d'où m'était venue l'envie d'être mère. Ça s'est fait naturellement, quelques années après la publication de mon premier roman, un truc écolo-apocalyptique qui faisait du Québec une terre promise après la fonte des glaces. Ça avait bien marché, j'avais vendu beaucoup d'exemplaires. Les lecteurs frémissaient, paraît-il, devant l'effondrement qui gagnait peu à peu ce nouveau monde, parce que l'humain reste toujours la même bête, même sous la catastrophe. Je savourais les critiques élogieuses, j'adorais qu'on m'invite à participer à des émissions, à des discussions dans les salons littéraires. Puis, une maison de production a acheté les droits d'adaptation au cinéma. Philippe et moi, on a emménagé dans un appartement un peu plus grand.

J'ai installé mon bureau dans la plus petite pièce, sous l'escalier du deuxième étage, dont la fenêtre donnait sur un frêne majestueux. Tous les jours, je m'assoiais à la vieille table bancale que j'avais ramassée sur le trottoir quand j'étais encore à l'université, j'allumais mon ordinateur et je contemplais les branches se balancer au vent. Le temps qui passe se déclinait dans mon arbre, tout en bourgeons, verdure, rougeurs ou ossature décharnée.

C'est pour rire que Philippe a commencé à parler de mon bureau comme de «la chambre du bébé». Il disait que j'enfanterais bientôt un nouveau génie sous la forme d'un livre. Il voulait savoir où j'en étais. Si ça avançait. Quand j'aurais terminé. Il ne me pressait pas, au contraire, il m'incitait à prendre mon temps.

Je n'étais pas satisfaite de mon travail. Rien ne m'inspirait. Il me rassurait; il n'y avait pas d'urgence. Alors, je me laissais porter par ce que les branches du frêne semblaient murmurer quand elles cognaient doucement à la vitre de la «chambre du bébé». Je me levais plus tôt que d'habitude, je fignolais quelques pages, puis je délaissais l'ordinateur en début d'après-midi. J'avais besoin de bouger pour être inspirée. Je passais le balai, j'allais faire l'épicerie, je préparais le souper, je lavais les fenêtres. Ça occupait mon corps pendant que ma tête errait et que je cherchais la scène où jeter mes personnages. Quand Philippe rentrait du travail, on ouvrait une bouteille de vin et on reprenait le fil des téléseries qu'on suivait compulsivement. On soupaït souvent devant la télévision et on laissait la vaisselle pour le lendemain. J'aurais toujours le temps de la faire avant de me mettre à l'écriture.

Un jour, alors que je fixais l'écran de mon ordinateur devant les premières feuilles qui pointaient à peine leur mèche frisée, Phil s'est glissé derrière moi et m'a enlacée. Il a commencé à m'embrasser langoureusement dans le cou, sa langue glissant jusque sur mon épaule. Je ne bougeais pas. Peut-être le fait que je l'ignorais l'excitait encore plus. Moins je réagissais, plus il se faisait pressant, me mordant assez fort pour que je lâche finalement un petit cri de surprise. Il a fait pivoter ma chaise et m'a soulevée, plaquant sa bouche sur la mienne.

Poussée contre la table, j'ai cédé à la pression de ses hanches, mes jambes se sont écartées et son sexe durci sous le tissu de son pantalon s'est plaqué contre le mien. Il respirait fort et je devais me reculer un peu, m'appuyer sur mes paumes, pour reprendre mon souffle. J'avais peur de renverser mon verre d'eau sur mon ordinateur. Il a défait sa ceinture et glissé sa main sous ma jupe, tirant maladroitement sur mes collants. Il a poussé un soupir d'excitation quand il a senti que je ne portais pas de sous-vêtement. Puis il s'est replacé contre moi et m'a pénétrée d'un coup, en émettant le râle de celui qui arrive au bout de son impatience. Ses doigts ont caressé mes cheveux et il a serré, me faisant pencher la tête vers l'arrière, et il m'a mordue de nouveau. Ses cris étaient de plus en plus rapprochés.

— Les condoms, ai-je soufflé.

Il a relâché mes cheveux, je l'ai regardé dans les yeux. J'ai vu qu'il avait compris. Il a repris ses coups de bassin de plus belle, et il a joui sans baisser le regard. Puis il est resté longuement en moi, m'enlaçant avec force. Il s'est enfin retiré et j'ai senti son sperme couler le long de ma cuisse. Il m'a souri, sans gêne aucune.

— Après tout, on est dans la chambre du bébé, non?

Je l'ai embrassé en le poussant doucement. Je me suis débarrassée de mon collant encore enroulé autour de mes chevilles, et je suis sortie de mon bureau en marchant lentement. J'ai accéléré le pas dans le couloir, et j'ai sauté dans la baignoire sans attendre que l'eau glacée se réchauffe.

Je ne suis pas tombée enceinte cette fois-là. Les mois ont passé, j'ai fini mon manuscrit de peine et de misère. Au lancement, j'avais les yeux cernés, les nausées du premier trimestre étaient sévères. Je buvais du Perrier et je souriais de toutes mes dents. La publication du livre est passée inaperçue. Ça m'a pris des années à me remettre à l'écriture, et si je suis honnête avec moi-même, je ne suis pas certaine qu'on puisse vraiment appeler ça s'y remettre.

Je compose quelques mots dans la bulle de l'application, puis je me ravise. J'appuie plutôt sur l'icône de micro et j'approche le téléphone de ma bouche. «Pourquoi tu viendrais pas passer quelques jours à Québec? Je suis sûre qu'on trouvera un moment pour fêter le printemps.» Quelques secondes après, je vois que Marianne a reçu mon message. Elle prendra l'autobus le lendemain, si ça me va. MétéoMédia confirme que ce sera la dernière journée avant le retour de la pluie, on ne peut pas laisser passer l'occasion. Le rituel aura lieu, en fin de compte.

Quand je rentre du bureau le lendemain, elle est là. Rien dans le four, aucune odeur accueillante, pas de salade prête à être touillée.

— On commandera, si ça te dérange pas, dit-elle sans vraiment attendre de réponse.

Elle arpente mon salon. J'ai peur qu'elle finisse par renverser les meubles. Elle laisse de l'électricité dans son sillage. Elle est prête à déborder.

— Fait que je lui ai dit qu'on pouvait plus se voir, dans ces circonstances. C'est pas débile, tu crois? Ah, c'est insupportable, je suis à la fois déçue et, je sais pas, interloquée. Qu'est-ce que t'en penses? Je vis trop d'émotions différentes. Je me demande par où attraper tout ça. En même temps, c'est pas comme si je m'étais engagée profondément. Je le connais pas tant que ça, ce gars-là. C'est plate, il va me manquer. Ça m'arrive pas souvent de connecter fort de même avec quelqu'un; mais il me semble que là, c'est exagéré, il faudrait que je me ressaisisse. T'en penses quoi?

Elle se plante devant moi, insensible au fait que je ne sais pas du tout de quoi elle parle. Évidemment, il s'agit encore de Louis. Il s'est passé quelque chose. Ses yeux grand ouverts lui mangent la moitié du visage. Je lui fais signe de s'asseoir à côté de moi. Elle obéit, comme mue par un ressort. Je ne sais pas si elle attend ma réponse ou si elle est toujours plongée dans le feu roulant de ses pensées.

— Si tu commençais par le début? Qu'est-ce qui s'est passé?

— Il m'a menti. Sa blonde était fuck all au courant pour nous deux. Le deal, c'était son couple polyamou-reux: ouverture et honnêteté, transparence, blablabla. Mais là, j'ai compris qu'en fait, c'est à peine si sa blonde sait que

j'existe. S'il voulait une amante on the side avec qui la tromper, il aurait dû le dire. C'est sûr que j'aurais pas embarqué là-dedans. Les gars qui mentent à leur blonde, ça me répugne. Là, il nous a menti à toutes les deux. Je sais pas comment m'arranger avec ça, je peux pas m'arranger avec ça.

— Pourquoi il lui a pas dit?

— Il avait peur de lui faire de la peine.

Elle esquisse une moue de dégoût en prononçant le mot «peine», comme s'il s'agissait d'une chose gluante qu'elle dédaignait plus que tout.

— Ah, c'est vedge, ça.

— Mais c'est ça l'affaire. J'me sens pas en colère. J'ai pas envie de le frapper, je lui en veux pas. Je lui souhaite pas de mourir écartelé sous un autobus. Si je pense à lui, là...

Elle ferme les yeux. Sa lèvre inférieure se met à trembler, très légèrement. Elle inspire un grand coup et se tourne à nouveau vers moi. À en juger par ses cernes, je me dis qu'elle a dû passer la nuit à se rouler là-dedans.

— ... si je pense à lui, j'ai juste envie de lui dire: «Pauvre moron. Pauvre estie de moron.» C'est tellement stupide, c'est cave sans bon sens.

— Ben oui, mais à quoi tu t'attendais? Ça pouvait pas être aussi simple. C'est toujours compliqué, ces affaires-là.

— Mais pourquoi, bon sang du bon Dieu de crisse? Pourquoi ça pourrait pas être simple?

— Parce que, les émotions. C'est de même.

— Wow, quelle réponse éloquente. «C'est de même.»

Je retiens de peine et de misère le sourire qui me monte aux lèvres, ce n'est vraiment pas le moment. À travers les adorables pattes d'oie au coin de ses yeux en amande et les fils d'argent qui s'insinuent dans sa chevelure rebelle, je retrouve intacte la Marianne adolescente, avec son refus des choses établies. Elle se lève et recommence son va-et-vient, complètement crinquée.

— Je comprendrais si j'étais fâchée, mais c'est pas ça. Je te jure que c'est pas ça. Toutefois...

Son doigt s'immobilise, dressé vers le plafond.

— ... je me sens quand même comme de la marde, alors c'est quoi cette émotion-là, Steph?

— Je sais pas, une peine d'amour?

— C'est plus compliqué que ça! C'était pas ce qu'il m'avait décrit dans son sales pitch. Il avait dit: transparence, honnêteté, compassion. Ils ont un mot pour ça, je sais plus trop, c'est le contraire de la jalousie. Si sa blonde avait besoin de temps parce que ça la rushait de le savoir avec moi, ça m'aurait fait plaisir de prendre des distances.

— C'est généreux de ta part.

— Pour vrai, c'est de même que ça marche. Tu veux faire chier personne.

Moi je m'en fous, oui j'aime ça le voir, passer du temps avec lui, mais je suis zéro pressée. Et puis c'est pas comme si j'étais chez nous à me tourner les pouces en pleurant dès qu'il est pas disponible. Il y a en masse d'autres choses pour m'occuper le corps, c'est d'ailleurs pour ça que le bon Dieu a inventé le jogging et Tinder. Ça fait que là hier soir il m'a proposé qu'on se voie, j'ai dit si tu veux, ensuite j'ai dit non, ensuite j'ai dit OK, alors il est venu chez moi. Il voulait me dire qu'il s'était cru prêt, mais qu'il réalisait qu'il était pas rendu là. «Manque d'expérience», je te jure qu'il a dit ça, sans ironie. Cibole, c'est pas une job, notre affaire! Il disait qu'il s'y était vraiment pris comme un cave, qu'il aurait dû mieux communiquer, duh, oui, «mieux communiquer» c'est le meilleur euphémisme ever pour «pas mentir». Mais apparemment qu'il a eu peur de me perdre, parce qu'il tient à moi, vu qu'il y a quelque chose de fort entre nous, blablabla. Il est confus dans des désirs qui le tirent dans des directions différentes, il a de la difficulté à les concilier, il est plus pris qu'il le croyait avec une conception toxique des relations de couple, où l'amour d'une personne est mis en compétition avec l'amour d'une autre personne, alors qu'il voudrait vraiment développer des relations où on peut s'aimer les uns les autres sans que ça menace personne. Blablabla, c'est beau, on a tous vu le documentaire à Radio-Canada, le polyamour c'est pas facile. *No shit, Sherlock*. Sérieux, est-ce que je peux juste appuyer sur un bouton et le faire disparaître de mon esprit? Finalement, c'est toi qui as raison, sage âme qui t'évite tout ce trouble en restant fidèlement attachée au même poteau depuis vingt ans.

Le rouge me monte soudainement aux joues. J'ai envie de protester et de lui parler d'Antoine, mais Antoine n'existe pas réellement, pas cet Antoine-là en tout cas. Elle se laisse tomber à côté de moi, s'affalant au fond du divan avec un long soupir.

— D'habitude, je me tanne, ça se fane, et quand ça finit, je suis déjà détachée. Je donne un petit coup et ça tombe en poussière. Hop, on passe le balai, ça n'a jamais existé. Mais là, c'est pas la même chose. C'est comme si j'avais eu entre les mains une histoire fantastique qu'un coup de vent avait virée en cochonnerie absolument laide. Une duperie. Ça salit mes souvenirs, et là, je sais même plus si ce que j'ai vécu, je l'ai imaginé toute seule.

Je prends sa main pour la porter à mes lèvres. J'y dépose un baiser. Marianne laisse sa peur remonter du puits sans fond de sa vulnérabilité. Aucun orgueil ne la traverse. C'est sincère, profond et sans artifice. Inspirant.

— J'étais vraiment bien pourtant. Je pensais beaucoup à lui et je me sentais libre, pas responsable, tu vois? C'était d'une grande paix intérieure. Tu sais quoi? J'avais l'impression que pour la première fois, j'étais prête à ne rien compromettre. À être entière, à prendre ou à laisser. C'était juste... parfait. Pas superficiel, on vivait une amitié sincère, c'était meilleur que l'amour. J'y croyais, en tout cas. À l'amitié.

— C'est peut-être pas perdu?

Elle me dévisage comme si je venais de dire la chose la plus absurde du monde, une énormité qui se passe de réponse. Mais je me rappelle que c'est contre lui, et non moi, qu'elle est en colère. Je l'attire à moi et je la serre dans mes bras, très fort; il n'y a rien d'autre à faire. Je sens à quel point ça tremble en dedans. Quelques secondes s'écoulent en prenant leur temps, puis je la laisse aller.

— Est-ce que tu sais ce que tu veux?

— On dirait pas.

Sa tête vient trouver sa place sur mon épaule. Pour une rare fois, je me sens plus grande qu'elle.

— Je suis prête à te gager un cinquantaine que ton beau Louis, il a juste été happé. Il a rien vu venir et il s'est trouvé pogné dans un tourbillon nommé Marianne. Il a dû se demander ce qu'il avait fait pour mériter tant de lumière d'une shot, et il a eu la chienne. La chienne que tu le passes au tordeur pis que tu le laisses au bord du chemin.

Elle se redresse, je ne sais pas si elle est plus amusée qu'indignée.

— Fait que c'est de ma faute, c'est ça que t'es en train de dire?

— Ben non. Mais tu sais quoi faire avec tout ça. T'as un roman qui attend d'être écrit, là. Le grand roman du polyamour.

— Ha, ha, ha, très drôle.

Malgré son sarcasme, je sais exactement ce que signifie l'étincelle qui s'allume tout à coup dans son œil. À l'université, quand on se demandait «pourquoi?», tout ce qui nous arrivait trouvait son explication dans cette réponse universelle: pour écrire un livre. Des années plus tard, ça n'a pas changé, pourquoi donc vivait-on tout ça si ce n'était pour en faire des livres? Son visage se relève et pendant un bref instant, elle erre à l'intérieur d'elle-même tandis que j'admire sans réserve la ligne de son profil, l'intelligence qui déborde de tout son être. Unie à un courage sans faille, sa sensibilité donne encore et toujours naissance à une increvable foi en l'amour. Pas l'amour-princesse, pas cette fable de la ligne d'arrivée qu'on franchit avec le premier baiser. Marianne a toujours cru en l'amour exigeant, celui qui n'en finit jamais d'advenir. Cet amour-là ne se repose pas, il n'accepte aucune limite qu'il ne reconnait pas comme étant légitime.

Et puis, elle pose son regard sur moi, me scrute, comme si elle décelait en moi quelque chose de nouveau. Un univers puissant bouillonne dans ses pupilles, je reconnais ce moment où les possibles s'ouvrent et où on se laisse traverser par les couleurs, les textures, les formes qui se proposent à nous, aux contours encore flous. Je n'ai pas son courage. Moi, je referme la porte. J'ai abandonné ma faculté à imaginer des possibles; c'est que de lourds rochers forment un barrage autour de mon cœur.

Je pose mes mains sur ses joues et j'approche mon front du sien, pour mieux nous réfléchir. Elle me sourit, s'appartenant à nouveau. Je suis

chanceuse d'avoir accès au spectacle de sa force, à son refus de laisser s'échouer ce qu'elle a de plus brut. Comme une magicienne qui transformerait les épreuves en sortilège pour nous relier les unes aux autres, elle n'a jamais peur de ce qui se trame en elle.

— Je pense que j'ai pogné de quoi, conclut-elle simplement.

9

Le rituel du printemps a pris naissance la dernière année du secondaire. Nous avions dix-sept ans. L'examen d'histoire avait eu lieu, il ne nous restait plus qu'à passer le test de français, et on n'étudiait pas pour ça. L'après-midi a débuté par un pichet de sangria sur une terrasse turquoise. Le bar s'appelait Auprès de ma blonde. Il existe encore, mais il a été repeint en bourgogne, je crois. Après, on a descendu la côte jusqu'au Saint-Sulpice, où on est passées à la bière. À la table d'à côté il y avait Nicolas, un photographe suisse de vingt-cinq ans. Il nous a suivies à un party au cégep où j'étudierais l'année suivante et où je ne pourrais jamais aller à la toilette du rez-de-chaussée sans penser à son pénis large et un peu court, et à la capote qui l'avait fait débander.

J'ai quitté la fête tard, trop saoule, en larmes allez savoir pourquoi, avec Mathieu qui a été tendre et parfait, on n'a pas baisé, pourtant j'aurais dû, il était vraiment gentil pas comme les autres, en tout cas c'est ce qu'il me répétait dans son lit pendant que ma tête tournait. Après tout qu'est-ce que j'en sais si on a baisé ou pas, rendu là ça change quoi. Je sais qu'on a dormi nus et qu'il a été tendre, c'est plus que ce que je demandais, ça m'allait, alors que nos organes aient frenché ou pas, qu'est-ce qu'on s'en fout. Il habitait dans un appartement décrépit de la rue Drolet, tout près de Rachel, il tournait des films expérimentaux où on se déshabillait et s'enduisait d'œufs crus et de lait. Marianne se moque encore de moi aujourd'hui, j'ai toujours refusé d'admettre que j'étais un peu amoureuse de lui. Je crois que son intensité me faisait peur et m'attirait en même temps, et aussi sa façon de me traiter comme quelqu'un qu'on respecte sans chercher à séduire, ça m'intimidait.

Ce printemps a marqué notre mémoire à cause de la photo prise sur la terrasse du Auprès de ma blonde: moi dans ma robe soleil, les cheveux remontés en toque sur le crâne, Marianne avec sa camisole et ses culottes de rockeuse, toutes les deux cachées derrière nos verres fumés et nos sourires déjà un peu enivrés. Cette photo a suivi Marianne dans chaque appartement où elle a vécu: sur son frigo, sur le miroir dans sa chambre, sur le mur du salon. Elle a fini par représenter l'essence de nos printemps, le rituel qu'on respecte chaque année,

étonnées de trouver encore des choses à nous raconter après tout ce temps.

La dernière semaine des examens se conclurait par un spectacle dans le sous-sol d'une église, à Boucher-ville. L'excitation était à son comble: selon la rumeur, Ménard allait y exécuter son légendaire solo de guitare électrique. Déjà, le mois précédent, au gala Méritas du collège, il avait fait crier les élèves dans l'auditorium en se prenant pour une sorte de Jimi Hendrix, avec moins de talent mais tout autant de contorsions. Aux dernières mesures du morceau, alors qu'il plaçait l'instrument à l'envers, sur ses épaules, il aurait pu jouer n'importe quoi, ça hurlait ferme dans la salle et on n'entendait rien d'autre que les luettes qui vibraient. Le directeur du collège souriait poliment, l'air de dire qu'on pouvait bien se permettre une folie de temps en temps. Mais qu'un prof se joigne à une soirée organisée par les jeunes, à l'occasion de la grande beuverie et du stonage officiel de fin d'année? C'était une première, et ça se murmurait comme un secret d'initiés dans les couloirs du quatrième étage. As-tu ton billet? chuchotait-on. Rien n'était certain, mais il paraissait que. N'en disons pas plus, Ménard pourrait se trouver dans le trouble si le directeur en entendait parler.

Pour se rendre au spectacle, il fallait prendre une ligne d'autobus interminable qui serpentait sur la banlieue comme le tuyau d'un calorifère. Vu qu'il n'y avait qu'un départ à l'heure, c'était prévisible, on allait forcément être un petit groupe à voyager en même temps. Marianne et moi, on est tombées sur des gens de la troupe de théâtre en sortant du métro. Ils étaient drôles et ils parlaient fort. Fred empestait déjà l'alcool. Sur un banc près de l'arrêt d'autobus, il y avait Mag, l'ombre silencieuse qui faisait peur même aux plus cool. Elle détestait tout le monde. Elle parlait peu et quand elle ouvrait la bouche, c'était pour cracher des méchancetés qui rataient rarement leur cible. Ses petits yeux vifs ne laissaient rien passer. Elle savait où frapper. Je n'avais jamais été victime de sa verve acide, mais c'était arrivé à Marianne plus d'une fois. Cependant, mon amie était inébranlable. Alors que la présence de Mag suffisait à me tétaniser, Marianne la fixait droit dans les yeux et lui demandait comment elle allait, ce qu'elle avait fait de beau la fin de semaine dernière, si elle avait trouvé difficile l'examen de maths. Mag répondait par monosyllabes, ou alors par un commentaire ironique qui provoquait un rire immense chez ma copine. J'enviais le détachement de mon amie, sa confiance en elle. À sa place, j'aurais été humiliée, j'aurais voulu rentrer sous terre. J'avais abordé le sujet avec Marianne: ne trouvait-elle pas que Mag était détestable? Mon amie avait haussé les épaules.

— Me semble que ça se voit, cette fille est triste à mourir.

Je n'avais plus essayé de médire de Mag. Je la regardais de biais en espérant qu'elle ne le remarquerait pas. Je me demandais à quoi Marianne avait reconnu son malheur, et en quoi celui-ci différait du nôtre. Être triste à mourir, n'était-ce pas un prérequis pour une adolescence réussie? Qu'est-ce

qu'elle avait de spécial, cette fille?

Quand on est montées dans l'autobus, Marianne est allée directement vers Mag.

— Salut! Je peux m'asseoir?

Je tremblais un peu en attendant la réplique assassine. Mais Mag a levé un œil curieux sur mon amie, et elle a désigné l'espace à côté d'elle d'un geste blasé.

— Je t'en prie, a-t-elle lâché.

J'ai pris place sur le banc solitaire de l'autre bord de l'allée. Marianne bavardait joyeusement avec ceux de la troupe. Les garçons calculaient leur chance de finir la soirée avec elle. Impératrice, elle riait aux éclats, inconsciente de son effet sur eux. À côté de Marianne, Mag gardait le visage tourné vers la fenêtre, comme une statue. Elle n'a pas dit un mot du trajet.

Le soleil était bas quand nous sommes descendus à l'arrêt devant l'église. Il y avait déjà beaucoup de monde dans le stationnement. Marianne et moi, on a distribué des bises ici et là et on est allées caler un demi-litre de vin blanc derrière un buisson. L'effet a été immédiat. On est ressorties de là avec la fièvre aux yeux et le pas dansant.

J'ai tout de suite remarqué que quelque chose s'était électrisé dans l'atmosphère. Ça parlait fort, ça riait ferme autour d'une petite voiture rouge stationnée près de l'entrée du sous-sol de l'église. Dans mon souvenir, Ménard dépassait tous les élèves d'une tête. Je le revois surplombant les adolescents attirés vers lui comme des chiots quêteant une gâterie, les dernières rougeurs du soleil jetant sur lui une lumière chaude et magnétique. Je me suis agglutinée au groupe. Alors que ses yeux brillant d'un feu affamé se sont posés sur moi, sa voix puissante m'a élevée:

— Si c'est pas Goyer! Ma préférée.

Il a brusquement mis la main sur sa bouche, les yeux écarquillés, comme s'il avait laissé échapper un secret par mégarde. J'étais tout à fait conquise. Mes joues brûlaient, je devais avoir rougi. J'ai baissé les yeux pour remballer ma fierté. Mon regard a croisé celui de Mag, qui se tenait à l'écart. Il y avait quelque chose d'impitoyable sur son visage. J'ai été traversée par une décharge de honte. J'ai tourné les talons en attirant Marianne dans mon sillage.

— Viens, on va se garder des bonnes places.

L'alcool aidant, j'ai lancé un coup d'œil par-dessus mon épaule, avec l'intention d'inviter Mag à se joindre à nous. Elle avait disparu.

La salle était remplie de chaises en plastique mal alignées. Sur la droite, trois longs bancs formaient un angle, comme s'ils avaient été oubliés là. Marianne et moi, on y a posé nos sacs à dos et on s'est évachées sans plus de cérémonie. La salle commençait à s'agiter, les bières et les joints circulaient. Quand le bruit d'ambiance est devenu assourdissant, les lumières se sont

éteintes d'un coup et la scène s'est illuminée. Les hurlements ont explosé et se sont amplifiés alors que les musiciens prenaient place derrière leurs instruments. D'un coup, le rock maladroit des adolescents s'est emparé de nous, et on s'est tous levés du même mouvement.

On connaissait la plupart des chansons par cœur, soit parce que le groupe reprenait des vieux hits des années soixante-dix, soit parce que Gabriel chantait ses compositions à chaque party que le bon Dieu mettait sur notre route. Je me souviens encore des paroles de son plus gros succès, *No fucking way*. Il l'avait écrite en secondaire quatre, pendant qu'il sortait avec Marianne. Le titre était un hommage à la réponse spontanée que mon amie avait lancé à un professeur, un homme à la barbe maigre et au front large, quand il lui avait expliqué qu'elle devait se plier aux règles débiles qu'on nous imposait. «C'est comme ça», avait-il tranché. *No fucking way* que c'est comme ça. C'était sorti comme une quinte de toux. Marianne avait été suspendue trois jours. J'avais rapporté l'incident à tout le monde, et Gabriel en avait fait un hymne que nous sifflions avec une insolence assumée dans les couloirs du collège.

Gabriel avait le sens du spectacle et il gardait *No fucking way* pour la fin. On a reconnu les premiers accords et nos poings se sont levés comme pour frapper le ciel sur le rythme de la guitare et des rimes faciles. *Mets ta chemise dans tes pantalons/Écoute-nous quand on dit non/Tes cheveux doivent être bruns ou blonds/Sois d'accord quand on te répond/Et c'est comme ça qu'on fabrique les gens/On les vide, y'a plus rien en dedans/Tout c'est qui compte c'est d'être bien élevé/C'est comme ça? NO FUCKING WAY!*

Marianne derrière moi était debout sur le banc et tapait du talon, les bras levés. *No fucking way, no fucking way, no fucking way*, répétait-elle, à l'unisson avec la salle tout entière qui reprenait le refrain en sautillant sur place. J'ai senti une main se poser sur mon épaule. Ménard était derrière moi. Lui ne chantait pas; son regard brillait toujours, comme s'il n'avait pas encore trouvé ce qu'il cherchait. Sa main a glissé jusqu'à ma taille, il s'est penché à mon oreille et, sans cesser de sourire, il a crié:

— Crowdsurfing! Demande aux gars de nous aider.

J'ai hoché la tête et j'ai attiré l'attention de Jean-Charles et d'un autre gars, que je connaissais de loin. Marianne s'est laissé emporter sur les épaules des deux jeunes hommes. Le visage rieur, elle scandait notre refus général de la conformité. On était en transe. Un long hullement de Gabriel a marqué la fin de la chanson, les applaudissements se sont déchaînés, je me suis retournée, mais Ménard avait déjà filé vers l'arrière de la scène. Ce serait son tour bientôt de soulever l'ardente jeunesse. De toute la chanson, il m'avait été impossible de penser à autre chose: sa main posée sur ma taille, la pression ferme de ses doigts. Je n'avais pas bougé, de peur de rompre le charme.

L'année scolaire avait pris fin avec ce spectacle mémorable, dont on parlerait à chaque réunion des anciens diplômés de notre année. Deux semaines plus

tard, Marianne et moi, flottant sur un enchevêtrement de spaghettis multicolores dans la piscine de ses parents, écrasées par le début de canicule de juillet, rêvions d'organiser une deuxième édition de ce concert. À la tombée du jour, on a acheté au dépanneur un demi-litre du même vin cheap, qu'on a bu dans la ruelle derrière chez elle, question de nous mettre dans le mood. On a pris le métro, débarqué à Saint-Laurent, récapitulé les informations sur nos fausses cartes: date de naissance, adresse, code postal, ne pas oublier le signe astrologique, c'est quoi déjà en septembre? On est arrivées assez tôt pour éviter le line-up devant la grille. Le doorman a posé un regard blasé sur le permis de conduire en papier bleu et les différentes cartes d'hôpital que je lui tendais. Il n'y croyait pas du tout, mais il m'a rendu le tout sans dire un mot. C'était le signal, je pouvais entrer.

La terrasse était bondée dans la chaleur épaisse. Une petite table tout en avant, à l'étage, était miraculeusement libre. Les barils de bière décorés étaient tout sauf confortables, mais s'asseoir là-dessus, c'était le summum du cool. Le serveur s'est pointé tout de suite, nous avons commandé un pichet de blonde que nous avons descendu le temps de le dire. J'ai payé le premier, Marianne a pris le deuxième. L'effet se faisait sentir. J'ai titubé jusqu'aux toilettes, lorgnant sans conviction la table de pool.

Quand je suis revenue sur la terrasse, Ménard était assis à ma place. Il parlait fort et Marianne riait. Un homme petit et maigre, très brun, faisait le tour pour rapporter d'autres barils pour lui et la jeune fille qui les accompagnait. Je l'ai reconnue tout de suite. C'était une ancienne du collège, qui avait fini son secondaire une année avant nous. Je l'avais croisée à un gros party dans le parc Maisonneuve. C'était la fin de son secondaire, elle était euphorique à l'idée de quitter le collège. J'ai attrapé une chaise de plastique inoccupée et je me suis insérée à côté de Marianne. Ménard a poussé de grandes exclamations de bonheur en me voyant. Je revois encore son sourire blanc, j'entends sa voix, trop forte, ses gestes exagérés. Il était fier d'exister; le monde lui appartenait, les autres buveurs de la terrasse s'éclipsaient. Sa compagne nous toisait avec indifférence. Le serveur a déposé deux pichets sur la table, que Ménard a payés avant de remplir mon verre à ras bord. Je me suis penchée pour aspirer la bière. En relevant la tête, j'ai capté le regard de Ménard sur moi, sur mon visage. Il s'était fixé sur un point situé un peu en dessous de mes yeux, probablement ma bouche. Il m'a souri. La fille à côté s'est allumée une cigarette.

— Et puis, ma préférée, tu passes un bel été?

Il me parlait comme on adresserait la parole à une enfant, mais c'était pour rire. À ses côtés, je me sentais adulte, je crois même que je ne m'étais jamais sentie aussi adulte qu'à ce moment-là, en partageant son pichet à la terrasse du bar le moins fréquentable de Montréal. C'était enivrant, encore plus que la bière.

— L'été commence bien, en tout cas.

On a trinqué. Il a soudain annoncé qu'il ne retournerait pas au collège en septembre. Il quittait l'enseignement. Il partait pour Paris pour s'inscrire au doctorat à la Sorbonne. Sa thèse porterait sur les romans paysans du XIX^e siècle. On a trinqué de nouveau, cette fois-ci à l'espoir d'assister un jour à l'effondrement de ce collège tout pétri de conservatisme, qu'on laissait définitivement derrière nous. Il avait hâte de s'installer dans l'appartement minuscule, mais très bien situé, que lui avait trouvé un ami. Il nommait les rues, les stations de métro, les monuments et les places, et je hochais la tête, me prétendant experte en géographie parisienne, alors que je n'avais jamais mis les pieds dans cette ville. Il se remémorait ses voyages en Europe, les folies qu'il y avait faites, les femmes qu'il avait embrassées, les hommes avec qui il s'était bagarré. Son ami, le brun maigrichon, l'air admiratif, acquiesçait bruyamment à chaque anecdote. Quant à moi, tout ce qu'il disait me faisait rêver. Il brillait, j'aurais pu jurer qu'une aura se dégageait de son corps et embrouillait tout ce qu'elle touchait aux alentours.

— Toi, Pascale, a demandé Marianne, tu pars aussi?

Elle s'appelait donc Pascale, la fille qui l'accompagnait. Elle a soufflé sa fumée et écrasé sa cigarette en répondant qu'il lui restait deux sessions à faire au Collège de Maisonneuve. Mais après, oui, sans l'ombre d'un doute, elle quitterait cette ville archi-endormie pour aller étudier à l'étranger. *Comme Frank*, a-t-elle ajouté avec un regard en biais vers Ménard; regard où j'ai perçu, l'espace d'une fraction de seconde, quelque chose comme une question, une demande. Ménard n'a pas bronché.

— Peut-être l'Espagne, a-t-elle ajouté.

— Moi, j'irais en Europe de l'Est, ai-je dit. J'aime trop les films de Kusturica.

— Ah, l'Espagne! s'est exclamé Ménard, sa voix recouvrant mon amour du réalisateur yougoslave. Il faut aller à Barcelone. C'est la plus belle ville du monde. La plus belle.

Il me fixait, en répétant *la plus belle*, d'un ton qui joue à être sérieux. Maintenant, Pascale affichait ouvertement sa nervosité. Sa voix avait monté d'un cran, elle parlait rapidement. Barcelone l'avait toujours attirée, *Frank*, l'architecture et la vie nocturne, hein *Frank*, et la nourriture, les fruits de mer, *Frank*...

— La gastronomie, l'a reprise Ménard, sans me quitter des yeux.

— Oui, c'est ça, la gastronomie, je ne me souvenais plus du mot.

Elle a émis un petit rire, comme si elle se demandait mais où donc ai-je mis mon vocabulaire, sotté que je suis.

— Et toi, Stéphanie, tu écris toujours?

Ses intonations enfantines avaient disparu. J'ai accepté la cigarette qu'il me tendait.

— Oui.

Je me suis penchée vers la flamme de son briquet.

— Toi aussi? a-t-il lancé à Marianne.

— Bah, un peu par-ci, par-là...

Il a hoché la tête.

— C'est correct de suivre des rythmes qui fluctuent parfois. Mais il faut pas arrêter. Jamais.

Son visage était maintenant grave.

— Je niaise pas. Cette année, dans votre classe, c'était extraordinaire. Tellement de talent. Surtout vous deux. Jamais, il faut jamais arrêter.

Sa main s'est appuyée au bas de mon dos. Il m'a légèrement tirée vers lui. Je sentais la pression, j'avais envie de m'y abandonner.

— Je veux que tu me le promettes, Steph.

— D'accord. C'est promis.

Il a relâché son étreinte. Pascale s'est levée sans dire un mot et a disparu à l'intérieur du bar. Ménard nous a demandé comment nous allions faire pour rentrer chez nos parents, le dernier métro était passé. Marianne a haussé les épaules.

— On finira par trouver un moyen.

— Et puis il fait chaud, ai-je dit. On peut toujours attendre le matin sur un banc de parc.

— Je vous ramène, a-t-il proposé en calant son verre.

— Chez Marianne, c'est moins loin, et ses parents sont moins chiants.

— Ou chez moi, a offert le petit brun. C'est tout près de l'université, sur la montagne.

— Bonne idée! s'est exclamé Ménard. On ira déjeuner demain. Allez, cul sec. On part.

Pendant que Marianne et moi vidions nos verres, Ménard a fini celui de Pascale, qui revenait des toilettes. Il l'a mise au courant de nos plans. Elle n'avait pas l'air enchantée, mais elle a forcé un sourire. On a quitté le bar en riant bruyamment. Les lumières de la rue Sainte-Catherine tanguaient, comme si elles étaient pendues à un fil poussé par le vent. On s'est collés, Marianne, l'ami de Ménard et moi, à l'arrière de la minuscule voiture rouge. Pascale a pris place à l'avant. Ses cheveux châtons tombaient raides sur ses épaules. Elle regardait par la fenêtre ouverte et n'a pas dit un mot de tout le trajet.

L'ami de Ménard habitait un appartement vieillot dans un quartier que je ne connaissais pas, près de la ligne bleue. Je n'avais plus envie de faire la fête. Je me suis recroquevillée sur un des deux sofas. Je n'ai pas remarqué tout de suite que Marianne avait suivi l'ami de Ménard vers l'arrière de l'appartement. J'avais les paupières si lourdes, chaque clignement s'étirait sur plusieurs secondes. J'ai entendu le bruit d'une bière qu'on décapsulait.

Ménard s'est assis à côté de moi. Il a pris mes chevilles et a allongé mes jambes sur ses cuisses, entreprenant de délayer mes souliers. J'étais molle. Mes paupières se sont ouvertes, refermées, rouvertes. La porte a claqué; Pascale était partie. Je me suis soulevée sur un coude.

— Elle est correcte?

— Oui, t'en fais pas. Ça lui arrive de temps en temps.

J'ai pensé lui demander c'était quoi exactement qui lui arrivait de temps en temps. Ses doigts pressaient la plante de mes pieds. Il avait toujours su, depuis la première fois qu'il m'avait vue, que je n'étais pas comme les autres. Il se souvenait d'un après-midi de mai où on s'était croisés devant l'école. Il faisait soleil, il avait été frappé par mes yeux si brillants, par mes cheveux que le vent printanier soulevait délicatement. Je m'en souvenais aussi. J'ai gardé les paupières fermées et esquissé un sourire.

— Ils sont de quelle couleur?

Il ne comprenait pas à quoi je faisais référence.

— Mes yeux, ai-je précisé, à moitié endormie. Ils sont de quelle couleur?

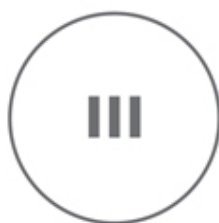
Il a hésité deux secondes. Puis, d'une voix émue, il a répondu:

— Orange.

Ses mains remontaient le long de mes mollets, il me massait avec assurance et douceur. Je sommais tranquillement. Sa voix me transportait là où les mots ne comptent plus. À un moment, il s'est penché sur moi. Il m'a enlacée et m'a aidée à me relever.

— Viens, a-t-il glissé à mon oreille.

Je l'ai suivi dans une chambre adjacente. Avant de me coucher, j'ai retiré mon short, mais j'ai gardé ma camisole et mes sous-vêtements. Il s'est glissé sous les draps. Son torse était couvert de poils. Son corps était immense, d'une densité autre, une densité d'homme. J'ai pensé aux épaules des garçons de mon âge, dont les corps, en comparaison, m'apparaissaient fragiles, inaboutis. Il a refusé que je le touche. Il m'embrassait, me caressait, retenait mes mains, tandis que sa bouche explorait mon corps. Une lueur pâle éclairait déjà la chambre alors que je me suis endormie, sans avoir senti son sexe contre ma peau.



1

J'aurais voulu connaître son histoire. Remonter le cours du mystère, trouver des réponses. Les murs de la maison familiale se sont refermés sur ses secrets. Je sais qu'elle s'appelait Élise, qu'elle avait le sens des affaires, que ma mère et mon oncle n'ont pas eu de père. Tout le reste, c'est du vent. Et un silence infini que ma mère m'a transmis à son tour. Il recouvre tout. Il fonde mon rapport au monde et fait de moi un terrain vierge. Je regarde pousser les histoires qu'on y a plantées. Je les ai laissées me définir, j'ai joué du mieux que je le pouvais le rôle qu'on m'attribuait dans tous ces récits. Je voudrais aujourd'hui tout raser, procéder à une coupe à blanc pour trouver ce qui se cache sous ces paroles fantômes.

Depuis que Marianne est venue passer quelques jours à Québec avec moi, je me sens entourée d'une aura que je m'efforce d'ignorer, mais qui gagne en présence. Quelque chose se prépare et je ne peux plus faire marche arrière. À mes pieds, mon porte-documents déborde. Je relis les fiches préparées par les fonctionnaires. Mon mal des transports a disparu comme par magie; les textes sont limpides et je me sens d'attaque pour défendre mes dossiers. Parfois, je lève les yeux sur le paysage que je connais maintenant par cœur. La route n'est pas ce qui sépare. Elle est au contraire ce qui relie. Un trait d'union habitable, où je perds la faculté d'échapper à ce qui se trouve là, directement sous mes yeux. Je repense à la surprise dans le regard d'Alexandre, lors de notre dernière rencontre. La surprise, et une certaine nervosité. Je ne cacherai pas la joie que ça me fait éprouver. Peut-être que c'est ça que ça fait, d'être prise au sérieux.

Je ne suis plus jamais seule dans l'habitacle de la voiture. Une série de fantômes m'y accompagnent. Je les convoque au besoin, ils me guident vers des souvenirs que je ne reconnais pas. J'avance indéniablement vers un terrain inconnu où je reprendrai mon souffle, où une puissance m'attend. Je laisse mon esprit déambuler. Antoine. Je le cherche. Il ne s'impose plus de lui-même. Il me convient encore, mais je devrai probablement changer de fantasme bientôt. Je ferme les yeux. Je fais le vide. Le voilà assis près de moi.

Sous ma veste posée sur mes cuisses, sa main caresse mon genou. Son regard ne quitte pas le journal qu'il fait semblant de lire. Ma respiration s'accélère. Je glisse sur le siège pour avancer mon sexe vers ses doigts. J'appuie ma tête sur la fenêtre. Il remonte sous ma jupe, son index écarte ma culotte et tout d'un coup je réalise que je suis à Montréal, sur le trottoir, Patrice sort ma valise du coffre de la voiture. Je suis plantée là, l'air stupide, comme si je venais de me réveiller dans une chambre que je ne reconnais pas, avant de me rappeler, ah oui, c'est ici que je suis. C'est ici que je vis.

J'insère la clé dans la serrure, tourne la poignée, je laisse ma valise dans l'entrée. La télévision crache ses décibels dans le salon; elle rivalise avec Philippe qui chante à tue-tête dans la cuisine. Derrière sa voix, la hotte ronronne inutilement. Ça pue la viande grillée. Je laisse mes souliers sur le paillason et je m'appuie contre le mur. L'envie me prend soudain de ressortir sans faire de bruit. De parcourir le chemin en sens inverse. De remonter le temps, de faire d'autres choix, d'aller ailleurs, de me négocier un autre chez-moi avec le machiniste du destin.

Matéo apparaît dans le couloir et me jette un coup d'œil blasé.

— Salut, laisse-t-il tomber sans s'arrêter.

Puis, dans la cuisine:

— Maman est arrivée.

Philippe cesse de chanter. Son pas lourd se rapproche. Je ferme les yeux et je respire profondément. Je me force à lui sourire, à l'enlacer. Ça me donne mal au ventre. Je secoue les épaules. Sans l'avoir réellement décidé, je me mets à parler; ça parle tout seul en fait, pendant que je me réfugie derrière mes mots, que je me compose un visage de bonheur.

— Je suis vraiment contente d'être arrivée, une semaine complète à la maison, ça va nous faire du bien, on pourra aller souper au resto un soir – pas mercredi j'ai une soirée de consultation, jeudi non plus il me semble que j'ai quelque chose, à moins que ce soit mardi, je vais te dire ça rapidement. Ça commence à bouger pour le monastère de Rondeauville, tu te souviens, je t'en avais parlé? Des citoyens veulent qu'on protège le bâtiment, mais c'est pas patrimonial, sauf que si on joue nos cartes comme il faut, on réussira peut-être à soutirer quelque chose d'intéressant au promoteur, c'est un peu poche parce que les gens pensent que je vais les voir pour les écouter mais c'est pas mal déjà décidé tout ça, c'est juste pour inquiéter le promoteur que je les rencontre. C'est difficile mais il faut garder la vue d'ensemble, tu comprends? Faire des omelettes, casser des œufs, etc.

À force de parler, je suis maintenant assise au salon, un verre de vin à la main. Je le bois d'un trait et je m'en sers un autre. Philippe m'écoute distraitement. Je vois bien qu'il pense à autre chose, mais je n'arrête pas de parler. Je fais pareil quand il me raconte les détails de sa réunion d'équipe, du nouveau projet développé par sa firme, de sa certitude de voir nos actions remonter, c'est obligé, c'est un jeu de patience, la Bourse. Matéo l'interrompt:

— Tu lui as montré?

Phil cligne de l'œil.

— Pas encore.

Je suis confrontée une fois de plus à cette complicité que je jalouse. Ma curiosité prend le dessus et je les suis jusqu'au bureau. Matéo s'y précipite, Phil s'efface pour me laisser passer.

— On a fait ça pour toi avec les outils à Papy, déclare Matéo en désignant le mur.

Les tablettes sont fixées à des montants vernis. Derrière les vitres, la collection de roches de ma grand-mère est disposée savamment. L'équilibre des formes et l'asymétrie calculée sont trop parfaits pour qu'il ne s'agisse pas d'un agencement réfléchi. Je les remercie avec profusion: c'est exactement ça que je voulais, c'est parfait, comment ont-ils deviné.

Le lendemain matin, je tourne en rond, j'attends que Matéo se lève. Je consulte mes courriels, rien d'urgent. Je m'adonne à des tâches domestiques, comme pour me rappeler qui je suis: une femme qui aime sa famille, une femme pour qui la famille passe avant tout. Je suis rassurée par l'automatisme de mes gestes, je n'ai rien perdu de mes anciens réflexes, rien n'a changé. Je circule d'une pièce à l'autre. Je remarque l'aspect négligé des lieux, le ménage qui s'essouffle. La maison a l'air d'un vieux tricot dont les mailles se relâchent. Je récure, je rince, je recommence. J'attends que quelque chose se passe. Je m'occupe pour éviter que mon identité de ministre ne se replie sur moi comme une plante carnivore qui va finir par me digérer si je ne fais pas attention. Je me suis levée trop tôt. Je me souviens qu'avant, aux petites heures du matin, j'écrivais. Dans une vie antérieure, j'écrivais. Qu'avais-je donc à dire, pour écrire autant? Des nouvelles, des textes d'opinion, des participations à des livres collectifs, des idées pour un prochain roman. Où donc allais-je puiser tous ces mots?

Quand enfin Matéo se lève, je suis pressée qu'il s'habille, qu'il mange, qu'il se brosse les dents. Le soleil brille, c'est une journée parfaite pour aller faire du vélo. Il bougonne. Philippe, qui nous rejoint dans la cuisine avec l'envie de traîner, rechigne lui aussi. Je claque la porte, boudeuse. Je vais cogner chez Nathalie. Patrick est là avec les garçons, Nath est au chalet cette fin de semaine. Je pars flâner seule à travers la ville. Naturellement, mes pas me portent devant l'appartement de Marianne. Je gravis les marches deux par deux et cogne trois coups très fort, comme le recommande le papier qui annonce un bris de sonnette.

Elle m'ouvre en robe de chambre, les cheveux tout croches, le mascara gommé sous son œil gauche. Elle ne dit rien, s'efface pour me laisser passer et referme derrière moi. Je la précède dans la cuisine, où les bouteilles vides et le cendrier plein brossent un portrait précis de la veille. La cafetière est allumée. Je presse les grains moulus dans le filtre et j'enfonce le bouton. Le bruit la fait

grimacer.

— J'ai fourré avec Étienne hier.

— Étienne? C'est qui?

Elle me répond d'un signe vague de la main. C'est compris, je poserai des questions plus tard.

— Il vient de partir, tu l'as manqué de quelques minutes seulement.

— C'était le fun?

— Bah, oui.

Je lui tends un café, recommence l'opération.

— T'es pas convaincante.

— C'était le fun, répète-t-elle avec une mimique qui dit le contraire.

— Pas magique.

— Pas magique. À un moment donné, on pognait pas le même rythme, c'était gossant, alors je me suis mise au-dessus. Il a dit je vais jouir, et il a joui. Tu vois, c'est pas un gars compliqué.

Elle s'échoue sur une des chaises de bois dépareillées. J'ouvre la fenêtre, à peine, juste pour laisser couler un filet d'air frais à l'intérieur.

— Tu sais ce que je fais, des fois? reprend-elle avec un regain d'énergie. Je vais sur Facebook et je regarde le point vert à côté du nom de Louis. Je vois qu'il est en ligne, et je reste là comme une abrutie à l'imaginer de l'autre bord de l'écran. Je me demande si, au même moment, il fait la même chose. Il voit mon nom et il arrête tout pour penser à moi. Je nous imagine tous les deux en train de regarder nos points verts, et j'ai l'impression d'être un peu plus proche de lui. C'est débile, hein?

— Oui, c'est débile.

— D'autres fois, je recherche son profil pour aucune raison. Comme ça, son nom apparaît en haut de l'historique à chaque fois que je clique sur la barre de recherche. Ça me donne l'impression qu'on s'est parlé récemment. Et puis, ça m'arrive d'angoisser tout à coup, parce que je me demande si j'ai pas écrit son nom dans mon statut plutôt que dans la barre de recherche. Tu imagines comme j'aurais l'air conne, avec un statut qui dit juste «Louis Paquette»?

J'éclate de rire. Son regard tombe sur le paquet de cigarettes devant elle. Il est vide, elle le chiffonne et le lance vers la poubelle, rate sa cible, soupire.

— On va marcher? demande-t-elle. Je passerais bien en racheter au dépanneur.

— T'es à court de lait aussi, ajouté-je en refermant le frigo.

Elle se frotte les yeux, tire la peau de ses joues, comme pour se remettre le visage à l'endroit.

— Je suis prête dans cinq minutes, promet-elle.

Elle en met vingt pour se préparer. Devant le dépanneur, je l'attends

pendant qu'elle achète ses cigarettes. On pourrait passer prendre un latté au Milou. C'est notre café de quartier, là où on se rendait en pyjama et pantoufles, les jours de beau temps. Le propriétaire l'a vendu à quelqu'un d'autre l'année dernière. Depuis, ce n'est plus pareil. Les murs sont les mêmes, mais l'endroit a perdu son âme. Ça tient peut-être à pas grand-chose: c'est juste qu'avant, on avait l'impression de ne pas être des clientes comme les autres. À chaque fois qu'on y retournait, c'était comme si on retrouvait une partie de nous qui nous y attendait. Je savoure les rayons du soleil. Elle prend son temps, elle doit être en train de piquer une jasette avec Gerry, le gars du dépanneur. Quand elle ressort, elle a le rouge aux joues.

— Tu sais qu'il a grandi à deux coins de rue de Jean Charest? Ils ont le même âge. Il a plein d'anecdotes savoureuses sur l'enfance de Patapouf Premier. Quand il me les raconte, j'imagine le décor comme dans le film *Toto le héros*, tu t'en souviens? On l'a vu au cégep, dans le temps.

— Tu vas l'écrire, ton roman sur la grève de 2012?

— Je sais pas, répond-elle en s'allumant une cigarette. Capturer l'essence de ça, je pense pas que ce soit possible. Je voudrais écrire un livre qui parle de politique, mais j'ai l'impression que j'arriverai jamais à faire un portrait fidèle de la situation. C'est trop compliqué.

Son œil brille soudain d'une vivacité maligne.

— Ça pourrait être toi, la narratrice. Je veux dire, une politicienne comme toi. Une fille qui se destinait pas du tout à ça et qui tout à coup se retrouve au pouvoir. Elle aurait des vrais problèmes graves, des dilemmes qui concernent la population du Québec au grand complet. Pas juste des soubresauts du cœur, là. Elle prendrait des vraies décisions difficiles.

Elle se tourne vers moi, s'arrête sec.

— Il faudrait que tu me racontes des trucs! Comme l'affaire du manoir, là, comment ça avance?

— Le monastère? C'est compliqué. Et tu peux quand même pas parler de ma vie. Je suis même pas mal certaine que j'ai signé un papier qui interdit de faire ça.

— Je transposerai. Mettons que ça se passera en politique municipale.

— Même si tu inventes de A à Z, tout le monde va penser que tu parles de moi.

— Alors ça serait pas une politicienne. Une attachée politique, comme Caroline, là, je pourrais adopter son point de vue. Tu crois qu'elle voudrait me raconter des trucs inspirants?

J'en doute, mais je ne veux pas l'interrompre dans son élan. On prend quelques gorgées en silence.

— J'ai besoin d'un personnage solide, reprend-elle, qui relativiserait mes états d'âme amoureux. Je peux pas écrire un roman sur l'amour, ou sur la peine d'amour. En plus, c'est même pas une peine d'amour, bâtard. C'est un

sevrage d'hormones, tout au plus. Il me faut quelque chose de plus solide.

— Ça resterait quand même une excuse, parce que, news flash: c'est de ta peine d'amour que t'as envie de parler.

— Et pour en dire quoi? Quels enseignements transcendants est-ce que je pourrais bien transmettre? Il y a déjà cinquante millions d'histoires d'amour qui se sont écrites.

— Et il y a encore cinquante millions d'histoires d'amour différentes qui continuent à se vivre tous les jours, je rétorque.

— C'est vrai que le polyamour, c'est à la mode. Ça pognerait, comme roman.

— Depuis quand tu t'inquiètes de savoir si tes romans vont pogner ou pas? Parle donc d'amitié à la place, si t'as pas envie de parler d'amour.

— Oui, la jalousie en amitié! Ça doit bien exister, des amies jalouses.

— Intense. Une chance qu'on n'est pas comme ça. Moi, c'est pas parce que j'aime une autre amie que je t'aime moins, toi.

— T'as une autre amie, toi? C'est qui?

Son visage faussement inquiet touche dans le mille. Effectivement, mon cercle social s'est dramatiquement restreint depuis que je suis ministre. Marianne m'enlace soudain et me soulève du sol.

— T'es mon amie à moi! Je te partage pas.

Je pousse un petit cri, quelques gouttes de café se sont renversées sur son manteau. Elle me dépose et on continue de marcher en silence. J'aurais voulu lui parler du vide qui grandit en moi, des efforts que je fais pour le combler, et de la sincérité qui cherche à m'habiter. J'aurais voulu qu'elle soupèse ces impressions avec moi, qu'on discute ensemble de toutes ces choses dont je ne sais pas trop quoi faire. Mais j'ignore comment m'y prendre, elle est tout absorbée par sa propre agitation. Je voudrais qu'elle m'aide. J'aimerais qu'elle comprenne que j'ai besoin d'elle. Pour la première fois, je me sens seule en sa compagnie.

2

Hier soir, j'ai prévenu Patrice que nous partirions un peu après 6 heures du matin. L'aurore est encore timide, j'attends que mon téléphone vibre et me donne le signal du départ. Ma valise est prête et mon tailleur est déjà placé sur un cintre dans la salle de bains. Je me prépare sur la pointe des pieds et, aussitôt que j'ai avalé mon café, je me plante derrière la fenêtre du salon pour guetter ma voiture de fonction.

Les maisons sont inanimées et personne ne circule dans les rues, à part l'occasionnel passant qui se prépare à entamer sa journée salariée en traînant des pieds. Le jour s'apprête à s'ébrouer mais pour l'instant, c'est encore le calme plat. Un écureuil trotte sur les fils électriques et passe d'un balcon à l'autre sans trop se presser. Il s'attarde sur le perron d'une maison à la façade de pierre, tournant autour d'une poubelle trop bien scellée pour lui. La main de Matéo sur mon épaule me fait sursauter.

— C'est moi qui t'ai réveillé?

— Je pense pas, non.

Je n'ai plus besoin de me pencher pour l'enlacer. Il appuie son visage sur mon épaule. Je sens sa respiration encore endormie chatouiller mon cou.

— Quand est-ce que tu vas revenir?

— Dans trois jours, mon chéri. Ça va passer vite.

— Je m'ennuie de toi.

— Je sais. Moi aussi.

Je suppose qu'au moment où je le dis, je le pense vraiment. Pourtant, au fond de moi, ces paroles sonnent un peu faux. Je me déteste de lui mentir, mais je sais que c'est la chose à faire. Je ne peux pas lui dire que tout roule si vite à Québec que je n'ai pas le temps de penser à lui. Que je suis soulagée de ne pas avoir à tenir compte de son existence dans l'architecture de mon horaire. Je le serre un peu plus fort dans mes bras. Je hume son odeur, les yeux fermés.

Je l'adore. Je ferais tout pour lui, tout.

Mais je ne peux plus endurer la charge particulière qu'il représente. S'il

faut que je supervise ses devoirs ou que je réfléchisse encore une seule fois au contenu de son souper, je vais me jeter en bas d'un pont.

Son corps mince et chaud reste appuyé contre le mien et je voudrais que le temps se pose sur nous; comment pourrais-je vivre sans lui?

Je ne suis plus capable de l'écouter me détailler le dernier épisode de sa chaîne YouTube préférée. Je n'ai aucune patience pour sa logique puérile quand il débat des sujets d'actualité qu'il ne comprend pas vraiment.

Il est extraordinaire, si brillant, curieux comme un chaton pour qui rien n'a plus d'importance qu'une feuille morte sautillant au vent.

Il est magnifique.

Je me déteste. Et je n'y peux rien.

Quand Phil était en début de carrière, il travaillait des heures de fou. Matéo était bébé. Parfois, Phil ne le voyait tout simplement pas, du lundi au vendredi. Les fins de semaine, il était encore devant l'ordinateur plutôt qu'à quatre pattes sur le plancher. À mon souvenir, il n'a jamais exprimé de regrets de ne pas pouvoir passer plus de temps avec son fils. Parfois, quand il était fatigué, il disait que c'était pour nous qu'il faisait ça, que ça en vaudrait la peine plus tard. Ça lui donnait du courage. Il savait bien qu'il passait à côté de quelque chose d'essentiel, mais on le laissait tranquille avec ça. On ne lui demandait pas, continuellement, si son enfant, sa femme trouvaient son absence difficile. Autour de nous, les gens l'admiraient de travailler autant. On me demandait parfois, à moi, comment je m'en tirais, si ça allait. Mais personne, jamais, n'aurait trouvé la situation anormale.

Après le lancement de mon deuxième livre, alors que ma maison d'édition avait organisé une tournée des librairies à travers le Québec, on me ramenait toujours à cette question. Mon bébé s'ennuyait-il de moi? Avais-je hâte de rentrer? Qui prenait soin de lui pendant mon absence? N'étais-je pas inquiète de l'impact que mes activités professionnelles pouvaient avoir sur notre lien? Sur l'attachement? Il fallait bien que je réponde poliment. Personne n'était mal intentionné. Les années ont passé, Matéo est plus vieux, et les bonnes intentions sont un peu moins décomplexées. Mais je sens toujours le poids du jugement peser sur mon esprit, sans parvenir à déterminer si c'est moi-même qui m'impose ce fardeau, ou s'il me vient d'ailleurs.

Ma voiture de fonction se stationne devant ma porte et je n'arrive pas à me défaire de notre étreinte. Je voudrais m'extraire de moi-même et flotter jusqu'à Québec, puis enfiler un corps de rechange que je piloterais à distance pendant que ma chair, mes muscles, mon sang demeureraient ici, dans leur prison formée de nos deux squelettes confondus. Matéo s'endormirait dans mes bras et je le bercerais, l'esprit absent. Il resterait à jamais pour moi un enfant et je serais paisible, soulagée de m'oublier dans mon rôle maternel, soutenue par la rumeur millénaire des bonnes épouses. Ma tête se vide au rythme de la respiration régulière de Matéo. Je l'entraîne sur le divan et nous

nous lovons l'un contre l'autre. Je caresse doucement les cheveux de mon fils, profitant de la magie fragile qui nous tient quelques instants. Je lui demande:

— Est-ce que tu es fier de moi?

— Oui, répond-il après quelques secondes.

— C'est pas tout le monde qui a une mère ministre.

— Oui.

— C'est important, mon travail.

— Je sais. Tu es une big shot.

Mon rire sonne comme une chaîne qu'on traîne par terre.

— Comment ça va à l'école?

— Correct, lâche-t-il.

— T'aimerais qu'on déjeune au resto? Tu manquerais rien que la première période...

— Maman, c'est l'examen du ministère ce matin.

Je me mords la lèvre.

— Tu veux que j'appelle le ministre de l'Éducation? Que je lui demande de te signer une exemption?

— Oui, bonne idée, ça, me nargue-t-il.

Je soupire. Comment fait-il pour être aussi grand et, en même temps, pour tenir encore dans mes bras? Le sommeil se dissipe et Matéo se reprend. Il se lève, me dit qu'il doit réviser un peu, j'entends la porte du frigo, le lait qui coule dans son bol de céréales. Il n'a pas besoin de moi.

Je tire sur la poignée de la portière. Patrice et moi échangeons quelques mots avant que je ne retrouve le silence plein de l'habitable, où je coïncide vraiment avec moi-même. Je navigue distraitemment sur mon téléphone. Plus tard, j'allumerai mon ordinateur, je prendrai mes courriels, je me construirai une carapace, je fourbirai mes armes. Sur les réseaux sociaux, ça explose: une troisième vague de dénonciations. Marianne m'a ajoutée à un groupe secret – mais pas si secret que ça, puisqu'il contient déjà plusieurs centaines de membres –, où les gens partagent des histoires d'abus dans le milieu littéraire, dans une illusion de confidentialité et de sécurité.

Comme lors des deux premières vagues, je me tiens un peu à distance. Je comprends le besoin qu'ont les gens de s'exprimer, l'envie de défolement collectif, mais à quoi cela servira-t-il? À quoi bon lire tous ces témoignages, qu'est-ce que je pourrais bien en faire? Je saurais que tel auteur ou tel éditeur a commis des actes dégueulasses, et ensuite? Il me sera impossible de lui parler, de lui serrer la main, le malaise sera immense. Je préfère ne pas savoir.

Je leur souhaite ce qu'il y a de mieux, à ces nombreuses femmes qui parlent. Mais je sais pertinemment que rien ne changera. Au pire, elles seront traînées dans la boue, au mieux, leur agresseur le sera; mais le monde continuera à rouler, comme il l'a toujours fait, sur les corps et les esprits

brisés par le narcissisme de salauds à l'égo surdimensionné. Prendre un de ces salauds pour le clouer au pilori, ça ne servira personne. Ses semblables le pointeront du doigt comme une anomalie, sans prendre la peine de se regarder dans le miroir. Ils crieront au loup pour se camoufler dans la masse. Ils se contenteront de soupirer: ouf, cette fois-ci, ce n'est pas eux, ils l'ont échappé belle. Ils passeront à côté de l'essentiel. Ce qu'il faudrait, c'est qu'ils prennent un temps d'arrêt et observent. Écoutent. Réfléchissent. Réparent. Qu'ils mesurent leur part de responsabilité dans cette machine bien huilée, qu'il leur incombe de refuser, même si celle-ci les prend au piège dans un rôle infâme. C'est ce qu'ils devraient faire, tous les salauds de ce monde, mais ça n'arrivera pas. Les vagues de dénonciations ne mèneront à rien d'utile. Sans compter qu'il faut être en mesure d'absorber tous les chocs subséquents si on prend le parti de dénoncer; et ça, moi, je n'aurais jamais cette énergie-là.

Ça me fait penser à cet article sur lequel j'étais tombée par hasard, il y a environ cinq ans. Par hasard? Peut-être pas. L'article était là, innocent, un onglet ouvert parmi tant d'autres. Ce titre avait attisé en moi quelque chose d'autre que la curiosité macabre qu'on peut ressentir face à un fait divers un peu glauque. J'étais revenue vers ce texte, je l'avais lu, puis relu. Je comprenais ce qui s'était passé mais je n'étais pas satisfaite, les lignes renfermaient un secret, je revenais à deux ou trois petites phrases qui me chicotaient sans que je sache pourquoi. J'avais envoyé le lien à Phil. Dans le courriel, je lui avais écrit quelque chose du genre: j'aimerais qu'on parle de ça. Il n'a jamais répondu. Je lui ai demandé plusieurs semaines plus tard s'il l'avait bien reçu. Oui, il l'avait bien reçu. Il n'avait pas trouvé pertinent qu'on en parle. C'est ce qu'il avait dit, d'un ton bourru. Puis un jour, plus tard, je ne sais plus quand, dans quel contexte, il s'était fâché, m'avait accusée d'avoir passé des sous-entendus insultants avec cet article, de fabriquer des histoires dangereuses, il ne savait pas ce que j'insinuais exactement. Je m'étais heurtée au mur de sa colère et il n'y avait rien d'autre à faire.

J'ignore quelle curiosité m'habite aujourd'hui quand je pianote sur mon téléphone pour tenter de retrouver l'article en question. Il ne faudrait pas que j'oublie d'effacer mon historique de recherche, me dis-je en tapant les mots «asphyxie godemiché condamnation» sur Google. Le couple pratiquait l'asphyxie érotique. L'homme étranglait la femme jusqu'à ce qu'elle perde conscience, puis il la pénétrait. Elle a porté plainte la fois où elle s'est réveillée ligotée, un gode planté dans l'anus. Après un chassé-croisé de condamnations et d'appels, la Cour suprême du Canada a tranché, à six juges contre trois, qu'une personne inconsciente, même si elle a donné son accord au préalable, ne peut pas consentir à un acte sexuel.

Et puis, la navigation me mène à une chronique datant de la même époque. Le journaliste, bien connu pour ses chroniques sur les causes juridiques, s'insurge contre ce jugement. Il trouve douteux que la femme ait attendu plusieurs années avant de dénoncer l'agression et, surtout, qu'elle ait choisi de franchir le seuil du poste de police au moment où elle était en guerre

contre son conjoint pour une histoire de garde d'enfant. Classique, s'insurge le chroniqueur. Un autre cas de fausse accusation dans le contexte d'une querelle de séparation. Attention, Messieurs, si vous embrassez votre blonde avant d'aller travailler, assurez-vous qu'elle est bien réveillée, ironise-t-il. Je ferme la page. Je regarde par la fenêtre. J'essaie de ne penser à rien. Je ne veux pas me mettre en colère. La chronique est vieille, l'homme a peut-être fait du chemin depuis.

Et je relis l'article originel, celui que j'ai envoyé à Philippe il y a cinq ans. Je relis encore une troisième, puis une quatrième fois. Je pense à cet homme qui a fait l'amour à une femme inconsciente. J'imagine ce que c'est qu'un corps qui ne répond plus, un corps dont on est maître et dont on peut disposer en toute liberté, sans devoir affronter de jugement, de regard extérieur. Tout-puissant, on manipule et retourne, on joue, on prend possession, pendant que l'être aimé s'abandonne dans une confiance absolue. Il n'y a plus personne pour nous faire douter de notre performance, plus personne pour nous demander telle chose, ou nous refuser telle autre. Quelle liberté enivrante: jouir de soi-même par-dessus l'absence de l'autre, qui nous aime à ce point qu'elle s'offre tout entière, qu'elle se retire d'elle-même pour se donner à nous. Elle accepte de ne plus exister et c'est par amour qu'elle le fait, comment pourrait-il en être autrement? Pour quelle autre raison pourrait-on consentir à ça? Par amour.

Mais elle a porté plainte à la police. L'article mentionne aussi qu'elle s'est rendue au poste après une dispute où il l'a menacée de lui retirer la garde de leur enfant. Entre les lignes se dissimule à peine une condamnation: cette femme aux pratiques sexuelles douteuses est une mauvaise mère et une belle hypocrite. Oui, c'est bien là, le chroniqueur n'a pas eu à se pencher bien loin pour ramasser son opinion gluante. La défense de l'homme s'élève: pourtant elle voulait, je vous jure qu'elle voulait, messieurs et mesdames les juges. Elle l'a dit une fois, avant. Mais la loi est claire, on exige un consentement de tous les moments, tant pis pour lui. Entre les lignes, on serait presque navré, ce serait lui, la vraie victime. Il se serait fait avoir.

Et moi, je me demande quel était le sujet de la dispute qui l'a mené, lui, à cette menace sauvage: lui enlever son enfant. Je me demande ensuite quelle dose de courage il a fallu que cette femme amasse pour entrer dans un poste de police, s'asseoir devant des agents en uniforme qui la regardent peut-être avec curiosité, avec ironie, ou encore avec indifférence, sûrement avec un doute raisonnable, prêts à ériger le rempart de la présomption d'innocence, et pour dire devant eux: mon conjoint me viole. Il aime serrer ma gorge, me couper l'oxygène, et moi aussi j'aime ça, la jouissance est explosive, il domine et je lâche prise sur tout. Mais je pense que c'est allé trop loin. J'ai perdu connaissance. C'est arrivé plusieurs fois. Je n'y ai rien vu de mal au départ. Après tout, qu'est-ce que ça change, si ça peut faire son bonheur, pourquoi lui retirerais-je ce simple plaisir? Sauf que j'ai commencé à penser, est-ce que c'est suffisant, que ça ne me dérange pas? Est-ce que moi, j'aimais

ça? Je ne le savais plus.

Et puis cette fois-là, je me suis réveillée les bras attachés dans le dos. Les liens ont marqué ma peau, mon épaule était en extension, j'ai eu mal pendant plusieurs jours. Il avait lubrifié le gode, oui j'aime ça comme ça parfois, par en arrière, j'aime ça pas tout le temps mais parfois, je ne peux pas l'expliquer ce qui fait que des fois oui et d'autres non. Je ne peux pas l'expliquer même s'il insiste, parce que lui, il adore me faire ça, il n'y a rien qui lui procure davantage de bonheur. Il veut me donner ce plaisir, dit-il, un plaisir sale et interdit, que je ne me permets pas à moi-même. Il veut m'ouvrir, je ne jouis pas toujours et c'est un problème pour lui, il veut savoir pourquoi, il veut trouver comment. Il dit que ça le stresse de ne jamais savoir si cette fois-ci je dirai oui, encore, continue, ou si je lui demanderai d'arrêter, ça l'empêche de se laisser aller parce qu'à tout moment je peux couper son élan, ça l'indispose. Il dit qu'évidemment, il le sent quand je ne suis pas enthousiaste, même si je ne le dis pas, et à ce moment-là ce n'est plus pareil. Il se sent pris en faute, comme si je lui reprochais son désir.

Alors je cède, de plus en plus souvent, je cède, j'y mets du mien, je me concentre pour parfaire ma performance, et quand mon cerveau manque d'oxygène, tout se relâche en moi et j'accepte pour de vrai, je touche mon propre bonheur en renonçant à tout, j'arrête de penser et ça me libère. Et à ce moment-là, il m'aime tant, il me le répète encore et encore. Il est heureux, tout devient plus facile, la vie est soudainement un univers charmant. Il joue avec notre enfant. Il me caresse les épaules pendant que je fais la vaisselle, il m'offre de plier le linge. Je lui donne ce qu'il veut et il me récompense. J'ignore la boule de tristesse qui durcit dans mon ventre, je jure que je l'ignore bien depuis longtemps, je suis très bonne pour faire semblant qu'elle n'est pas là. Si la mélancolie prend le dessus, il me sert un verre de vin, une bière, un gin. Il me rassure si j'ai des doutes sur ma médication, il ne pense pas que je devrais arrêter de prendre mes antidépresseurs, je ne suis pas encore prête, c'est pour moi qu'il dit ça, il déteste me voir dépressive, ça le tue parce qu'il m'aime tant. Il ne veut pas que je prenne des risques, que je me mette des objectifs déraisonnables, il est inquiet pour ma santé mentale et je suis bien, ici, à la maison, avec lui. Je suis une femme aimée. Je voudrais le croire, je fais tout pour le croire, mais le problème, c'est mon corps. C'est comme s'il avait sa propre volonté. Mon corps, je le quitte quand mon conjoint m'étrangle et alors, ça réagit, ça me punit. Les nausées, l'insomnie. Les maux de tête. J'en ai parlé, il s'est fait compréhensif et doux pour mon bien, la solution était simple: je devais apprendre à lâcher prise encore plus. J'aurais bien voulu le faire mais je ne savais pas comment. Il a insisté, si je voulais vraiment, je saurais, j'étais inadéquate dans mon sexe mais avec des efforts, j'y arriverais.

J'ai dit: je ne suis pas sûre que ça me plaise toujours. J'ai dit encore: on pourrait arrêter? Je voudrais arrêter, s'il te plaît, je le lui ai dit comme ça. Il est devenu boudeur, renfrogné, bien sûr qu'on peut arrêter, si c'est ce que tu

veux. Mais au lit, il me supplie, il geint. Sa main se pose sur ma gorge et de l'autre il m'excite, il insiste un peu, il serre plus fort, je veux faire le signal pour qu'il arrête mais j'hésite, il sera de mauvaise humeur, un peu brute et mécontent, et puis tout à coup c'est trop tard, je disparaïs. Quand je me réveille, je suis à plat ventre et il se masturbe en enfonçant et retirant le gode, et quand il est au bord de la jouissance, il l'enfonce encore plus en même temps qu'il soulève mes hanches et me pénètre, c'est comme s'il avait deux queues et je ne sais pas si ça fait mal ou si j'aime ça, j'ai peur que mon visage disparaisse tout à fait dans l'oreiller, comme dans un rêve: je suis ailleurs, et en même temps présente dans mon corps.

Je crois que oui, j'ai joui, est-ce que c'est important? Il aime quand ça gicle, il cogne au fond de moi avec rage jusqu'à ce que ça sorte, que je pleure de partout. Après cette fois je ne voulais plus, de cela, j'en suis certaine. Les disputes sont devenues terribles. Il n'y avait plus de gestes tendres entre nous. C'est comme si des éclats de verre cassé nous entouraient, à chaque geste il fallait faire attention, bouger lentement, minimiser les risques, soigner les incartades. Il me crie maintenant qu'il en a besoin, que je lui refuse quelque chose de nécessaire à son bien-être. La sexualité c'est un besoin de base de la pyramide de Maslow, au même titre que la respiration: l'un comme l'autre, ça ne se négocie pas. Il a perdu sa concentration au travail, il n'a la tête qu'à ça parce qu'il est en manque, et si on le renvoyait, s'il perdait son emploi parce que je refuse de le soulager, y ai-je pensé à ça? Quand je voudrais plier pour obtenir la paix ou que je laisse sa voix prendre le dessus sur la mienne, quand l'envie de disparaître me prend encore, je me souviens de ce que j'ai dit, je l'ai mis dans les mots et ça ne s'efface pas, les mots, je l'ai dit que je ne voulais plus. Il se plaint parce qu'avant, j'avais dit que je voulais, alors il ne sait plus, comment savoir avec les femmes. Mais il ment. Il sait. Il sait, parce que moi je le sais, et je le sais parce que je l'ai dit.

J'éteins mon téléphone. L'article ne dit pas ce qui amène une femme à franchir le seuil du poste de police. Ce récit-là reste à inventer, parce que bien peu de gens se soucient de l'entendre. Mais les mots choisis par le chroniqueur, et même ceux du journaliste objectif, convoquent une version précise de l'histoire qui a été plantée ici et là, répétée comme un motif universel qu'on ne remarque plus, dont on peut remplir les trous par soi-même, tellement on le connaît. Moi, je refuse cette version-là. Non, cette femme n'est pas entrée dans le bureau des flics perchée sur ses talons hauts, balançant sa sacoche au bout de son bras, retouchant son rouge à lèvres en attendant que l'agent de police Machin vienne prendre sa déposition, avec le sourire mauvais de celle qui prépare une bonne vengeance. Non. Je refuse d'adhérer à cette version des faits. Elle s'est échouée au poste avec l'énergie de la naufragée qui choisit de ne pas couler, brave et épuisée. Même si la seule bouée qu'on lui tend risque de lui brûler les mains et de lui écraser le cœur. Même si elle sait qu'elle avalera des litres de fiel et de boue si elle lutte

pour garder la tête hors des flots. Elle ne coulera pas.

3

Quand j'arrive au monastère, quatre personnes m'attendent en petit groupe serré, au bord du chemin qui mène à l'entrée principale. Le temps est venteux. En sortant de la voiture, je retiens les pans de mon manteau pour qu'ils ne s'ouvrent pas sur ma poitrine. Caroline me suit de près pendant que j'avance, un sourire aux lèvres et la main tendue. Pendant tout le trajet, qui a duré une heure et demie, j'ai révisé le dossier à fond. J'ai désormais l'impression d'être née dans la section «Archives patrimoniales» de la Grande Bibliothèque. Je serre des mains, adresse autant de «enchantée» que je le peux. Tandis que nous nous dirigeons lentement vers l'entrée, le groupe se presse autour de moi comme des enfants qui se collent à la maîtresse d'école pendant la récré.

Comme je suis toujours angoissée à l'idée d'oublier les noms de mes interlocuteurs, j'ai développé un truc mnémotechnique: Guy a les cheveux gris, Manon coincée dans le cabanon, Yves va finir ivre, Jean-Pascal pédale. Pendant qu'ils m'expliquent à tour de rôle l'origine de leur passion pour le monastère, je continue à leur attribuer les caractéristiques des rimes que m'ont inspirées leurs prénoms. Manon-du-cabanon ne dit pas un mot, comme si elle était enfermée en elle-même. Yves-ivre parle fort, d'une voix un peu traînante. Je comprends vaguement que pour lui, c'est une affaire de principe, on en a assez des gens de l'extérieur qui viennent changer nos paysages. À un moment donné, trop c'est trop, il faut savoir imposer des limites et les faire respecter. Jean-Pascal parvient à l'interrompre avec douceur; c'est un jeune homme dont le regard foncé, ourlé de longs cils, conserve quelque chose de naïf. Son nez retroussé, son sourire facile lui donnent une aura d'enfance, de gentillesse épargnée par les coups durs de la vie. Il s'intéresse aux questions de patrimoine en dilettante à cause d'un cours complémentaire qu'il a suivi au cégep. Il s'est installé dans la région avec sa blonde, ils attendent leur premier enfant. Il porte un manteau sport, il a l'air en forme, je décide mentalement qu'il s'agit d'un cycliste, voilà: Jean-Pascal pédale. Guy a vraiment les cheveux gris, c'est le plus facile à retenir. Il parle d'une voix posée. Il tient à la main une enveloppe dans laquelle il a compilé des documents qui plaident en faveur de la conservation du monastère. Il est mince, pas très grand. Par ses gestes autant qu'à travers ses paroles, il semble très investi. C'est clairement

le vieux sage du groupe. Il porte des jeans et des souliers de course noirs, une canadienne fatiguée, un foulard enroulé lâchement autour de son cou. Il me plaît instantanément.

— Et vous, Manon?

Elle hausse les épaules.

— J'ai eu le cancer l'année dernière, rétorque-t-elle sans autre explication.

On franchit la clôture de métal qui a été laissée entrouverte à notre intention. Je m'arrête à quelques mètres du monastère, en prenant le temps d'observer son architecture. La bâtisse est majestueuse. Deux ailes rectangulaires, un peu avancées, encadrent la partie centrale qui s'érige en pointe au-dessus de l'entrée principale. La façade est percée de fenêtres qui répètent la silhouette des trois portes: une base rectangulaire, dont les côtés s'élèvent pour former un ovale. Une tractopelle est stationnée près de l'aile droite, comme un énorme insecte endormi. J'imagine le boulet de démolition qui fera les premières brèches et un frisson me parcourt l'échine. Le monastère est un pachyderme qui attend calmement sa mort, peu ému des fourmis qui s'agitent dans l'espoir de lui sauver la vie. Je gravis le large escalier aux rampes de pierre. Le promoteur nous attendait, il ouvre la porte dès que j'atteins le perron. Il est nerveux, évidemment mécontent, mais résigné face à ma décision d'imposer une halte aux travaux. Je sais que la perspective de ma visite des lieux ne le réjouit pas, mais qu'il a obtempéré sans opposer de résistance. Dans un esprit de bonne collaboration, de recherche de solution, a-t-il précisé à Caroline.

Dès que nous empruntons le premier corridor, je comprends mieux sa nervosité. Dire que l'endroit est majestueux ne lui rend pas justice. Chaque passage, chaque entrée, chaque couloir respire le calme et l'abnégation. On se tait. On est tellement habitués aux espaces délimités par des lignes droites, ici les voûtes successives et les vastes corridors imposent le respect. Les murs sont blancs, les planchers de bois foncé brillent toujours malgré leur âge avancé. Je ne saurais le dire autrement: il me semble que je respire. Guy m'observe du coin de l'œil.

— Ça ressemble pas aux photos qu'on vous a montrées, hein?

Je hoche la tête. Dans le dossier, il n'y avait que les images d'une cuisine défraîchie, de salles communes délabrées et de salles de bains en piteux état.

— Chaque année, énonce-t-il à voix basse, les sœurs ouvraient les portes du monastère à la fin de l'été. La messe était célébrée dans la chapelle – on y arrive, vous allez voir –, et puis il y avait une épluchette de blé d'Inde dehors. Depuis que je suis tout petit, ça marque mon souvenir du retour à l'école. On savait que les vacances allaient s'achever quand venait le temps d'aller visiter les sœurs.

Je peux presque les voir, les familles qui déambulent dans les couloirs, les paroissiens assis très près les uns des autres sur les bancs devant l'autel.

— Je peux pas me souvenir d’une seule sœur en particulier, reprend Guy. Elles faisaient toutes partie du même ensemble, comme un nuage de gentillesse et de discrétion. On les croisait à l’épicerie, à la quincaillerie. Elles nous souriaient. On les aurait adoptées comme grands-tantes, vous savez, dans chaque famille il y en avait une qui était restée institutrice toute sa vie et qui passait une retraite calme à jardiner, à nous faire des biscuits après l’école. Ça nous manque, depuis qu’elles ont disparu de notre quotidien. On s’en est pas aperçu au début. Elles étaient de moins en moins nombreuses. Celles qui restaient avaient l’air fatiguées. Et puis, elles sont parties vivre à Québec, et le monastère a été fermé. Ça m’a pris au moins un an pour réaliser qu’elles avaient disparu. Elles se sont juste évanouies.

À la chapelle aussi, la simplicité prime. Rien à voir avec le débordement ostentatoire des cathédrales et des basiliques, dont la beauté est une surcharge de virtuosité artistique. Ici, deux rangées de bancs en bois se font face, de part et d’autre de la salle. Au bout d’une large allée qui les sépare, l’autel, comme un bureau de bois minimaliste, attend son officier. Les tuyaux de l’orgue dépassent à l’étage et répètent ce mouvement qui tire nos esprits vers le haut, où des poutres à la géométrie équilibrée s’entrecroisent pour soutenir la voûte. Rien ne nous enferme ici. Je me demande soudain, aurais-je choisi de prendre le voile si j’étais née à une autre époque? Contrairement à l’Assemblée nationale, où sont célébrés les grands hommes qui ont formé notre histoire et notre nation, l’endroit donne envie de disparaître dans le collectif, de se quitter soi-même pour ne plus jamais être seule. Il me semble que de m’y abîmer, loin des feux de la rampe, serait reposant.

Nous continuons notre tournée, jusqu’à la cuisine et au réfectoire. Je reconnais les images fournies par le promoteur aux médias qui couvrent l’affaire. On se croirait dans une école des années soixante. Le linoléum brun répète un motif floral qui laisse présager le psychédéisme hippie. Les tables pliantes, auxquelles sont fixés des bancs noirs sans dossier, sont accotées au mur du fond. La cuisine est toute en inox, avec des comptoirs beiges. Je me souviens d’avoir pensé, en visionnant le reportage, que la démolition ne causerait pas une très grande perte.

Je serre la main du promoteur, qui nous a suivis pendant le tour. Je suppose qu’il aurait voulu nous pointer quelques problèmes, de l’usure, des travaux à entreprendre. Mais il n’a pas osé. Je ne peux pas croire qu’il soit complètement insensible à la majesté tranquille qui imprègne les murs du monastère. Je répète que j’attendrai avec impatience le nouveau rapport et qu’une décision sera rendue sous peu. En réalité, de nombreux organismes indépendants ont déjà déposé des mémoires au ministère. Une entreprise choisie par le promoteur nous a aussi fourni sa propre contre-expertise, soutenant que l’architecture n’avait rien de notable à préserver, et que les travaux de réparation seraient trop coûteux par rapport à la valeur de l’immeuble. Je me souviens à contrecœur de mon mandat: effrayer un peu le

promoteur pour qu'on lui soutire une promesse de logements abordables. Mais je me répugne à donner de faux espoirs à Guy, Jean-Pascal, Yves et Manon. Le petit groupe me suit jusqu'à ma voiture. Jean-Pascal insiste encore sur l'importance de préserver les lieux. Quant à Manon, elle ne dit toujours rien, mais c'est son regard bleu acier, ses traits fatigués qui me hantent tandis que la voiture de fonction reprend la route de Québec. Je me retourne et leur fais un petit signe d'au revoir. Manon, sous sa tuque et son foulard qui cache le bas de son menton, le corps enveloppé d'un long manteau beige, lève la main. Elle ne l'a toujours pas baissée quand la voiture tourne sur la route de campagne, et qu'ils disparaissent tous les quatre derrière les arbres bordant le terrain du monastère.

4

Jamais je n'aurais cru qu'un jour j'assisterais à tant de remises de prix, de lancements et de vernissages. J'adore ça. On me demande toujours de prononcer quelques mots. Je me débarrasse de cette tâche de bonne grâce en lisant avec le plus d'authenticité possible le discours écrit par le département des communications de mon ministère. Ces cérémonies et ces cocktails me font penser au tourbillon d'émotions qu'on trouve dans les aéroports. Dès qu'on y met les pieds, on est traversé par un grand pot-pourri d'émerveillement incrédule et d'espoirs déçus, et aussi, d'ennui poli chez ceux qui exercent ce métier depuis trop longtemps pour se rappeler l'excitation des premières fois.

La communauté artistique du Québec a sa propre hiérarchie. Je réussis souvent à me faufiler, pas anonyme mais inaperçue, pour épier les conversations, papillonner d'un groupe à l'autre, glaner ici un échange froid entre d'anciens amis devenus rivaux, et là-bas, la promesse d'une collaboration, la jeune artiste doit se pincer pour y croire, la voilà en face de celle qui l'inspire depuis ses premières heures sur les bancs de la Faculté des arts. Lors de ces événements, je peux me faire toute petite, observatrice discrète. Les artistes n'ont vraiment rien à faire de ma présence. Les seuls qui ont un intérêt à venir me parler sont ceux qui travaillent pour des organismes culturels. Toute occasion est bonne pour me faire part des angles morts de tel programme, ou de l'insuffisance du financement de tel autre. Il m'a fallu peu de temps pour comprendre que les brèves paroles qu'on échange justifient le prix du billet qu'ils se sont procuré pour être là. C'est entre autres pour ça qu'ils paient: pour parler avec moi.

C'est pourquoi je préfère, et de loin, les événements de plus petite envergure. Lorsque mon horaire le permet, j'aime débarquer à l'improviste. Mon attaché politique explique aux organisateurs que j'ai pu me libérer à la dernière minute, et que *comme la ministre trouve votre événement très intéressant, elle a insisté pour être présente*. Moi, je préférerais entrer sans rien dire, être là comme n'importe qui, serrer deux ou trois mains à la toute fin, juste avant de m'en aller. Mais le personnel politique sait faire feu de tout bois et je suis contrainte au jeu des prises de photos et du commerce de

visibilité sur les réseaux.

Une seule fois, j'ai tenté l'expérience. C'était à un vernissage à la Maison de la culture de mon quartier. Patrice allait me déposer devant chez moi quand j'ai changé d'idée à la dernière minute. La galerie n'était pas très loin. Je serais rentrée en dedans d'une heure, deux tout au plus.

À la galerie, la salle était presque vide. Quelques personnes conversaient, un verre de vin à la main, près des portemanteaux. Deux autres, un peu plus loin, riaient devant une immense toile où l'artiste avait peint un visage par-dessus l'impression floue et très pâle d'un paysage urbain. Les œuvres étaient magnifiques. Des traits de pinceau minimalistes ébauchaient des visages graves qui vous fixaient de leur regard profond. Je déambulais d'une toile à l'autre, en prenant mon temps devant chacune d'elles, me laissant porter par la musique classique qui jouait en sourdine. Je me suis attardée un peu plus longtemps devant l'image d'une jeune fille au regard déterminé. Son expression traduisait cette sagesse un peu dure, propre à ceux qui ont vieilli trop vite, sous le coup d'un destin qu'on imagine forcément malheureux. Je me demandais si cette enfant sans âge avait réellement existé, et quel genre de vie elle avait menée. Tandis que je me perdais dans sa prunelle verte, l'arête de son nez retroussé, un peu arrogant, j'ai vu du coin de l'œil un homme se placer près de moi. Au début, ça ne m'a pas dérangée. Mais peu à peu, son immobilité, miroir de la mienne, comblait l'espace, jusqu'à prendre toute la place. Je n'arrivais plus à être seule devant l'œuvre. Je me trouvais stupide d'être irritée de sa présence. Il avait bien le droit, comme moi, de prendre son temps devant un tableau qui lui plaisait. Qu'il se tienne près de moi alors que la galerie était presque vide, c'était un hasard, et j'étais bien puérile de m'en offusquer. Pourtant, je n'y pouvais rien, le charme était rompu. Ma rencontre avec la jeune fille s'était évaporée. Je me suis tournée vers l'inconnu et je l'ai regardé droit dans les yeux. Il n'a pas bronché, c'était comme s'il n'attendait que ça. Sa tignasse striée de mèches très blanches était dépeignée, ses joues mal rasées, et son regard bleu acier.

— C'est mon préféré, ai-je dit.

Sans dire un mot, il a dirigé son attention sur le visage devant nous. La fille me regardait maintenant avec défi, comme si elle avait remporté une victoire contre moi. J'avais cru que l'homme voulait engager la conversation. Son attitude brusque me laissait un peu humiliée. Je me suis éloignée d'un pas vif. Le son du piano a diminué : l'organisatrice de la soirée, une femme au veston rouge qui portait d'énormes boucles d'oreilles, nous proposait de nous approcher. Le public était maigre, une dizaine de participants tout au plus. J'ai repéré l'homme qui m'avait tant irritée, il se tenait à gauche, près de l'organisatrice. Il se tient trop près d'elle, ai-je estimé. Puis j'ai compris, à la façon dont la femme louchait vers lui tandis qu'elle faisait une rétrospective du travail de l'artiste, que c'était lui, le peintre qui exposait ce soir. Il hochait la tête pendant l'énumération de ses distinctions.

Il a ensuite pris la parole, sa voix était grave et envoûtante. Le menton légèrement relevé, il expliquait la démarche qui l'avait mené à cette nouvelle esthétique, et j'aurais juré qu'il faisait exprès de ne pas me regarder, de toujours laisser son regard se poser juste au-dessus de ma tête. Après son allocution, j'ai attendu que les quelques invités se dispersent pour m'approcher de lui et de l'organisatrice. J'ai pensé qu'elle me reconnaîtrait peut-être, mais non, elle ne savait pas qui j'étais, elle me traitait comme n'importe qui. Le peintre m'a enfin regardée dans les yeux et m'a souri. Il m'a tendu la main.

— Je suis désolé, pour plus tôt. J'ai cette mauvaise habitude de nourrir ma vanité en profitant des gens qui observent mes toiles. J'espère que vous me pardonneriez ce petit défaut. On récolte si peu de fruits pour tout ce travail.

L'organisatrice a été attirée par un technicien qui avait besoin d'elle. L'artiste et moi sommes restés seuls.

— Qu'est-ce qui vous plaisait particulièrement chez Lenora?

J'ai compris que c'était le titre de la toile.

— Je sais pas, ai-je fait. Peut-être que ce serait à vous de me le dire.

Il n'a pas paru démonté par mon ton sarcastique. Il s'est tourné vers la toile et est resté silencieux pendant quelques secondes.

— Elle vous ressemble.

J'ai ri, davantage pour cacher mon malaise que parce que c'était drôle. Il n'était pas dupe.

— Quand j'ai connu Lenora, elle n'avait que huit ans. Vous avez la même force brute.

Il a pris mon bras et m'a amenée avec lui d'un pas lent, plus près de Lenora.

— Tout à l'heure, vous ne saviez pas qui j'étais, et j'aurais aimé avoir votre opinion sincère sur mes tableaux. Maintenant, c'est trop tard. Ça me désole. Est-ce que je pourrais compter sur votre honnêteté?

J'ai dégage poliment mon bras.

— Je suis loin d'être une experte, me suis-je défendue.

— Ça fait rien. J'en ai assez, des commentaires d'experts. Je préfère celui des gens ordinaires. Autour d'un verre, peut-être?

Pour une raison que j'ignorais, je ne me sentais pas le droit de refuser carrément. Alors je me suis défilée en prétextant que je devais rentrer.

— Une autre fois, alors? Laissez-moi votre numéro.

Puis il a ajouté:

— Vous savez, je ne propose pas ça à toutes les belles femmes qui admirent mon art.

Il avait l'air fier de son coup, fier de sa prétention, de son arrogance qui, croyait-il, le rendait irrésistible. Il n'avait aucun doute, il dominait la situation.

Ça m'a fouettée. J'ai décidé de jouer le jeu.

— D'accord. Je vous laisse mes coordonnées.

J'ai tiré de ma sacoche la petite pochette de cuir dans laquelle je rangeais mes cartes d'affaires. Je lui en ai tendu une et j'ai attendu avec une satisfaction patiente qu'il en prenne connaissance, qu'il voie ces mots par lesquels j'allais gagner la joute: ministre de la Culture, et lui montrer qu'il n'était pas grand-chose à côté de moi. Je n'étais pas *ordinaire*, je voyais très bien les ficelles qu'il tirait. Avec un sourire exagérément candide, j'ai susurré:

— Vous parlerez à mon secrétaire. Avec un peu de chance, j'ai peut-être du temps libre dans six mois.

J'ai fait un petit salut de la tête et je l'ai planté là. Mais l'orgueil s'est rapidement estompé pour faire place au dégoût. Le hasard avait voulu que mon arme soit plus puissante que la sienne, mais pour gagner, il aurait fallu que je refuse de jouer.

Je ne sais pas pourquoi je repense à cette soirée, dont je n'ai parlé à personne au bureau, tandis que je me mets en route pour le Palais des congrès. Tout à l'heure, je prononcerai une allocution à l'occasion de la remise des prix annuels de Culture Montréal. Je frissonne, malgré le temps étonnamment doux pour la saison. Je respire profondément pour me recentrer, pour garder mon énergie. Je m'accroche à cet heureux hasard: Marianne, qui a remporté le prix l'année dernière, préside le jury ce coup-ci. Marianne sera là, et c'est un cadeau du ciel de pouvoir compter sur sa présence, parce que Ménard sera là, lui aussi. Assis à la même table que nous. Je me secoue, lassée de ce malaise qui persiste depuis trop longtemps. C'est exagéré. Il serait temps de passer à autre chose. Mais certaines blessures refusent de guérir avec le temps, et nous tiennent le cœur enserré.

Pour une énième fois, je sors la liste qui m'a été transmise quelques jours plus tôt. Avant de m'engager dans l'escalier roulant, je relis les noms des finalistes. Au milieu de la page, François Ménard, pour son dernier recueil de poésie. Je soupire de soulagement en me répétant qu'il n'a pas gagné. Ce n'est pas à lui que je devrai serrer la main sur scène à côté de la mairesse de Montréal, quand elle remettra au gagnant le grand prix couronnant le travail de l'artiste qui s'est le plus illustré au cours de l'année.

Un gardien de sécurité m'accompagne jusqu'au vestiaire puis à la table d'inscription, où on me remet un badge. La foule est déjà dense. Caroline m'attend près des portes doubles. Je la rejoins avec l'impression d'avoir trouvé une bouée en pleine mer. J'essaie de maîtriser le tremblement de ma main quand je la pose sur son épaule.

— Je suis fatiguée aujourd'hui. As-tu vu Marianne?

— Oui, elle est déjà à la table. Elle m'a dit qu'on pouvait la rejoindre quand on serait prêtes. Ça va commencer en retard, ajoute-t-elle en regardant sa montre.

On entre dans la salle. L'ambiance est feutrée. Les projecteurs attendent d'illuminer la scène pendant que les mains se serrent et qu'on s'échange des accolades. Ici, contrairement au petit vernissage de la Maison de la culture, je ne passe pas inaperçue. On s'empresse de m'accueillir, je souris, je fais semblant de reconnaître des gens, Caroline me manœuvre habilement pour que je ne reste jamais trop longtemps avec la même personne. On arrive enfin à la table d'honneur. Marianne est en pleine discussion avec la mairesse. Elles font toutes deux des gestes enthousiastes, rient fort, comme si elles se connaissaient depuis toujours. Je scanne la salle. Il n'est pas encore arrivé.

Des photographes nous mitraillent alors que la mairesse et moi nous saluons. Elle garde sa main dans la mienne plus longtemps que nécessaire pour permettre de bons clichés. J'aime l'énergie de cette femme. Les élections municipales auront lieu à la fin de l'année et elle gagnera sans doute à nouveau, pour un troisième mandat. Depuis son entrée à la mairie de Montréal, elle a pris quelques rides et probablement beaucoup de cheveux blancs sous sa teinture qu'elle garde très noire; mais la ville s'est transformée avec elle, et personne ne voudrait revenir en arrière. Ensuite, je salue Marie-Claude Roberge, qui est responsable de la culture au comité exécutif de la Ville. Nouveau cliquetis d'appareils photo. Madame Roberge doit approcher la soixantaine; il se dégage d'elle une solidité, une intelligence qui m'impressionnent. Je me sentirais presque intimidée, mais elle est trop chaleureuse pour que je m'en préoccupe longtemps. En me tenant l'épaule, elle me dit qu'elle est très impressionnée par le travail de mon ministère sur les règles d'attribution des subventions aux artistes. Elle cite les modifications que nous avons apportées aux programmes, les nouvelles politiques que nous avons implémentées. Heureusement, Caroline m'a remis des fiches qui résument la situation. Je remercie intérieurement les fonctionnaires qui les ont préparées. Moi aussi, je peux étaler mes connaissances, deviser de médiation culturelle et de rayonnement international.

— Et le monastère de Rondeauville? me demande-t-elle.

— Rien n'est encore décidé.

Elle hoche la tête d'un air entendu, mais je vois bien qu'elle connaît les rouages du métier. Sur son bureau aussi se retrouvent des dossiers remplis d'immeubles croulants, pas tout à fait patrimoniaux, mais pas loin, et elle doit choisir où va sa préférence, ceux qui mériteraient peut-être d'être sauvegardés et ceux qui seront abandonnés à la pelle mécanique. Elle aussi négocie avec des experts à géométrie variable, qui savent trouver des raisons pour justifier une issue ou l'autre, et elle doit peser le poids de chaque décision, le trou qu'elle creusera dans le budget de son administration. Et, bien qu'on aime croire qu'on ne se laissera pas guider par ça, le coût – ou le gain – politique de nos interventions nous trotte inévitablement derrière la tête. Après s'être heurtés à des portes fermées pendant des années, avoir essuyé tant de refus déguisés en délais additionnels, certains espèrent encore sauver les murs qui moisissent, les plafonds qui coulent, les fondations qui craquent. Il y a

quelque chose d'enivrant à être celle qui réalise le désir des autres. Satisfaire, remplir ses promesses, oui, mais aussi, se regarder dans le miroir le soir et se dire: ça, c'est moi qui l'ai fait, j'aurais pu refuser, quelqu'un d'autre aurait refusé; sans moi, ce ne serait pas arrivé. C'est un poison impossible à combattre, car il est intrinsèquement lié au système dans lequel nous évoluons. Certains politiciens y parviennent plus facilement que d'autres. Je doute qu'il y en ait qui s'en libèrent complètement.

On nous distribue des verres et des bouchées, dans le brouhaha de l'assemblée qui grossit. Je me concentre sur le visage de mon interlocutrice, en surveillant Marianne du coin de l'œil, pour m'assurer qu'elle ne s'éloigne pas trop. J'ai besoin de sentir sa présence. Lui, il n'est toujours pas là. Je le saurais s'il était arrivé. Il n'est pas du genre discret. Alors que je fixe le lourd bijou de céramique qui pend au cou de madame Roberge, je me demande si les proies ont un sixième sens qui leur indique la présence d'un prédateur. La nature permettrait-elle de désavantager le chasseur de cette façon? Ce ne serait pas logique. Les proies existent pour être attrapées. Sinon, à quoi serviraient-elles?

La mairesse apparaît à côté de madame Roberge, accompagnée d'un homme aux cheveux clairsemés, l'air sérieux, en veston-cravate. Je reconnais Francis Berthiaume. Nous avons participé à plusieurs tables rondes ensemble, pendant une tournée en Europe où nous faisions partie d'un groupe qui était supposé représenter les nouveaux visages de l'art québécois. C'est lui qui recevra le prix tout à l'heure. On se retrouve chaleureusement, même si j'ai conservé peu de souvenirs particuliers de lui. Sa musique ne me plaisait pas, c'est tout ce que je peux dire. La lumière baisse dans la salle, des techniciens montent sur scène et vérifient une dernière fois les connexions du micro. Le signal est donné, nous regagnons nos places. Celle de Ménard est toujours vide.

Soudain il est là, il se dirige vers sa chaise sans se presser, comme s'il était convaincu que l'événement ne pouvait pas débiter sans lui de toute façon. Je détourne le regard juste à temps pour éviter le sien. Le maître de cérémonie vient de souhaiter la bienvenue à tous, son timing est parfait. Le spectacle commence. Les numéros se succèdent, certains plus impressionnants que d'autres; la nourriture est succulente. À tour de rôle, on monte sur scène et prononce nos discours.

Quelques minutes plus tard, alors qu'on débarrasse les tables des assiettes et ustensiles ayant servi aux entrées, un homme tape sur l'épaule de Berthiaume et lui fait signe de le suivre. Curieuse, je les suis des yeux pendant qu'ils disparaissent derrière les portes battantes. Le temps passe, Berthiaume ne revient pas. Il a laissé son veston sur le dossier de sa chaise. Marianne se lève à son tour. «Viens avec moi», lis-je sur ses lèvres. Je la suis jusqu'au corridor près des salles de bains où, dès que nous sommes à bonne distance des employés, elle me montre son téléphone. La page est ouverte sur le site d'un quotidien montréalais. «Francis Berthiaume accusé d'inconduites

sexuelles.» Je ferme les yeux. Ça, encore. Ça, toujours. On ne s'en sort jamais. Je reprends le téléphone de Marianne. Je connais bien Felicia, la journaliste qui a publié l'article. On partageait parfois le micro et, une chose menant à l'autre, un café, une bière.

— Ça devait sortir demain, chuchote Marianne. Felicia a poussé, pour qu'on laisse pas la mairesse lui remettre le prix.

— C'est quoi le plan?

— On le décerne à celui qui est arrivé deuxième, répond-elle en détournant le regard.

Elle ne bouge pas, les yeux fixés sur un point du tapis, comme si quelque chose de fascinant s'y passait. Ma poitrine se compresse. Je m'approche d'elle.

— Marianne?

— C'est Ménard, lâche-t-elle enfin, en plantant son regard dans le mien.

L'air me manque tout à coup.

— Mais il est pas mieux que l'autre!

J'ai parlé plus fort que je ne l'aurais voulu. Elle pose ses deux mains sur mes épaules.

— Oui. Toi et moi, on le sait.

— Tout le monde le sait.

— Oui. Mais personne le dit.

Elle m'enlace. Mon corps est un bâton sec, une poutre millénaire qui refuse de craquer sous la pression qui l'accable. Je voudrais que Ménard disparaisse, que tous mes souvenirs liés à Ménard disparaissent. Je voudrais surtout pouvoir être indifférente. Ne plus sentir le sol qui se dérobe quand je suis en sa présence, ne plus m'effacer pour éviter de croiser son regard. Je ne veux pas créer un autre monstre, un autre génie déchu, un autre débat doit-on-séparer-l'homme-de-l'œuvre, c'est assez. Je refuse cette honte-là, que je porterais forcément si j'étais celle qui prenait la parole. Si je le dénonçais. Je ne veux que la paix, et de la délicatesse. Mais ça fait longtemps que les réserves de gentillesse se sont épuisées.

— J'y peux rien, Steph. Il est trop tard.

Elle s'écarte de moi, son corps quittant le mien crée un vide, un souffle froid qui me pénètre comme une lame. Elle me regarde à nouveau, on dirait qu'elle a vieilli brusquement.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

Je respire un grand coup, je prends appui à l'intérieur de moi, là où ça fait mal. Je cherche à absorber la douleur. À la déclarer mienne. Je ne cherche pas à l'expulser. Elle fait partie de moi. Je n'ai pas le choix, comme une soldate qui voit l'absurdité de ce qu'on lui demande d'accomplir, mais qui avance quand même. Je préviens Marianne:

— Je sourirai pas.

Nous retournons nous asseoir. Le veston de Berthiaume a disparu. Le regard de Ménard brille dans le noir. Je garde un visage de marbre en le félicitant avec le même enthousiasme que je mettrais à lui demander l'heure. Il tend le bras, remplit ma coupe de vin, lève la sienne. Je ne peux pas refuser, je trinque.

Je fais signe au serveur d'apporter une autre bouteille. Quand il la pose devant moi, je suis soulagée. La bouteille, ma douleur et moi, nous formons un trio familial. Son niveau est déjà bas quand vient le temps de remettre le prix. Caroline me regarde avec inquiétude. Je la rassure d'un sourire. Je suis une femme d'expérience, je ne titube pas en montant sur scène. J'enclenche le pilote automatique et j'avance. Mon visage s'illumine, fendu d'un immense sourire. Flanquée de madame Roberge et de Marianne, j'ai l'air ravie derrière la maîtresse qui présente le prix. Puis Ménard arrive, sous les acclamations de la foule. Il occupe la scène tout entière, rit trop fort. Madame Roberge le félicite en mentionnant rapidement, sans en donner la raison, que la plaque lui sera remise au cours des prochains jours. La maîtresse lui serre la main, elle place sa main droite dans la sienne, la gauche par-dessus, elle prend son temps, les appareils photo crépitent. Marianne se laisse faire quand il lui fait la bise. Puis il s'approche de moi.

Mon sourire ne fléchit pas. Sa main cherche ma taille, comme s'il avait droit à cette familiarité, et il m'attire à lui. Je suis plus rapide. J'ai déjà posé ma paume sur son épaule pour bloquer le rapprochement. Je saisis sa main tendue et la secoue un peu trop fort, et la relâche avec vitesse, comme pour me débarrasser d'un déchet collant. Puis je quitte la scène sans plus attendre, le sourire toujours figé sur mes lèvres. Je retourne à ma place, vide la bouteille dans ma coupe, et soupire enfin. Sa voix nasillarde, de là-bas, lit un extrait de son recueil. C'est probablement très beau.

À la fin de la cérémonie, Caroline me dit au revoir. La réception continue dans le petit salon attendant, où la musique joue plus fort, devant un bar qui, j'en suis convaincue, n'attend que moi. Je me dépose sans grâce sur un tabouret et je hèle le serveur. Derrière le bar, un miroir agrandit l'espace. J'y observe le reflet de mon visage béat, aux yeux fatigués.

— Tu sais que t'as pas du tout changé, me lance Ménard.

Il est apparu de nulle part, appuyé au bar, le coude nonchalamment posé contre mon bras. Je pouffe d'un rire traînant.

— Bien sûr que j'ai changé. Trente ans, ça ne s'efface pas.

— Tu es toujours aussi menue. Mignonne, avec ce petit truc tourmenté qui te va si bien. Non, t'as pas changé d'un poil.

Je ne m'empêche plus de le regarder. Je ne ressens rien. J'ai dans les veines le courage liquide de mes années d'adulte. Je n'ai pas à avoir peur de lui. Il ne peut rien me faire. Je finis mon verre et fais signe qu'on le remplisse à nouveau. Je sens que dans mes yeux, ça brille, ça brille mauvais. Je me prête

au jeu des retrouvailles; on se raconte nos vies pendant une bonne heure. Il me parle de ses enfants. De son poste d'enseignant au cégep. Il ne me pose pas de questions sur ma vie de ministre. Je lui donne quand même quelques détails sur mon quotidien. Je n'ai plus besoin de m'occuper de mon verre, il le fait pour moi. Au fil des gins et des vodkas, sa main se place de plus en plus souvent sur mon genou, quand il veut insister sur une anecdote. Je ris fort. Un signal d'alarme persiste pourtant en moi: je devrais m'en aller. Un détour à la salle de bains, et puis je rentre. Dans le corridor, je croise Marianne, qui me demande si ça va. Super, je lui crie sans m'arrêter. Je m'affale sur la cuvette, un peu décentrée, avec une fesse qui déborde du bol, je trouve ça hilarant. Au lavabo, je remarque les regards en biais des femmes qui se lavent les mains. C'est sans importance.

Au bar, Ménard m'attend avec un autre verre. Ma voix est trop aiguë quand je lui reproche de ne pas être raisonnable. Il m'enlace et glisse à mon oreille que ça fait si longtemps, il ne veut pas mettre fin à cette soirée, pas tout de suite.

— Je t'ai tant aimée, tu sais.

C'est comme ça qu'il fait fondre en moi ce qui s'était solidifié de peine et de misère, avec les années. Je voudrais m'effondrer, pleurer, être entourée de ses bras. Je voudrais qu'il ne me laisse plus jamais aller, et qu'on rattrape cette immense histoire d'amour laissée en suspens. Il m'aimait, il m'aime encore, je le sens au fond de mes tripes. Mes défenses tombent une à une. Une confiance aveugle m'envahit, je dois lui montrer ma blessure, il comprendra parce qu'il m'aime. Il saura quoi répondre, et on se retrouvera, après toutes ces années. Je laisse tomber d'une voix traînante:

— J'avais quinze ans.

— Et je t'aimais. Plus que j'ai jamais aimé personne. Tu m'as brisé le cœur, Steph.

— J'avais quinze ans. Pourquoi est-ce que ça te fait rien? Pourquoi est-ce que ça compte pas?

— Ça compte. J'ai attendu. Trois ans. Mais quand je suis revenu, t'étais déjà avec un autre gars.

— Et ça t'a pas pris de temps pour t'en remettre. Elle avait quel âge, la suivante? C'était sa première ou sa deuxième session de cégep, quand tu as mis le grappin dessus?

Autour de nous, les gens se taisent, les regards coulent vers nous. Je m'en fous. François a l'air blessé. Il retire sa main de mon dos. Ça me fouette, je veux lui faire encore plus mal. Je veux me venger de lui, pour m'avoir fait croire à cet amour que j'étais seule à vivre. Je porte un autre coup, je sais exactement ce que je fais.

— Ta fille, elle a quel âge, déjà?

Il absorbe le choc sans rien dire. Il n'y a plus aucune douceur en lui. Il ne

comprendra jamais ce qu'il m'a fait. Personne, non, ne le comprendra jamais. Personne n'était là pour écouter, pour voir. Pour me tendre une main et m'amener ailleurs. C'est peine perdue, on me dira: «Ah tu sais, dans ces années-là on ne se posait pas ces questions, c'était le temps d'avant Internet, une autre époque vraiment, on ne savait pas.» On me dira que j'étais incontrôlable, que je cherchais l'attention; eh bien, je l'avais trouvée. On en dira des choses, que je m'empresserai d'oublier, ou plutôt d'intégrer, ces remarques, je leur donnerai force de vérité. Ces voix vivront en moi, je les ferai miennes. Je n'ai été victime de rien. J'ai consenti à tout, j'ai tout voulu. Être son élève, être son élue. Il s'approche à nouveau, je ne résiste pas. Sa bouche se pose près de mon cou, sa respiration se pose sur moi, il me souffle:

— Ta mère savait que je t'aimais. Quand j'étais en France, j'appelais chez toi et je lui parlais. Je l'ai toujours vouvoyée, ça paraissait qu'elle aimait ça, c'est son genre de se faire vouvoyer par les bons garçons qui baisent sa fille. Je lui disais: «Madame, je suis amoureux de votre fille, un jour je vais l'épouser.» Ta mère le savait, elle te l'a jamais dit?

Je me concentre pour retenir mes sanglots. Je dois tenir bon, rien d'autre n'a d'importance. Ses lèvres se posent sur les miennes. Il m'embrasse longuement, d'un baiser tendre. Sa main sur ma taille, ses doigts, je ressens tout, une électricité qui promet d'arrêter le temps, de nous dérober au monde. Il n'y a plus de ministre. Il n'y a plus de prix, plus de Culture Montréal, plus de collègues qui me toisent d'un air navré. Il n'y a plus de discours à prononcer. Plus de quotidien domestique ni de bureau à Québec et, surtout, plus de va-et-vient entre ces deux pôles de mon existence. Une main se referme sur mon bras et me tire vers l'arrière.

— Qu'est-ce que tu fais? siffle Marianne.

Sans me lâcher, elle attrape ma veste, mon sac à main, me traîne à l'extérieur, me met dans ma voiture et lance un regard entendu à Patrice.

— Je passerai chez toi demain matin, me confie-t-elle en retenant la portière. Prends des Advil et va te coucher.

Elle hésite, puis se penche, m'embrasse, je vois dans son visage qu'elle n'est pas fâchée contre moi, c'est tout ce qui compte.

Je parviens à insérer la clé dans la serrure. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé à tanguer devant la porte.

Je me brosse les dents. Le dentifrice ne couvre pas le goût de l'alcool.

Je me cogne le pied contre une chaise. Ça fait du bruit, mais je n'ai pas mal.

Le plafond de ma chambre est penché. Mon corps est retourné, mon bras droit pend au bord du lit. Le plancher est frais sous mes doigts.

J'ai une mèche de cheveux dans la bouche. J'essaie de la recracher. Je balbutie à travers l'alcool que je suis un déchet. Je me dégoûte. Phil me berce:

«Chut, dis pas ça, tu es une femme merveilleuse, tu es belle, je t'aime.» Sa langue trouve la mienne et suce, aspire mes lèvres, mord ma peau.

Ses doigts. Écartent. Fouillent. Son râle. Comme un chiot qui veut téter.

Je ne sais plus où je suis. Dans la petite maison de cèdres? Dans mon souvenir, elle n'est pas si encombrée. Je dois contourner des boîtes, des meubles placés là sans raison, des montagnes de bibelots à demi brisés, pour arriver à la porte de ma chambre. Ce corps dans mon lit d'enfant, je le reconnais. C'est celui de Ménard. J'ai envie de lui, qu'il me prenne, je veux devenir une femme à travers lui. Il se tourne vers moi. Ce visage n'est pas le sien, les traits me semblent familiers, mais leur précision m'échappe.

— Petite salope, crache-t-il, l'œil excité.

Je le reconnais soudain.

— Je croyais que tu étais à Vancouver, dis-je.

Il repousse les draps et me fait une place près de lui.

— Je sais que tu aimes ça, souffle-t-il.

Je me couche et le lit devient immense, les draps comme des voiles qui me recouvrent, avec ces mots vicieux: ta mère le savait, comme je t'aimais.

J'ouvre les yeux, Philippe ronfle doucement, sa main sur l'oreiller, juste à côté de ma joue, l'odeur de mon sexe sur ses doigts. Le sperme séché tire la peau à l'intérieur de ma cuisse. Je lui fais face, les genoux ramenés près de mon ventre. Je sombre encore.

Quand j'émerge de mon semi-coma, j'ai la tête qui tourne, un goût horrible au fond de la gorge, le crâne qui pulse sous chaque battement de mon cœur. Je sens que je vais vomir. Je mets ma robe de chambre. Je trouve Marianne dans le salon, une tasse de café devant elle. Elle dépose le roman qu'elle lisait en attendant que je me lève. Elle ne dit rien. Je m'appuie contre le mur, les mains cachant mes yeux.

— Viens, assois-toi, fait-elle enfin.

Je m'allonge et pose ma tête sur ses genoux, pour pleurer tout ce qui, en moi, accepte d'être pleuré.

5

Depuis la route, on ne voit pas la maison. Le chemin rocailleux qui y mène sinue entre les bouleaux et les sapins poussant pêle-mêle. Il faut rouler doucement, car les perdrix et les lièvres y sont chez eux. Juste avant le dernier tournant, on aperçoit les briques rouges entre les branches. Puis la maison, colossale, surprend. Une galerie blanche l'entoure et s'ouvre en façade, étirant trois marches vis-à-vis de l'entrée principale. On lui préfère l'entrée de côté, qui donne directement sur la cuisine. Le toit pentu, dont la teinte argentée miroite au soleil, est percé de trois lucarnes à l'avant comme à l'arrière. Dès les premiers jours du printemps, mon père prépare les semis qui éclore dans les parterres et les jardinières. Chaque année, le maire de Sorel insiste pour que la photo de notre maison illustre le guide touristique de la région.

On se stationne dans l'allée de gravier. Ma mère nous attend, Matéo lui saute au cou avant de s'engouffrer vers le salon, où mon père siffle.

— Je vais monter les sacs aux chambres, annonce Philippe.

— Laisse tout ça là, prenez le temps d'arriver, proteste ma mère. L'apéro est prêt.

On la suit sur la galerie. La température est fraîche dehors, mais on est bien. Mon père sort un plateau, des verres. J'ai mal à la tête. Le soleil, qui a déjà entamé sa descente, m'envoie directement des rayons dans les yeux. Je retourne à l'intérieur et attrape une des casquettes pendues sur une série de crochets près de l'entrée.

— Tiens, tu as mis la casquette de Pierrot, remarque ma mère, amusée.

Je la retire et y jette un coup d'œil. Le logo de la CSN est brodé sur le front. Je maugrée :

— Je sais pas pourquoi tu gardes cette vieille affaire. Une casquette de syndicaliste, ça te donne pas une crise d'urticaire ?

Elle hausse les épaules, bonne joueuse.

— Bah, ça peut toujours servir.

— Pas à moi. Elle me serre les tempes, je vais m'en chercher une autre.

Pendant que Philippe expose les dernières acquisitions de l'entreprise pour

laquelle il travaille, je me perds dans mes pensées. Je n'ai toujours pas reçu la contre-expertise qui me permettra de refuser le classement patrimonial du monastère de Rondeauville. Le promoteur multiplie les appels à mon cabinet et à celui des Affaires municipales. Je suis émue en pensant à ce bâtiment qui traverse ses dernières heures. Ses murs gardent les traces de tout ce qui s'y est dit, de tout ce qui s'y est vécu. En les démolissant, on anéantira les résidus d'âme qui s'y sont réfugiés. Le fait que cet espace existe, inchangé à travers les années, comble certains vides de notre passé. J'aurais aimé aller marcher dans le champ situé derrière la maison, et parler du monastère avec ma mère ou mon père. J'aurais aimé leur raconter mes dilemmes, la tristesse qui se déploie en moi, le sentiment de perte irrémédiable qui me ronge. Ils n'auraient pas eu à répondre. J'aurais voulu qu'ils m'écoutent en silence et que nous soyons ensemble, sans plus.

— Tu as revu François, dit soudain ma mère, j'ai vu ça dans le journal. Tout un scandale, cette histoire avec le musicien qui devait gagner, comment il s'appelle déjà?

— Berthiaume.

Je réponds par automatisme. Il n'y a rien qui m'atteint.

— C'était quand même drôle de vous voir sur la photo, tous les trois, avec Marianne. Il va bien, François? Ça marche bien, ses affaires?

— Oui, sa maison d'édition est vraiment reconnue. Il a des enfants, il gagne des prix, tu vois. Il va bien.

— Tant mieux, tant mieux. Moi je lis pas ça la poésie, mais c'est bien qu'il ait du succès quand même.

Je me lève. Mon mal de tête est devenu insupportable.

— Je vais ranger nos affaires, Phil. Et puis m'allonger un peu. J'ai une migraine.

— Tu veux une aspirine? demande ma mère.

— Non, ça ira. Tu viens me chercher quand on soupe?

Ma chambre d'enfant a subi une cure de jouvence il y a dix ans environ. Les murs repeints en vert pâle réverbèrent une lueur apaisante. Les rideaux gris, au motif fleuri brodé d'un fil plus foncé, avec les meubles bien agencés, tout ça donne à la pièce l'air impersonnel d'une chambre d'auberge. Sur la table de chevet, un bouquet de fleurs sauvages. Ma mère sait à quel point je les aime. Elle les a probablement cueillies ce matin. Le papier peint pastel et les moulures jaunes de mon enfance ne vivent plus que dans ma mémoire. Près du lit, il y a encore une photo sur laquelle je souris de tous les trous de mes dents tombées. C'est Pierrot qui l'a prise: on voit son épaule et son bras dans la réflexion du miroir derrière moi. Mon sourire, sur la photo, en dit long. J'étais une enfant heureuse. Je n'ai jamais connu l'envie, la brûlure interne de convoiter quelque chose qui m'était inaccessible. J'avais tout à portée de main: la meilleure éducation, les repas équilibrés, les activités parascolaires

privées et, aujourd'hui, un bouquet de fleurs sauvages disposées à la perfection dans un vase de cristal ancien.

Je prends le cadre et le retourne. Je retire la plaquette arrière pour voir s'il est toujours là, le dessin que j'avais caché sous l'image. Oui, je l'y trouve. Je déplie la feuille. La petite maison entourée de cèdres est tracée de traits naïfs, traversée par une ligne horizontale. À l'étage, la chambre de mes parents, et la mienne. Au rez-de-chaussée, le salon à gauche, la cuisine à droite. Mon père est assis dans un fauteuil et ma mère, debout près de la table, a une casserole à la main. Sous la terre, un escalier descend jusqu'au lit de Pierrot, où je nous ai dessinés lui et moi, mon corps disproportionnellement petit comparé au sien. Il a les yeux fermés, mais les miens sont grand ouverts, au-dessus d'un sourire immense.

Allongée sur la couette, j'essaie de dormir, sans succès. Je suis agitée, comme si j'étais sur mes gardes. Mes muscles se détendent, mais mon esprit reste en veilleuse. Je sais que ma mère a toujours une réserve d'aspirines dans un petit meuble de la salle de bains. Comme partout ailleurs dans la maison, la décoration d'origine a été préservée: baignoire sur pattes, lambris de bois, céramique nervurée et miroir au cadre d'étain. Derrière la porte du meuble tapissé, à côté de l'aspirine, une bouteille d'eau de Cologne attire mon attention. Ce n'est pas celle de mon père. Je tourne le bouchon et porte le goulot à mes narines. Le parfum me pénètre d'un coup et je manque de perdre l'équilibre. Je referme la bouteille, mais c'est trop tard; son odeur fait revivre d'un coup mon ennui de Pierrot.

Je ferme les yeux quelques secondes. C'est plus fort que moi, je voudrais tant être encore sa Peste: que ce soit lui et moi, unis contre le monde entier. Nos cris guerriers quand on roulait sur le tapis du sous-sol. Ses bras qui me lançaient jusqu'au plafond, ou presque. Sa présence rassurante qui refoulait mes cauchemars, dans la noirceur de la nuit. Pierrot voyait qui j'étais vraiment. S'il était resté, il aurait su me donner le courage d'aller au bout de mes convictions. Mais il a emporté avec lui une partie de l'espace que j'occupais dans le monde. Son absence m'a transpercé le corps, comme si on m'en avait arraché un morceau. Il a disparu, mais m'a laissé ce souvenir de ma grand-mère, une femme qui ne s'en était jamais laissé imposer, et qui vit aujourd'hui en moi; ça, je le sais, je le sens tout au fond de moi-même. Est-ce que je lui en voulais de m'avoir quittée? Ça expliquerait mon évitement à le revoir, au fil des années. Je trouvais des excuses quand il venait à Montréal; je planifiais des voyages alors que je savais qu'il serait en visite chez mes parents.

Il hante cette maison comme mes souvenirs. Ça a assez duré. La bouteille de Cologne à la main, je retourne au rez-de-chaussée. Tout le monde s'affaire joyeusement dans la cuisine. J'interromps Philippe en m'adressant directement à ma mère:

— C'est à Pierrot?

Elle plisse les yeux en regardant la bouteille.

— Oui, c'est ça, c'est bien ça, répond-elle.

Elle hésite, c'est presque imperceptible, mais ça ne m'échappe pas. Mon père, qui coupe des légumes sur le comptoir, nous tourne le dos, imperturbable. Ses mouvements ne ralentissent pas, il arrive au bout de sa carotte et en prend une autre. Ma mère déclare de sa voix parfaitement mesurée:

— Il est venu nous voir à l'automne dernier, je ne te l'avais pas dit?

C'est une anecdote, vraiment, une nouvelle sans importance. Ça fait des années qu'elle ne me le dit plus, quand Pierrot passe à Montréal.

— C'était peu après les élections, tu étais très occupée. Et puis, j'ai oublié de te le dire. Il est pas resté très longtemps, il est venu passer quelques jours ici, c'est tout.

Je fronce les sourcils.

— Tu es déçue de l'avoir manqué? T'aurais pas eu le temps de le voir. Il est pas resté longtemps, répète-t-elle. Je lui racontais où tu étais rendue dans la vie, les élections et tout, il est vraiment fier. D'ailleurs...

Mon père passe devant elle et sort les champignons du frigo. Ils échangent un regard, et ma mère reprend.

— Est-ce que je t'ai dit que... Non, je crois pas. Il va avoir un enfant. Un petit garçon!

Les mots de circonstance commencent à se former tous seuls, *ah, quelle belle nouvelle*, mais mon corps refuse, impérieux; rien ne franchit mes lèvres et mon regard reste vide. Mon corps entame une résistance. C'est lui qui rejette cette pièce de théâtre dont je suis la seule, semble-t-il, à détester ses dialogues qui sonnent faux. Mon corps, par son refus, franchit un seuil au-delà duquel aucun retour n'est possible.

Le souper se déroule comme si tout était normal. Je m'habitue doucement à la déchirure de l'espace autour de moi. Ma mère a rapidement changé de sujet et elle ne tarit plus d'informations diverses sur les familles du village, sur les aléas de la vie de nos lointains cousins. Mon père et Phil transportent au salon leur discussion parallèle sur la dernière saison de hockey.

— Pourquoi on parle jamais de Pierrot, maman?

Je l'ai interrompue. Elle entortille sa serviette de table autour de son doigt, cherche à reconstruire la forteresse où elle se réfugie toujours, et y parvient presque.

— Avec les années..., fait-elle, évasive.

— Et ma grand-mère? Pourquoi j'en sais si peu sur elle? Pourquoi tu nous as tenus loin de la famille?

Il ne me reste qu'une question. Son silence la provoque.

— C'est qui, ton père?

— Je sais pas, répond-elle.

Je vois bien qu'elle ment. Ou, à tout le moins, qu'elle ne dit pas la vérité. Elle est incapable de me regarder dans les yeux. J'attends. Je ne peux pas reculer, alors j'attends. Elle soupire et se lève. Ma colère monte, non, il n'en est pas question, elle ne va pas m'éviter, pas encore. Mais elle ne fait qu'ouvrir l'armoire et prendre une bouteille de vin. Elle nous sert et se rassoit.

— Il faut que tu comprennes une chose, commence-t-elle. Pierrot a été très perturbé d'avoir perdu sa mère si jeune. Et de n'avoir jamais su qui étaient ses parents.

— Et toi? Ça t'a pas perturbée aussi, de perdre ta mère si jeune et de pas savoir qui était ton père?

Je suis estomaquée par sa facilité à s'effacer de sa propre histoire. Son regard rencontre le mien, enfin.

— Moi, j'avais Pierrot, dit-elle simplement.

Je suis devant un animal craintif et sauvage. Je ne peux faire autrement que d'être patiente devant les efforts qu'elle fait pour surmonter ce qui est resté bloqué dans son cœur. Elle doit cependant sentir que je ne lâcherai pas. Elle prend une grande inspiration.

— Je sais pas qui est mon père, reprend-elle sans émotion. Mais je sais que c'est aussi le père de Pierrot.

Les murs s'éloignent. En même temps, j'ai l'impression d'être projetée vers l'avant, la cuisine se gonflant comme une pièce aux proportions distordues par une série d'effets spéciaux.

— La deuxième fois que Pierrot est revenu de Vancouver, je sais pas si tu t'en souviens, vous êtes allés au restaurant, mais je crois pas que vous vous soyez vus plus d'une fois. Eh bien, à l'époque, il faisait une véritable obsession avec ça. Il s'est toujours posé des questions à ce sujet, ça le travaillait depuis l'enfance. Il inventait pas mal de trucs aussi. Il faisait des amalgames avec des histoires qu'il entendait à l'école, et puis dans la famille, ça jasait... En tout cas. Disons qu'il s'est construit sa propre image personnelle de ma mère. Une image, mettons, pas toujours flatteuse.

Elle était forte de caractère, rebelle à sa façon, pleine de vie, une force de la nature, m'avait-il dit. Comme moi.

— Ça arrive souvent, tu sais, des enfants qui en veulent au parent qui s'occupe d'eux, parce que l'autre parent les a abandonnés. Dans le cas de Pierrot, c'était son père et sa mère qui l'avaient rejeté. Il savait plus trop à qui en vouloir. Cette fois-là, il insistait pour qu'on passe un test d'ADN, parce qu'il avait entendu dire que si ma mère l'avait adopté, c'était parce qu'elle connaissait son père. Il en a déduit que... eh bien, qu'elle le connaissait, tu vois, intimement. J'ai refusé. Ça aurait donné quoi de déterrer tout ça?

Elle fait tourner son doigt sur le pied de la coupe, qu'elle ne pense même plus à boire.

— Alors, comme je refusais, il s'est mis en colère. Je l'avais jamais vu comme ça avant. Ça m'a fait peur, mais j'ai pas changé d'idée. Et puis, il a dit que...

Elle penche la tête. Je pourrais la prendre dans mes bras, lui dire ça suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Je pourrais la préserver.

— Il a dit qu'il te convaincrait sans problème de passer le test avec lui. «Elle mange dans ma main», qu'il répétait sans cesse. «Je peux en faire ce que je veux.» Que je le veuille ou non, on saurait s'il était réellement mon frère. Je voulais qu'il te laisse tranquille, alors j'ai passé le test. Et il avait raison.

Elle me regarde enfin. J'ai envie de croire qu'elle s'est libérée d'un poids, mais je ne vois rien d'autre sur son visage que du détachement.

— Pour moi, ça change rien. Pierrot a toujours été mon frère. Quoi qu'il en dise, lui et moi, on a eu la même mère.

La bouteille de Cologne est restée sur le comptoir. J'ai l'impression qu'elle grossit, qu'elle prend une place démesurée.

— C'est toi qui l'as connue, je murmure. Qu'est-ce que tu en penses?

— J'en pense, dit-elle doucement, que notre père devait pas être un homme très agréable. Et ma mère, c'était une force de la nature.

Je sursaute en sentant sa main se poser sur la mienne.

— Tu as ses yeux, tu sais? Enfin, c'est une vieille histoire, ma chérie. Pierrot a fait son chemin par rapport à tout ça. Il va être papa, tu imagines? Ça change un homme, ça. Parlant d'hommes, où sont les nôtres? Ils vont pas nous laisser faire la vaisselle toutes seules, quand même?

Elle se lève et fait couler l'eau, la main sous le jet pour sentir la chaleur arriver. Je prends la bouteille de Cologne et je remonte l'escalier, entre dans la salle de bains, ouvre la petite pharmacie et je la remets exactement là où je l'ai trouvée. Je respire profondément. Je retourne à la cuisine. Mon verre de vin m'attend, je le sirote doucement en riant aux blagues de mon père et en agaçant Matéo dès que je peux l'attraper pour le serrer dans mes bras. Je me regarde agir, comme séparée de moi-même, si bien entraînée à me contenir pour maîtriser la tornade qui monte en moi, comme une envie folle de hurler qu'il faut cesser le saccage, ne plus démolir, jamais, toujours garder l'amour, jeter la violence et garder l'amour, je maîtrise si bien la tempête que ça se fait tout seul. C'est un art: je fais cela en reposant méticuleusement mon verre de vin sur la table et en jetant les restes des assiettes trop remplies dans le seau de compost, et en passant un linge propre sur la surface du comptoir, et en embrassant mes parents avant d'aller me coucher. C'est extraordinaire comme ça se pilote bien, un corps qui refuse de laisser le cœur flancher.

6

J'ai cherché Antoine et surtout ses gestes, son pouvoir sur moi, pendant une bonne partie du trajet vers Québec. Je convoquais mon homme-fantasme, mais il restait de marbre. Il ne bougeait pas. Il m'invitait du regard.

Arrivée à l'appartement, je me laisse tomber sur le fauteuil du salon, devant les grandes fenêtres sous lesquelles se déroule la Grande Allée. Je n'allume pas la lampe. Je permets à Antoine d'entrer chez moi. Il joue de lenteur, de désir. Je m'approche de lui. Il tend le bras et ses doigts ensèrent mon poignet. Mon regard dans le sien, nos souffles mêlés. Sa peau sous mes lèvres, mes frissons qui remontent le long de ses bras. Nous sommes uniques. Nous n'appartenons plus à rien. Je déchiffre les secrets de son corps, son goût, son odeur. Il ne résiste pas. Son abandon se propage en moi, nous enveloppe tous les deux dans le même mouvement immédiat, sans lendemain. Avidé de sa chair, je prends possession de tout. Je ferme ses yeux. Je les bande. Il ne résiste pas. Je me sens sauvage, alors que je repousse ses mains. Je le déshabille. Il ne sait pas où m'attendre, alors je le mords, je l'effleure. Je ne touche pas à sa queue, déjà prête à exploser. Son corps est un écran tactile. Je déjoue ses prières et je ris à chacun de ses soubresauts. Son visage est d'une beauté angélique. Je sais tout de lui. Je parle son corps.

Je mords, encore. Il a mal et c'est un délice. Sa bite n'en peut plus, dressée haut et prête à l'avalanche. J'espace mes mouvements, je frôle à peine le haut de ses cuisses, ses bras musclés, tendus, dociles. Sa respiration s'accélère. Je soupire pour qu'il m'entende près de lui, pour qu'il sente mon souffle, je laisse couler la salive qui mouille mes lèvres, ma langue qui fait monter la douceur partout dans ma bouche. Puis je fonce avec la bouche grande ouverte sur sa queue jusqu'au fond de ma gorge, ma main sur ses couilles, je remonte et descends et suce son gland, l'agace de coups de langue. Il veut que ça dure, je le sais. Mais il n'y peut rien et tout son être se projette et coule dans ma gorge, je ne perds aucune goutte de son bonheur chaud et animal, j'en redemande jusqu'à ce qu'il tombe, épuisé.

Après, il ne se passe plus rien.

Je suis seule. Antoine n'existe pas.

7

Ce matin, j'ai refusé d'être emportée par les courants qui me dominaient. La solution m'est apparue, simple et pourtant terrifiante. Il fait un temps magnifique, alors j'ai décidé de marcher jusqu'au bureau de la première ministre. Georges me suit et, pour la première fois, sa présence constante me plaît. Je me suis sans doute habituée à me sentir protégée.

Mon silence a changé de timbre depuis que je suis revenue de la maison familiale. C'est le silence des grands vents qui se préparent. Si je n'ai pas peur, c'est que je sais que je reconstruirai après la tempête; ce qui résistera aura prouvé sa solidité. J'ignore avec quelles briques, avec quelles paroles, avec quels gestes j'érigerai les murs qui m'abriteront à l'avenir. Mais ce que je sais, c'est qu'il me faut avant tout me délester des poids qui m'immobilisent depuis trop longtemps. Et si, après le délestage, il ne reste rien, eh bien, il restera moi.

J'entre dans l'antichambre du bureau de Nadia et je me plante devant sa secrétaire. Elle lève sur moi un air interrogateur et me salue, puis me demande ce qu'elle peut faire pour moi.

— Je veux voir Nadia.

Coup d'œil inutile à l'écran. On sait déjà toutes les deux qu'il n'y a aucune chance que la première ministre soit libre.

— Impossible. Son agenda...

— Maintenant.

Elle ne se laisse pas démonter par mon ton. Elle en a vu d'autres. Elle continue en pianotant sur le clavier:

— Je peux te proposer un rendez-vous...

— Non, maintenant.

— ... mercredi prochain?

— Maintenant, ou alors je démissionne en sortant d'ici, Cynthia. C'est toi qui décides si je lui parle ou si elle l'apprend par les médias.

Elle hoche la tête et soulève le récepteur du téléphone, son sang-froid intact. Est-ce que les menaces de démissions pleuvent au cabinet? À bien y

penser, ça ne me surprendrait pas. Elle échange quelques phrases avec je ne sais pas qui, elle raccroche.

— Immédiatement, ça ne fonctionnera pas, mais si tu attends une vingtaine de minutes, elle pourra te consacrer un moment. Il va falloir que tu fasses ça vite.

— Ça me va, merci.

Son visage reste de marbre. Je me demande ce que ça doit être de jongler avec les cases horaires de la femme la plus occupée du Québec. Il faut sans doute qu'elle garde en tout temps des nerfs d'acier. Je m'assois dans un fauteuil. Les minutes passent, Cynthia semble m'avoir oubliée. De mon côté, ma détermination s'estompe, une légère déprime prend sa place comme une eau froide dont le niveau monte lentement. Je ne sais pas si je parviendrai à changer le cours des choses, si mon passage en politique n'aura été qu'une courte farce, ou s'il en subsistera quelques traces à long terme. À l'idée de ne plus jamais retourner dans mon bureau pompeux, de ne plus avoir à tuer les minutes pendant que je siège à l'Assemblée nationale, de ne plus avoir à répondre aux questions retorses de l'opposition ou des journalistes, de ne plus me coltiner les soupers protocolaires avec des vieux bourgeois qui font vivoter une culture convenue et sans risque, je sens mes épaules se détendre.

Je vois tout de suite à l'allure crispée de Nadia qu'elle est tout sauf ravie de me voir débarquer à l'improviste. Mais sa sollicitude reprend le dessus, on lui a dit que c'était grave et l'inquiétude pointe dans son regard. Peut-être qu'elle s'en fait réellement pour moi. Je ne perds pas de temps.

— Le monastère de Rondeauville, dis-je. Je vais le faire classer patrimonial. On ne le détruira pas.

Elle ferme les yeux quelques secondes, fronce les sourcils.

— Oui, je vois de quoi tu parles. Là, tout de suite, il va falloir que tu en parles avec les Affaires municipales, c'est pas un dossier que je connais. Mais la Ville a déjà émis les permis, je crois.

— Non, je réponds simplement. J'ai préparé les documents. Ils partent lundi matin. J'ai voulu t'en aviser moi-même.

— Stéphanie, ça peut pas fonctionner comme ça. On est une équipe. On travaille ensemble.

— Tu répètes souvent ça, qu'on est une équipe. Mais c'est une équipe à sens unique. Écoute, je suis pas venue en discuter avec toi. J'ai reçu le rapport complet. Il comporte tous les éléments dont j'ai besoin pour signer le classement patrimonial. On n'a qu'à donner un autre terrain au promoteur. Si le terrain est gratuit, il les fera, ses résidences à prix modique.

Elle se raidit. Ce que les gens murmurent à son sujet me revient en mémoire: le pouvoir lui est monté à la tête, elle n'accepte plus les critiques, elle devient dure à gérer. Elle aussi, comme les autres. *Dure à gérer*. Elle m'avait prévenue; c'est le lot de toutes les femmes qui osent s'approcher du

pouvoir. Je suppose que je le suis, à cet instant, moi aussi. On dit aussi qu'elle est confinée, loin de son monde, isolée de sa base militante par son cabinet, qui garde le contrôle sur tout pour soi-disant la protéger. Je souris intérieurement: quelle base militante? Ceux qui se vantent de l'avoir mise à son poste, en comptabilisant les cartes de membre qu'ils ont fait signer pour elle? Je vois qu'elle réfléchit à toute vitesse. Elle sent que je ne changerai pas d'idée.

— D'accord, acquiesce-t-elle. Tu me donnes pas le choix. Ça me plaît pas, mais si c'est ce que tu as décidé, on va trouver une solution. Par contre, ça va causer des dégâts, attends-toi à ce qu'il y ait des conséquences.

Son regard est froid.

— Je t'amènerai au monastère, lui proposé-je. Ça fera une super belle sortie médiatique.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Ça aura pris moins de dix minutes. Je n'attends pas qu'on me raccompagne à la porte, je la remercie et j'enfile mon manteau.

Quelques nuages se disputent maintenant le bleu du ciel, mais rien n'affecte ma bonne humeur. Je siffle *Walking on Sunshine* et je regarde les gens que je croise dans les yeux. J'échange des sourires avec plusieurs inconnus. La douceur de l'air, qui annonce l'été, fait du bien à tout le monde. Une femme au visage soucieux marche directement vers moi. On dirait qu'elle préférerait m'éviter, puis se ravise; son sourire est crispé. Surprise, je reconnais Christine, la femme de Simon. Elle a les traits tirés, le visage très blanc. Dans ses cheveux, une repousse grise trace une délimitation bien visible, à plus d'un centimètre de son front. Je tends la main et prends son avant-bras.

— Christine? Ça va?

Elle enlève un gant et passe un doigt sous sa paupière.

— Qu'est-ce qui t'arrive? Tu veux qu'on aille prendre un café?

— Non, non, ça ira. Merci.

Nous restons plantées là quelques secondes. Elle hausse les épaules et soupire.

— Je suppose que tu vas le savoir de toute façon. Simon m'a quittée. J'ai rien vu venir. Vendredi soir, il y a deux semaines.

Ses larmes coulent. Je ne sais pas quoi dire. Simon ne m'en a pas parlé, et rien dans son attitude n'a laissé transparaître qu'il avait rompu avec elle. Je revisite en mémoire notre dernière rencontre, je cherche quelque chose de différent dans son regard, la trace d'une tristesse quelconque, mais non. J'entraîne Christine vers un banc. Je garde le silence un moment, pour lui permettre de reprendre son souffle.

— Je me serais jamais attendue à ça, me dit-elle. Neuf ans de vie commune...

Je cherche les mots adéquats, mais ils ne viennent pas. Ils n'existent pas.

— Et... ça lui ressemble, de faire des choses comme ça? Excuse-moi, tu es déjà à terre et je comprends, mais... est-ce qu'il y a lieu de s'inquiéter pour lui?

Elle se remet à pleurer de plus belle. Je pose ma main sur son épaule.

— Il existe des ressources, s'il va mal, on va l'aider... Je suis avec toi, Christine...

— Non, c'est pas ça...

Je la laisse pleurer un moment, sans insister. Cette parole-là ne peut pas être forcée, je le sais. Alors j'attends. Enfin, elle sort son téléphone, en ouvre l'application de messagerie et me tend l'appareil. Je plisse les yeux sous le soleil qui rend l'écran presque illisible. Presque. Dans une certaine mesure, j'aurais préféré qu'il le soit, que je ne lise jamais ce qui s'y trouve.

— Il t'a toujours parlé comme ça? je demande en lui rendant l'appareil.

— Oh non, les deux premières années, il me traitait comme une reine. C'est venu petit à petit.

Elle se calme, renifle encore un peu. Elle est au bout du rouleau, sans sa fatigue infinie elle ne m'aurait sans doute pas confié tout le poids qui l'accable, car je la connais très peu. Une inquiétude traverse son regard; je suis la patronne de Simon.

— Je t'en prie, me dit-elle alors, n'en parle pas autour de toi.

— D'accord.

— Je veux juste que ça arrête. Je me sens tellement conne d'avoir enduré ça depuis toutes ces années, et encore plus conne, et humiliée, que ce soit lui qui m'ait laissée. Je veux tout oublier.

— D'accord.

Pourtant, Dieu sait que ça me coûte. Je voudrais entrer dans le bureau de Simon et lâcher sur lui une colère qu'il ne soupçonne pas en moi. Que personne ne soupçonne en moi. Je voudrais que tout le monde sache quelle ordure il est. Lui que tous ses collègues admirent, lui qui est révééré comme un pilier du parti, lui que tout le monde adore. Je voudrais le détruire. Mais ce n'est pas lui qui compte. Il est insignifiant. Christine se reconstruira. On se reconstruit toutes quand on peut compter les unes sur les autres. Même s'il faut pour cela ravalier notre rage et sourire à toutes les pourritures qui récoltent devant nous leurs petits succès, leurs petites gloires, leur petite notoriété. Je ne peux rien dire, ni à Christine, ni à personne, mais au fond d'elle-même, j'espère qu'elle sait que ma solidarité compte davantage que ma rage. Et qu'au moment où elle se décidera à dénoncer cette violence, elle me trouvera à ses côtés. Je lui demande si elle est entourée, si elle a du soutien. Je lui fais promettre de m'appeler si elle a besoin de quoi que ce soit. On se quitte après s'être tenu les mains pendant de longues secondes. Je lui dis qu'elle ne mérite pas ça. Elle hoche la tête, le regard perdu, le visage défait.

Les jours suivants, je garde difficilement mon calme. Je ne peux m'empêcher d'être froide avec Simon. J'observe Caroline. Ça m'apparaît soudain, comme elle s'est renfermée; elle qui, pourtant, n'a jamais franchi les limites du rapport professionnel. Elle a la réserve et l'assurance de quelqu'un qui en sait long, sur beaucoup de choses, et qui fait preuve de discernement pour tirer au mieux son épingle du jeu. Elle serait une excellente directrice de cabinet.

Enfin, un beau matin, Simon se plante devant mon bureau et me tend un journal replié. Le titre est mis en évidence. «Saint-Alexandre-de-Moutier: constructions permises en milieu protégé.»

— Les Affaires municipales sont dans l'eau chaude à cause de toi, dit-il.

Il me fait un large sourire. Pour un peu, j'aurais l'impression qu'il savoure ce qu'il s'appête à ajouter.

— Tu as vu le nom du promoteur? C'est le gars de Rondeauville. Il a fallu qu'on torde le bras de la municipalité pour qu'elle émette le permis. C'est ça que ça nous a coûté, ton amour soudain du monastère.

Je l'invite à s'asseoir. Nous nous regardons en silence. Comment ai-je fait pour tolérer son arrogance, depuis le tout début? J'ouvre la bouche, prête à lui signifier que Caroline le remplacera désormais. Puis, je me ravise. Un courriel fera l'affaire.

— Christine et moi, c'est fini, me dit-il sans préambule, comme s'il avait senti que quelque chose se préparait.

Je ne réagis pas.

— Elle trouve ça difficile, soupire-t-il.

Il prend un air soucieux et attend.

— Je l'ai croisée par hasard l'autre jour, lui dis-je sans émotion. Elle allait pas bien. On a jasé un peu sur un banc.

— Je sais pas trop quoi faire... Christine est pas très stable, psychologiquement. Ça m'inquiète un peu.

— Tu as peur de quoi exactement? Qu'elle tue tes enfants et qu'elle rate son suicide au lave-glace?

Surpris par mon ton glacial, il lève les mains devant lui, les secouant pour protester. Je l'avoue: je savoure pleinement son air décontenancé.

— Oh, non, non, c'est pas du tout à ça que je pensais! J'ai un peu peur qu'elle... enfin... je sais pas ce qu'elle dit de notre rupture, mais j'ai peur qu'elle essaie de me faire passer pour un mauvais gars.

Je me recule dans ma chaise. Je ne bronche pas. Je soutiens son regard, le visage neutre. Il pédale, visiblement mal à l'aise.

— C'est que... tu sais... des fois, sous le coup de la colère, on dit des choses... et puis on les pense pas vraiment... Tout le monde a déjà vécu une chicane de couple, n'est-ce pas?

Il essaie maintenant d'aborder le sujet avec légèreté, il ricane comme s'il

s'agissait d'une anecdote qui ne le concernait pas directement.

— Par les temps qui courent, on n'est jamais trop prudent. On en voit, des gars qui perdent tout parce qu'ils se font accuser de toutes sortes de choses...

Je soupire. Je laisse errer mon regard sur les documents qui jonchent mon bureau. Puis, je les replace méthodiquement en une pile bien alignée. Je relève la tête. Je lui souris avec autant d'empathie que je suis capable de feindre.

— Voyons, tu t'en fais pour rien. On connaît bien Christine. Elle est intègre, et honnête. Elle va pas mentir par dépit. Peut-être qu'elle va se confier un peu ici et là, c'est humain d'avoir besoin d'évacuer de la pression, une fois de temps en temps. Mais comme tu dis, on a tous eu des chicanes de couple, on sait faire la part des choses. Inquiète-toi pas.

Je ne cesse pas de lui sourire. Des plis d'inquiétude se creusent sur son front.

— J'apprécie ton optimisme, commence-t-il en pesant chaque mot. Mais, tu sais... tu le vois bien, ce qui se passe dans les médias ces jours-ci... Il doit bien y avoir quelques règlements de comptes qui se glissent dans toutes ces dénonciations.

J'adopte alors un air désolé, en hochant lentement la tête. J'ai abandonné l'idée de rester crédible.

— Ah, oui, le mythe des fausses dénonciations, ça cause beaucoup de torts, soupiré-je. Ça crée beaucoup de stress inutile chez les bons gars comme toi. Et surtout, ça empêche les victimes de parler, parce qu'elles ont peur de se faire traiter de menteuses.

Je me lève, contourne mon bureau et viens poser ma main sur son bras.

— Rassure-toi, Simon. Les études tendent à démontrer que les fausses accusations sont très, très rares. Oui, ça pourrait arriver, en théorie, c'est pas impossible; mais tu as plus de risques de te faire frapper par une voiture en traversant la rue, et ça t'empêche pas d'aller prendre une marche, non? Alors arrête de t'inquiéter. Le temps va arranger les choses. Christine va faire son deuil de votre relation. Elle va comprendre: après le choc, souvent, on voit que ce qu'on prenait pour une grande perte, c'est en réalité une bénédiction. Je le lui souhaite, en tout cas.

J'appuie légèrement sur son épaule, il comprend que notre entretien tire à sa fin. Il se lève. Je l'accompagne vers la porte de mon bureau, en le tenant toujours par le bras, puis je m'interromps soudain, la main sur la poignée:

— Écoute, je te dis ça, mais à toi de voir ce que tu en penses: fais tout de même attention. Il y a des gens qui pourraient croire que si t'avais *réellement* rien à te reprocher, tu t'inquiéterais pas autant de ce que Christine raconte sur votre vie de couple.

Il recommence à protester, mais je l'interromps, la main levée.

— C'est ridicule, je sais. Tu as toujours eu un comportement irréprochable envers les femmes.

Je lui décoche un clin d'œil avant de refermer la porte derrière lui. Le petit sourire qui flotte sur mes lèvres reste là jusqu'au soir.

8

C'est la deuxième fois que j'attends dans l'antichambre de la reine. Cette fois-ci, pas d'esclandre de ma part. J'ai été convoquée il y a une demi-heure. Je suis calme. Cynthia, professionnelle comme toujours, ne laisse paraître aucune émotion. Elle est accueillante et distante à la fois. On m'a sommée de me présenter sans tarder et maintenant, j'attends. Je tente d'être le plus subtile possible quand je jette un coup d'œil à ma montre, mais mon geste n'échappe pas à la secrétaire émérite.

— Ça ne sera plus bien long, me dit-elle en souriant.

Pour un peu, j'aurais l'impression de me trouver dans la salle d'attente du dentiste. L'intervention précédente prend plus de temps que prévu, j'espère que le patient ne souffre pas trop. Je ne le croiserai pas, ces bureaux sont faits pour éviter qu'on sache qui est passé avant nous. Un peu comme dans un bordel haut de gamme. La porte capitonnée s'ouvre enfin sur Myriam, la directrice du cabinet de Nadia. Le regard impénétrable, elle m'invite à la suivre dans le Saint des Saints. Nadia reste assise. Elle me fait signe de prendre place devant elle. Dans ses traits, je perçois toujours cette dureté qui ne quitte sans doute plus son visage. On dirait que ses yeux se sont éteints et ont été remplacés par deux orbites enregistreuses, froides et fonctionnelles. Nous échangeons quelques banalités auxquelles je contribue peu. Je préférerais que nous allions droit au but. Myriam me demande enfin :

— Toi, Stéphanie, comment tu trouves ça, être à la Culture ? Es-tu heureuse dans ton travail ?

Je la regarde sans répondre. Je ne peux pas croire qu'elle ait décidé d'y aller par quatre chemins pour me livrer ce message-là.

— Myriam..., je commence d'un ton lassé. Dis-moi donc ce que tu as à me dire.

Elle se tortille sur sa chaise, mal à l'aise.

— On est très reconnaissantes pour tout le travail que tu as accompli, prononce-t-elle avec une attention forcée. Avec toi, nos politiques culturelles ont fait des pas de géant.

— Mais on souhaite aller dans une autre direction à présent, complète

sèchement Nadia.

Je hoche la tête. Au moins, elle a arraché le pansement d'un coup.

— Vraiment, c'est pas contre toi, insiste Myriam.

Je me lève.

— Bien, fais-je. Vous m'enverrez un courriel avec vos instructions pour la passation des dossiers.

Nadia se lève aussi.

— Je voudrais pas que tu le prennes personnel, Stéphanie. Ça a été une décision difficile. Je pense vraiment que ce sera pour le mieux, pour toi aussi. Ta circonscription a besoin de toi.

Je hoche à nouveau la tête et, d'un geste, je lui signifie qu'il n'est pas nécessaire d'en rajouter. On a un département complet de professionnels qui me fourniront des phrases toutes faites, quand viendra le moment d'annoncer la nouvelle aux journalistes. Myriam me devance vers la porte de côté.

— Et Caroline?

— T'en fais pas, on laisse pas tomber nos gens.

Je vais sortir quand une dernière chose me tараude l'esprit.

— Qui va me remplacer?

Elles échangent un regard très rapide, presque impossible à capter.

— C'est pas encore décidé, répond Myriam.

Je roule les yeux au plafond et leur souhaite une bonne fin de journée.

Le téléphone ne tarde pas à sonner. Je comprends que le communiqué de presse était déjà prêt. Chaise musicale au Conseil des ministres, annonce-t-on. Plus de détails à venir. Les informations sortent au compte-gouttes. Until serait placé là, remplaçant Chose qui prendra le relais de Machin. Je suis la seule qui a perdu un ministère. Simon, catastrophé, a déjà reçu mes lignes. Il me les récite, cachant mal la panique dans sa voix: je suis contente du travail accompli à la Culture, je suis contente de me concentrer maintenant sur les besoins de ma circonscription, je suis contente du niveau de confiance et de collaboration entre ma cheffe et moi, je suis contente. Caroline est encore plus discrète que d'ordinaire. Et puis, au moment de partir, elle nous annonce qu'elle se joindra au cabinet de Nadia comme conseillère politique, dès la semaine prochaine. J'éprouve un plaisir malsain quand Simon la félicite tièdement.

Le lendemain, un des grands journaux québécois fait paraître une chronique lapidaire. D'abord, je ne livrais pas la marchandise. Il y avait bien eu une période de grâce pour les novices de notre parti, mais contrairement à d'autres, je n'avais jamais réussi à m'adapter au rythme de travail qui était attendu. J'avais la réputation d'être caractérielle, impulsive. Dure à gérer, eh

oui, on l'aura dit. Et on m'aurait vu lever le coude un peu trop souvent, lors de certains événements mondains: j'aurais manqué de classe, mis mes gens dans l'embarras. Mais surtout, c'est ma gestion catastrophique de l'affaire Rondeauville qui m'aurait coûté mon ministère. Mon téléphone vibre de plus belle. Je ne réponds qu'à Marianne.

— Je rentre à Montréal, lui dis-je simplement.

9

Quatre secondes. C'est ce que je compte, entre une goutte et la suivante. Ploc. Un. Deux. Trois. Quatre. Ploc. Un. Deux. Trois. Quatre. Ploc. Un rond sans mousse s'est créé sous le robinet. Je fais sortir mon orteil à la surface de l'eau. La prochaine goutte s'écrase sans bruit à l'extrémité de mon ongle. C'est froid, ça chatouille un peu. Un. Deux. Trois. Je tourne la cheville. Ploc.

Ça doit faire plus d'une heure que je suis dans le bain. J'ai ajouté de l'eau chaude à plusieurs reprises. Mais le temps passe et je frissonne à nouveau. En coulant, l'eau fait un boucan d'enfer. Tiens, j'ai dû mal refermer le robinet: maintenant ce sont deux gouttes qui tombent. Une grosse qui gonfle tout d'abord, et puis une toute petite, elles s'extirpent du robinet à trois secondes d'intervalle. Plo-plic. Un. Deux. Trois. Plo-plic. On toque à la porte, je sursaute.

— C'est moi, annonce Marianne.

— Entre. C'est débarré.

Je m'enfonce un peu plus sous la mousse. Elle baisse le couvercle de la cuvette et s'assoit. Nous restons là, sans attendre que l'autre prenne la parole.

— T'es trop badass pour être ministre, finit-elle par lâcher.

Je plonge ma tête sous l'eau, les genoux repliés sur mon ventre. Quand je ressors, la mousse colle à mon visage.

— C'est correct, lui dis-je. J'ai pas besoin d'être ministre. Je vais finir mon mandat tranquillement, sans rien demander à personne. Je vais m'occuper de ce qui se passe ici.

Je ne lui dis pas que je ne sais pas si je me sentirai à nouveau chez moi, complètement chez moi, dans cette maison. L'idée de me louer un petit studio, où me réfugier de temps en temps, me trotte derrière la tête.

— Peut-être même que je me remettrai à écrire, qui sait.

— Ce serait une bonne nouvelle. Steph, c'est pas seulement pour ça que je suis venue te voir, reprend Marianne. Tu vas sur le groupe, des fois?

Le groupe. Je sais de quoi elle parle. Celui où, depuis quelques mois, les histoires d'horreur du milieu littéraire ne cessent de s'accumuler. Je secoue la

tête.

— Une jeune autrice a dénoncé Ménard, dit-elle avec douceur. Ça s'est passé quand elle avait dix-sept ans. Quand elle venait de commencer le cégep. Il invitait ses élèves aux soirées de poésie qu'il organisait au Quai des Brumes. La première fois qu'elle y est allée, il l'a raccompagnée chez elle. Leur relation est restée secrète jusqu'à la fin de la session, quand elle a eu dix-huit ans.

À nouveau, ma tête glisse lentement sous l'eau. Si lentement. Le silence emplit mes oreilles. Je m'abandonne à la chaleur de l'eau, je voudrais dormir. Je sens sa main qui prend la mienne, restée sur le bord de la baignoire. Elle y dépose un baiser. J'ouvre les yeux, je vois son image brouillée comme si c'était elle qui était immergée. Elle sort de la salle de bains. Mon téléphone est posé là, par terre.

Il voulait qu'on fonde une maison d'édition ensemble. Il voulait tout faire avec moi: des enfants, des voyages, des livres. Mais pas tout de suite. Les gens ne comprendraient pas. Il fallait attendre, il avait presque le double de mon âge. Nous nous demandions encore combien d'années devraient s'écouler avant qu'on nous laisse vivre notre amour en paix. Je buvais beaucoup avec lui. Souvent, au cours d'une soirée, j'avais l'impression qu'il me mentait, qu'au fond il se moquait de moi. Mais je ne savais pas à quoi tenait ce sentiment. C'était peut-être sa façon de dire «ils sont donc beaux, tes p'tits poèmes», en insistant sur le mot «p'tits»? Comme si j'étais une enfant et qu'il me félicitait pour un dessin un peu ridicule. Il avait enseigné à mon frère, deux ans avant moi, et ils étaient devenus amis. Enfin, ils étaient liés par cette sorte d'amitié verticale, où l'un vénère l'autre, l'autre élève l'un. Il ne me présentait jamais que comme «la sœur de Charles», alors que nous nous aimions. C'était pour rire, il testait mon sens de l'humour. Alors je riais.

Je repose mon téléphone. Je n'ai pas envie d'en lire plus. Puis, c'est plus fort que moi, j'y retourne, reviens à la page d'accueil, déroule un témoignage, puis un autre, encore un autre, je ne me rends jamais jusqu'au bout. Chacun d'entre eux, pris séparément, me lève le cœur. Mais ce que je n'arrive pas à supporter, c'est le portrait général qui émane de cette mécanique, qui est tout sauf innocente. C'est comme quand on a le nez collé sur une fresque: on n'en aperçoit d'abord qu'un détail, qui peut sembler anodin ou nous donner des frissons, mais quand on recule, la vue d'ensemble nous saisit, et on comprend à quel point tout ça est organisé. Rien n'est laissé au hasard. Le mouvement est bien enclenché, on y participe sans effort. Ça se fait tout seul. La répétition des histoires révèle leur violence. Une violence décuplée, exponentielle.

À la rentrée suivante, à partir d'octobre peut-être, je l'ai senti devenir distant. Il ne se forçait même plus pour me faire ses demi-compliments. Quand on allait quelque part ensemble, il lui arrivait de repartir, de m'oublier là. Il se moquait de moi quand je le lui reprochais. Parfois, il me regardait avec un mélange de lassitude et de pitié, c'est ce qui me faisait le

plus mal. Et puis, à la mi-session, j'ai compris. J'ai appris à travers des amis qu'il organisait une autre soirée de poésie. Quand je suis arrivée au Quai des Brumes, il était là, avec C. Il ne prenait même pas la peine de se cacher. Ses yeux brillaient, comme ils avaient brillé pour moi. Elle, les épaules droites, le torse bombé, une main sur la hanche, elle tanguait près de lui. Il lui servait une bière. Il m'a vue, son regard est devenu dur, puis indifférent. Je suis restée au bar toute la soirée, sans échanger un mot avec lui. Il a crié très fort quand C. a lu sur scène. Elle était magnifique; ses textes, bien supérieurs aux miens. Je suis rentrée sans rien dire. Et j'ai continué, jusqu'à aujourd'hui, à ne rien dire. J'ai eu trop peur des représailles. C'est arrivé à une autre qui était passée par là avant moi, et qui avait refusé de se taire: il a détruit sa carrière. Il a dit qu'elle avait tout inventé. Mythomane, menteuse. Une vraie furie, dangereuse. Il a fait passer le message à tous ses collègues, il a envoyé une lettre à tous les auteurs de sa maison d'édition. Elle n'a plus jamais été invitée à un colloque, elle a été exclue des collectifs. Je ne voulais pas que ça m'arrive.

Je reconnais sa façon de nous jeter l'une contre l'autre. Et puis je me souviens de Pascale, qui était avec lui la fois où on est allés chez son ami, près de l'université. Je me souviens plus en détail de la première fois où j'ai vu Pascale: c'était au gros party de fin d'année, une tradition de notre collège, on allait tous au parc Maisonneuve. Pascale était en secondaire cinq. Elle s'agrippait à un arbre, et elle calait sa bouteille de Jack. Elle répétait d'une voix lente: «On va coucher ensemble. Frank attend juste que j'aie fini l'école parce que sinon il risque de perdre sa job. Ce soir, je fais du sexe avec mon arbre, mais bientôt, ce sera autre chose.» Je me demande si, à ce moment-là, quand elle a dit ça, elle ne me l'a pas désigné. Si je n'ai pas su, instinctivement, qu'il était de cette sorte, un homme qui voyait les filles en manque d'être choisies. Lui et moi, on était deux morceaux de puzzle qui s'emboîtaient, mais seulement si on ne se reculait pas trop, seulement si on restait le nez collé sur le petit fragment d'image qui nous faisait croire à l'amour. Aimantés, persuadés que nous avions gagné le cœur de l'autre, on demeurait aveugles à la fresque qui nous retenait prisonniers.

Je continue à lire les témoignages, mais aussi les réflexions, les ouvertures. Plus je vois se dessiner cette solidarité, et plus s'esquissent devant moi les multiples possibles, l'autrement fragile. Entre les larmes d'une détresse et d'une colère millénaires, d'une impuissance qu'on croyait irrémédiable, se faufile maintenant, comme une plume portée par un vent contraire, une brindille d'espoir. Le chaos, la prise de risque, le relâchement de celles qui n'ont plus grand-chose à perdre, la volonté guerrière des autres, tout ça se mélange sans se définir. J'apprends avec aberration que les deux administratrices du groupe sont poursuivies pour diffamation. C'est ce qui me tire hors du bain; entourée de ma serviette, frissonnant sous les gouttes qui longent mes bras, j'extirpe ma carte de crédit de mon portefeuille et je fais un don anonyme de mille dollars au fonds de soutien pour la défense de ces deux

femmes. C'est là une excellente utilisation de l'argent public qui m'est versé sous forme de salaire.

Maintenant que j'ai ouvert la porte, les récits entrent et peuplent mon espace, habitent le décor intérieur où je range mes souvenirs. En lisant les histoires des autres, impossible de ne plus comprendre la mienne. Je ne suis pas naïve. Je sais que c'est par instinct de survie que je cache mes blessures. Je lis les paroles d'une femme qui a traîné son agresseur devant la justice. *Ça m'a pris quarante ans pour y parvenir. Quarante ans à me reconstruire, pour que je sois assez solide pour soutenir le choc, la violence du processus.* Elle dit encore: *C'est en voyant ma fille, qui a aujourd'hui l'âge que j'avais quand ça m'est arrivé, que j'ai compris ce que je devais faire.* Je pense à Matéo. Je me revois à son âge. Dans mon souvenir, je ne suis plus une enfant. Mais mon souvenir, superposé à l'image de Matéo, fait disjoncter mes perceptions. Son enfance toute fraîche, dont il se départit à peine; mon enfance invisible, mes provocations qui ne suffisaient jamais à me faire apparaître aux yeux des autres. Et puis, je pense à la peur et à la honte, qui érigent un mur que personne ne m'aide à escalader. Le déni préemptif qui rompt toutes les possibilités de parole. L'apprentissage du secret, ça avait été ma seule stratégie de survie.

10

La dernière fois où je suis passée à la maison familiale, quand ma mère m'a appris qu'elle avait le même père que Pierrot, elle a mentionné un été où mon oncle était revenu à Montréal. C'est la dernière fois que j'ai revu Pierrot. Je n'en avais gardé aucun souvenir. Il n'était de passage que quelques jours. Ça avait été trop court. Ça n'avait rien voulu dire. Ça avait été facile à oublier.

— C'est déjà ma dernière soirée! Mon avion part à 19 heures demain. Tu fais quoi ce soir? Rien que nous deux, tu es d'accord? Je t'amène souper.

J'étais transie de joie. J'ai passé les heures suivantes à attendre que tournent les aiguilles de l'horloge dans la salle à dîner. Je me suis laissée aller à toute la coquetterie dont j'étais capable et je me suis préparée beaucoup trop à l'avance. Pierrot s'est montré au haut des escaliers avec une chemise à manches courtes et des jeans noirs qui lui allaient vraiment bien. Il m'a tendu un paquet.

— Tiens, c'est pour toi.

Mon excitation était à son comble. À l'intérieur du papier kraft, j'ai trouvé une petite enregistreuse.

— C'est la mienne, m'a-t-il dit. Je te la laisse. J'ai commencé à faire de la radio à Vancouver. Tu devrais essayer. Tu m'enverras tes enregistrements! Tu pourrais devenir ma correspondante montréalaise.

Le titre me semblait prestigieux. J'étais flattée. Je lui ai sauté au cou, et nous avons pris le chemin du restaurant.

À notre retour, mes parents avaient fini de souper. Mon père ronflait déjà devant la télé, son verre de bière menaçant de se renverser sur lui. Ma mère le lui a enlevé des mains et nous a priés de ne pas nous coucher trop tard. Pierrot et moi nous sommes assis à la table de la cuisine. En sortant deux bières du réfrigérateur, il m'a demandé si j'avais un amoureux. Je suis restée évasive, rien de sérieux. En fait, pour être honnête, rien du tout, je n'avais pas la tête à ça. Des fois je me retrouvais avec un gars, à la fin d'un party. Ça ne durait jamais plus que deux ou trois fois. J'ai pas la tête à ça, que je répétais, les paupières baissées.

— Et le gars de l'été dernier?

J'ai sursauté. Je ne me souvenais pas de lui avoir parlé d'un gars l'été précédent. Et puis ça m'est revenu: je n'avais pas pu m'empêcher de faire allusion à mon histoire d'amour.

— Il est pas à Montréal. Mais il revient pour l'été.

— Il est où?

— À Paris.

Il a pris son temps pour finir sa bière. Je me sentais rapetisser sous son regard. Il me connaissait bien, il lisait à travers moi, bien sûr que je lui cachais quelque chose. Une histoire que je mourais d'envie de lui raconter, c'était évident. Il n'aurait pas trop de travail à faire pour me tirer les vers du nez. Il a louvoyé en me posant quelques questions sur mes professeurs, sur les cours que je préférais. Puis, il est repassé à l'attaque.

— Et il fait quoi à Paris, le gars de l'été dernier?

— Un doctorat.

Il a haussé un sourcil.

— Mais... il a quel âge?

Je me suis renfrognée, j'en avais déjà trop dit. Pierrot est devenu taquin.

— Voyons, la Peste, c'est moi. Tu peux tout me dire.

François m'avait pourtant répété de faire attention. Mais avec Pierrot, c'était différent. Il ne nous jugerait pas. Pierrot m'a décapsulé une autre bière. Nous avons déjà fini une bouteille de vin au restaurant, je n'avais pas l'habitude de boire autant d'alcool. Le contour de son visage commençait à être flou; mais la lueur espiègle dans ses yeux, pareille à celle qui illuminait ses pupilles quand il trichait au Monopoly, se plantait droit dans mon cœur, là où mon secret se débattait pour sortir. J'avais envie de partager mon bonheur, ma tristesse d'être éloignée de François, mon excitation à l'idée de le revoir bientôt.

Pierrot n'a pas eu besoin d'insister. Je lui ai tout raconté. Ça cognait fort dans ma cage thoracique. Je baissais la voix et je me retournais souvent vers les escaliers menant à l'étage, où mes parents étaient montés, craintive à l'idée qu'ils m'entendent. Pierrot a suggéré que l'on continue la conversation au sous-sol. Il a coincé la caisse de bières sous son bras et je l'ai suivi. En bas, j'ai reconnu son odeur qui flottait dans la pièce. Son eau de Cologne. Le sofa-lit était ouvert. Ses vêtements, bien pliés sur la commode. Il s'est installé sur le fauteuil berçant après avoir jeté des coussins sur le sol. J'ai perdu l'équilibre en essayant de m'asseoir, j'ai dû m'appuyer sur son genou, il a saisi mon bras en me demandant si ça allait. On a ri, je me suis redressée, j'ai remplacé les plis de ma jupe.

J'ai continué à tout lui raconter, en terminant une bière après l'autre. Il hochait la tête, posait une question ici, passait un commentaire par là. J'étais saisie d'une chaleur bienfaisante, je le retrouvais complètement, mon Pierrot, je replongeais dans notre complicité. Il m'avait tant manqué, le grand frère à

qui je me confiais, le jeune oncle quine me traitait pas comme une petite idiote. Un peu comme François. Au cégep, mes professeurs me donnaient des bonnes notes, mais aucun d'entre eux ne semblait apprécier réellement la profondeur de mes textes. En revanche, François savait que j'irais loin, il me le disait souvent. Ma poésie était encore brute, immature, mais il me garantissait que je possédais l'essence de ce qui faisait les grands écrivains, comme un cadeau divin, brûlant en moi sans que je n'y puisse rien. Grâce à François, j'aurais le courage de ne jamais abandonner. Il m'avait convaincue que je n'avais pas le droit de gaspiller mon talent, pas le droit de priver le monde de ce que j'avais à dire, je le lui avais promis.

Plus je parlais et plus le plancher tanguait, plus les perspectives de la chambre crochissaient. Pierrot hochait la tête, mes poèmes l'intéressaient lui aussi. Il se souvenait avoir lu mon carnet, lors de son dernier passage. J'ai tenté de lui réciter quelques vers, mais ma mémoire était trouble. Je bafouillais, me reprenais. Ça ne donnait rien de bien impressionnant, et je me fâchais contre moi-même. Ça ne semblait pas déranger Pierrot, qui me regardait toujours d'un air amusé, attendri.

— Je le comprends, le professeur de français, de te trouver jolie, a-t-il laissé tomber.

Le rose m'est monté aux joues. Soudainement, son visage s'est illuminé, comme s'il venait d'avoir une idée.

— Viens ici, m'a-t-il lancé comme s'il avait quelque chose de très excitant à me montrer.

Il a calé sa bière et m'a tendu la main pour m'aider à me relever. Alors que je m'approchais de lui, il s'est avancé jusqu'à être assis au bord du fauteuil, le dos bien droit. Il faisait chaud, une fine sueur couvrait son front.

— Quand on parle, toi et moi, j'oublie ton âge. Les filles à l'université, elles sont plates à côté de toi. Tu es tellement plus... vivante!

Ses yeux fixaient encore les miens. J'ai souri de fierté. Les années avaient passé, mais Pierrot me comprenait toujours. Il n'avait pas lâché ma main, il maîtrisait mon ballottement. Ses doigts ont glissé autour de mon poignet. Il a ramené ma main droite vers ma main gauche. Il m'a tirée vers lui, un peu plus.

— C'est normal, tu tiens de ta grand-mère. Elle aussi, elle avait des histoires secrètes, tu sais? On t'a déjà dit qui était ton grand-père? Et moi, mes parents biologiques? Pourtant, elle le sait, ta mère. Elle l'a toujours su. Tu veux savoir?

J'ai hoché la tête avec vigueur.

— Tes parents t'ont toujours traitée comme une princesse, comme si tu étais trop fragile pour savoir la vérité.

J'étais très proche de lui, son visage presque sur mon ventre. Ses genoux touchaient mes jambes, je devais me pencher un peu pour garder l'équilibre.

— Peut-être que ça t'a manqué, de te confronter à la vraie vie une fois de temps en temps. Tu crois pas? Un jour, il va bien falloir que tu sortes de ton cocon. Tu deviendras jamais une femme sinon.

Il avait raison. J'avais soif d'aller vite, et loin, de sortir du giron familial et de prouver au monde entier ce dont j'étais capable. Mais sa voix s'est tout à coup saisie d'une froideur blanche, j'ai eu une drôle d'impression quand il m'a sifflé, l'œil excité:

— Une vraie femme, tu sais c'est quoi? C'est quelqu'un qui obéit.

Soudain, je me suis retrouvée à plat ventre sur ses genoux. Sa main droite encerclait mes deux poignets et les tirait vers le sol. J'ai eu un hoquet, la bière remontait, j'ai retenu un haut-le-cœur. Surtout, ne pas vomir. Le motif du tapis sous mes yeux se brouillait, je ne pensais à rien d'autre, surtout pas à ce qui était en train d'arriver. Le temps s'engluait comme une pâte molle.

J'ai essayé de remonter la tête, mais c'était pire. À travers les brumes, j'ai compris qu'il avait relevé ma jupe. J'ai senti sa main s'abattre sur mes fesses, le claquement comme un applaudissement unique, comme une célébration ironique, l'absorption du coup par ma chair qui vibrait de petites ondes, mes muscles qui se bandaient. Ça ne faisait pas mal. Il a recommencé, une autre fois, puis une autre, plus fort, jusqu'à ce que je sursaute. Par instinct, j'ai voulu encore me relever, prenant appui sur mes bras contre sa jambe. On aurait dit qu'il n'attendait que ça, il a tiré plus fort sur mes poignets, mon ventre s'est écrasé à nouveau sur ses genoux. J'ai hoqueté de plus belle, le souffle coupé.

Puis il a lâché sa prise et a pressé son bras en travers de mon dos. J'ai plaqué mes mains contre le tapis et j'ai poussé, mais plus je forçais, plus son coude s'enfonçait et se coinçait contre mes vertèbres. Je ne pouvais plus bouger. Je me suis rappelé soudainement que c'était Pierrot, que je lui faisais confiance, il savait ce qu'il faisait, je n'étais pas en danger, nous étions en train de nous amuser, c'était tout. Il a senti que je relâchais ma tension. Alors il s'y est remis de plus belle, cette fois sans retenue, exhalant un grognement caverneux à chaque coup qu'il m'assenait, à chaque coup qui faisait sursauter mon corps mécaniquement, comme quand mon genou répondait au marteau du pédiatre qui testait mes réflexes, lorsque j'étais petite. Oui, c'était ça, Pierrot testait mes réflexes, et je ne voulais pas échouer à l'examen.

À un moment, il a arrêté. Plus rien ne se passait, je sentais qu'il épiait ma réaction. Je me suis demandé ce que je devais faire. Qu'est-ce qu'une femme, une vraie, aurait fait à ma place? Elle ne serait pas partie en hurlant, comme sa copine qui l'avait traité de débile avant de claquer la porte. Sa respiration se calmait peu à peu. Je ne bougeais toujours pas, paniquée de ne pas être à la hauteur de ce qu'il attendait de moi. Pourtant, il l'avait dit, j'étais mature, j'étais son égale. Je ne voulais pas redevenir une enfant à ses yeux. J'ai senti sa main se glisser entre mes cuisses. Ma sueur collait sa peau à la mienne. Son doigt a poussé l'élastique de ma culotte et s'est inséré d'un coup. Pierrot a

soupiré longuement, comme s'il était soulagé.

— C'est bien ce que je pensais, a-t-il susurré d'une voix rauque, comme s'il se parlait à lui-même. Petite salope, tu aimes ça.

Il a plaqué un baiser sans tendresse sur mes cheveux et m'a retournée, me serrant contre lui. Il m'a portée et déposée sur le lit. J'ai soulevé le bassin alors que, penché sur moi, il faisait glisser ma culotte et ma jupe jusqu'à mes chevilles. Je ne captais pas son regard affamé, méconnaissable, il n'avait d'yeux que pour mon corps. Il s'est détourné quelques secondes, le temps de fermer la lumière. J'ai entendu un bruit de fermeture éclair, de vêtements qui se froissaient et qui tombaient au sol.

Le lendemain matin, ma mère, qui avait remarqué mon lit vide dans ma chambre à la porte inhabituellement ouverte, est descendue au sous-sol. Elle a marché silencieusement à travers les bouteilles de bière. Peut-être son pied a-t-il frôlé ma culotte et ma jupe. Elle a vu ma tête enfoncée dans l'oreiller, mon épaule toujours couverte de la manche de mon chandail, les draps qui cachaient le reste de mon corps endormi à côté de celui de Pierrot. Elle a vu ça et rien d'autre. Elle est remontée sans faire de bruit. Au petit-déjeuner, alors que Pierrot dormait toujours, elle m'a dit :

— C'est mignon comme vous êtes restés proches, Pierrot et toi. Après toutes ces années, tu aimes encore dormir avec ton oncle. C'est si adorable.

Sa voix était presque normale. Elle disait les meilleurs mots qu'elle avait pu trouver pour préserver intacte une histoire facile à croire, une histoire qui ne bousculerait rien. J'ai failli lui répondre que Pierrot n'était pas mon oncle. Nous n'avions aucun lien de sang. Il n'était pas mon oncle, il était bien plus que ça. Je me suis retenue juste à temps, le nez dans mon bol de céréales. Elle n'aurait pas compris.

11

Sur le balcon, des boîtes de carton vides attendent le jour du recyclage. Je les rentre et commence l'inventaire. D'abord les murs. Je décroche en premier une fleur sérigraphiée par Matéo, que j'ai fait encadrer. Puis le tableau avec un oiseau en trois dimensions, la reproduction d'une carte de Toulouse à l'ère médiévale, l'affiche du lancement du premier roman de Marianne. Je laisse en place toutes les photos de famille. Ma gorge se serre. Je ferme les yeux et prends une grande inspiration. Je descends, descends profondément en moi, vers l'endroit où se tapit ma colère. Je ne masque plus rien, je m'appuie sur le lieu de la douleur pour me garder en mouvement. Pour ne plus m'engloutir dans mon propre silence.

Je me rappelle. Impossible de regarder ailleurs, c'est sous mes paupières que ça se joue. La nuit, mon sommeil troublé. Les réflexes que j'ai développés, le lacet du pantalon de pyjama que j'ajuste trop serré à la taille, le nœud difficile à défaire le lendemain. Aussi, ne plus lui tourner le dos, dormir face à lui, toujours, mes bras en position de boxeuse, prête à le repousser. J'ai la nausée. Je dois m'appuyer contre le mur. Les cadres que j'ai décrochés m'attendent, l'un contre l'autre, dans une des boîtes de carton.

Il est temps de passer aux objets. Il y a la minuscule machine à coudre antique que Marianne m'a donnée pour mon anniversaire. Une chose magnifique, tout en rouages et en lignes de fer, fixée par un étau à une étagère. J'ajoute la coupe en céramique que mon père m'a offerte quand j'étais enfant. Je débranche la lampe de table qui projette des lueurs jaunes sur les murs. Et je continue ainsi, un objet après l'autre, opérant un tri instinctif entre ce que j'emporte avec moi et ce que je laisse derrière. Chaque fois que je sens la tristesse monter, je m'arrête et je prends appui sur ma colère. Chaque fois, j'ai la nausée et je ne refoule rien des images qui l'accompagnent. J'ai la gorge sèche, mais je ne nie plus. Ce n'est plus le temps pour ça. J'accepte de me confronter au souvenir concret de ses doigts, de sa langue, de sa respiration lourde et de ses grognements, j'accepte le dégoût que ce souvenir provoque en moi. J'ai, rivée au corps, la sensation précise de sa concupiscence qui me parvient d'abord à travers mon sommeil; puis la détresse, parce que j'aurais envie de dire non, mais ça m'en demanderait trop. C'est que la normalité est

de son côté, et moi, je suis coincée dehors, là où les filles folles ne veulent jamais baiser parce qu'il leur est arrivé des choses, autrement bien sûr qu'elles voudraient, et au final, c'est lui qui paie pour ça, lui le bon gars normal. Les bons gars normaux ne comprennent pas quand on est saisie de froideur, quand on fait la morte déjà rigide. C'est qu'ils sont gentils, ils ne sont pas comme les autres. Lui, il sait ce que je veux, il sait ce qui fera du bien à la femme que je suis devenue, car je ne suis plus une enfant craintive et facile à manipuler. Je suis si belle qu'il ne peut me résister, il m'aime, c'est ça l'amour et je suis défectueuse si je ne comprends pas ça. Ce n'est pas un crime de ressentir tant d'amour pour moi, car oui, c'est le mot *amour* qui est la clé de tout. Il me murmure avec sa voix hachurée mouillée: lui, il m'aime, il me le répète pendant qu'il écarte mes jambes, écarte mes fesses de ses doigts qu'il a trempés dans moi comme dans un pot de miel, ses doigts qu'il lèche goulûment en répétant qu'il m'aime, et il m'aime tant pendant qu'il insère sa queue en moi en agrippant mes hanches, enfonce tout son amour dans mon corps en poussant des soupirs plaintifs, et éjacule rapidement, et s'endort avec sa grosse patte toujours serrée sur mon bras.

Je ne vomis pas, je continue à faire l'inventaire.

Ce n'est arrivé qu'une fois, les cris, les larmes. Une seule fois, je l'ai supplié d'arrêter. Une seule fois, j'ai dit tu me fais mal. Il a tiré mon bras vers l'arrière encore plus fort. Mon épaule a craqué, j'ai senti l'articulation qui se détraquait. Elle est restée endolorie plusieurs jours. Le lendemain, c'était lui qui pleurait. Il répétait qu'il avait mal compris. Il avait cru, je ne sais pas, autre chose. Que je jouais, que ça faisait partie du jeu, dire non mais vouloir, parce que c'était si excitant. Ce n'était pas lui, le monstre. Il l'avait vu partout, mais partout, des femmes qui disent non mais qu'on prend pareil, que ce soit subtil ou plus direct, comme le fait le personnage joué par Harrison Ford dans *Blade Runner*, ou alors dans la porno, c'était un jeu, tout le monde savait ça. Il n'avait pas voulu me faire mal. Il avait été si con. S'il n'y avait pas eu Matéo, il aurait voulu mourir; mais jamais il ne ferait ça à son fils. Il était une sous-merde, il méritait ma pitié. Il ne survivrait pas s'il fallait que je le quitte. Il comprendrait, bien entendu, que je ne veuille plus de lui. Mais il ne survivrait pas. Il ne saurait pas s'en remettre. Jamais plus, jurait-il, jamais plus, tu m'entends? Je le consolais. Je l'assurais que je n'irais jamais nulle part. Moi aussi, je l'aimais. C'est ce que je disais. Il n'y avait pas d'autre choix, je devais l'aimer, n'est-ce pas? Je devais aimer cet homme qui avait joui plus fort que jamais, alors que je pleurais et qu'il me faisait mal. Si je ne l'aimais plus, qu'allait-il m'arriver? L'aimer était la seule possibilité, la seule chance de survie. La seule chance à courir.

J'ai trouvé tant bien que mal un sens à nos souffrances, et je me suis murée dans le silence. Nos zones obscures sont inavouables, parce qu'elles feraient fausse note dans la symphonie collective de l'Histoire d'Amour

Réussie. L'HAR, oui: nous vivons sous la tyrannie de l'HAR. Nous n'avons pas le droit de grimacer sur la photo. On nous envie, et on nous pardonnera difficilement cet accroc, cette maille qui s'effiloche dans la toile lisse sur laquelle s'est peinte l'image de notre bonheur universel. Le couple, l'homme, la femme, avec un ou plusieurs rejets, c'est encore mieux, l'accomplissement ultime qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'HAR. C'est la plus efficace des prisons. Combien sommes-nous à vivre dans ces cellules mitoyennes, ignorant la présence des autres?

Ma position indéfendable, c'est celle de la mauvaise victime, qui n'a pas un récit limpide ou une défense virginale. Les femmes comme moi pardonnent, parce qu'on est beaucoup trop fatiguées pour partir en guerre. On a appris à domestiquer notre colère pour continuer à sourire sur la photo. Ces mots que je mets un soin infini à éviter, je ne les ai prononcés qu'une seule fois, dans le bureau de la docteure. Elle a déposé son stylo et son attention s'est concentrée sur moi comme un faisceau de lumière. Elle m'a demandé avec gravité si j'étais en danger. J'ai dit non et j'ai pensé: tant que je reste près de lui. Tant que rien ne change. Comment savoir? Chaque mois, les journaux nous rappellent les drames familiaux, les crimes passionnels, les maris éplorés qui n'ont pas pu s'empêcher, mais qu'est-ce qui les a donc pris, quelle détresse cachée les a poussés à aller si loin, nul ne le saura jamais, les fleurs et les toutous déposés sur les trottoirs, les petits anges sacrifiés à l'autel de l'HAR.

Année après année, les noms des victimes dans les journaux, et aussi ceux des meurtriers qu'on n'aurait jamais soupçonnés, des meurtriers si bons pères, des meurtriers si bons gars. On fait le décompte, on calcule la moyenne. La photo d'un graffiti circule sur les réseaux sociaux: «Dans deux féminicides, c'est Noël.» À voix haute, on se convainc que ça n'arrive qu'aux autres. La docteure a proposé de me prescrire des antidépresseurs et a insisté: il faudrait une thérapie. J'ai dit que ça irait, que Philippe avait compris, qu'il avait commis des erreurs mais que c'était terminé. J'ai dit que non, il n'était pas violent.

Mais je ne peux plus continuer comme si de rien n'était. Comme si certaines violences étaient plus acceptables que d'autres. Alors je remplis les boîtes. Je me déplace de la chambre au bureau. Il ne m'arrivera rien. Il n'y aura pas de gros titre, pas de drame conjugal, pas de crime passionnel. Ça ne se passera pas comme ça. Je ne finirai pas meurtrie.

Je laisse mon regard errer à travers la pièce. Le décor ne veut plus rien dire. Les objets qui restent sont vidés de toute essence. Les souvenirs se sont évanouis, ils sont conservés dans des albums poussiéreux. J'ouvre les portes vitrées du meuble qui contient les roches de ma grand-mère. J'en choisis une au hasard. Je prends le temps à rebours et je remonte les années. Philippe est jeune, on se balade sous un soleil plombant. Je me reconnais près de lui, toute tendue d'un bonheur encore pur. Et moi en double, plus vieille, plus forte, je flotte derrière cette jeune femme et j'aspire les nuages que l'avenir lui réserve.

Je la prends dans mes bras, j'embrasse sa nuque, puis ses paupières. J'absorbe ses histoires, les chapitres, les interludes dont on ne parle même plus. Je détraque les rouages de la machine à fabriquer des destins d'exception: elle nous pousse à vouloir nous élever toujours plus haut et, pour ça, à écraser continuellement les autres. Je pulvérise le diagnostic qu'on aurait pu lui coller au front, elle n'est pas bipolaire, elle n'est pas borderline, rien de tout ça. Plutôt, elle est contrainte. Elle est prise dans un système aux limites desquelles elle adhère sans s'en rendre compte. C'est le génie de ce système: que la femme soit devenue sa propre contrainte.

Je prends les cailloux. Je les soupèse, puis les repose. Elle, la jeune femme de mon souvenir, s'empreint d'une légèreté presque immatérielle. Les pierres de ma grand-mère Élise ne sont pas l'héritage d'une fatalité. Je prends la jeune femme dans mes bras. Je la dépose dans mon cœur, tout doucement. Dans mon cœur, là où l'attend un vide qui a la forme de son corps.

Je continue à soupeser les roches, et à les reposer, une à une, sur les tablettes. J'entends le pas de Philippe sur le perron. Ses clés tintent près de la serrure, le loquet tourne. La porte. Son sac sur le plancher. Son «Allô?». Je ne réponds pas. Il arrive au bureau, reste sur le seuil. Je plisse les yeux et j'observe son visage, je veux déchiffrer l'expression qui s'est fixée sur ses traits. Ce n'est pas de la crainte ou de la méfiance, mais ça y ressemble. Il est aux aguets.

La normalité est de son côté. Comme toute personne normale, il veut une femme, un enfant, un foyer, de l'argent. Il veut mon sexe, mon cœur et mon esprit, pour les mettre sous vitrine et les contempler aussitôt qu'il doute de lui-même. Il fera tous les efforts nécessaires pour conserver mon sexe, mon cœur et mon esprit bien en sécurité derrière cette vitrine qu'il astique jusqu'à la faire disparaître. Il ne faut pas que ça s'ébroue. Il ne faut pas de désordre. Notre bonheur, c'est cette cage invisible.

J'ai dans la main un caillou pointu que je place contre la vitre. J'y trace un trait en appuyant lentement.

— Qu'est-ce que tu fais?

L'inquiétude s'affirme maintenant dans sa voix.

— Je pars, lui dis-je calmement.

Je repose le caillou et je marche droit vers lui. Je le prends par les épaules, le déplace de quelques centimètres et dépose un baiser sur sa joue.

— Je te laisse tout ça, fais-je en désignant la collection de roches de ma grand-mère. J'en ai plus besoin.

Georges m'aide à mettre les boîtes dans le coffre, comme si c'était la chose la plus normale au monde. Et Marianne ne montre aucune surprise en me voyant débarquer avec ma brosse à dents et mon sac de vêtements. Elle lève un sourcil, l'air de dire: «Ça y est, c'est fait?», puis elle déplie le sofa-lit du

salon.

— Il faut que je prenne mes courriels, dis-je en posant mon ordinateur sur la table basse.

Elle hoche la tête et va dans la cuisine pour faire décongeler des cuisses de poulet. Elle sort acheter une bouteille de vin, en rapporte trois. En me tendant une coupe remplie à ras bord, elle me lance:

— Il a réagi comment, le neveu du brigadier?

Je hausse les épaules. À nouveau, elle hoche la tête, comme si elle approuvait. Je la rejoins dans la cuisine quand je juge l'état de ma boîte de réception relativement potable.

— J'en pouvais plus d'être avec lui, dis-je.

— Je sais.

Je la regarde verser le riz dans la casserole, couper les oignons et les champignons, faire couler quelques gouttes de sauce soya. Je soupire. J'ai oublié que les choses pouvaient être si simples. Je sors une laitue et un concombre, de la moutarde de Dijon, du vinaigre. Je remplis nos verres.

Depuis que je suis chez elle, je passe mon temps à éplucher les petites annonces. Je ne veux pas être trop loin de l'école de Matéo, ni de chez Philippe, pour faciliter les déplacements. Et puis, aller chez Marianne à pied, l'accompagner au dépanneur Gerry, prendre un café au Milou en passant, me rendre au bureau à vélo, j'ai envie que ce soit ça, ma vie. Je continuerai à remplir mon rôle de députée jusqu'aux prochaines élections. Après, on verra bien. Je clique d'une annonce à l'autre, puis je tombe sur un grand logement, trois chambres, à un prix à peu près raisonnable.

L'appartement est vieux, mais il a du cachet. La cuisine ne paie pas de mine avec ses armoires en mélamine blanche. Les cadres de porte penchent vers la droite, et je doute que ce soit à cause de l'angle de prise de vue, ce doit être la structure de l'immeuble qui est en train de s'affaïsser. Les murs blancs, le salon peu éclairé. L'annonce a été mise en ligne la veille, et il y a déjà eu plus de deux cent cinquante visites sur la page. J'écris tout de même. Je laisse mon numéro de téléphone. Je continue à faire dérouler les offres, à envoyer mes coordonnées comme des bouteilles à la mer. Marianne vient s'asseoir près de moi, un café à la main.

— Et puis?

— Je vais finir par trouver.

— Tu peux rester ici tant que tu veux. On mettra Matéo dans la baignoire.

Par moments, j'ai peur d'avoir fait une erreur en quittant Philippe. Ça me prend au ventre tout d'un coup, mais qu'est-ce que j'ai fait là? Alors, je me tourne vers Marianne. Sa présence me réconforte. Quand je me sens vaciller, elle soutient mon courage et ne le laisse pas s'affaïsser. Comme je le ferais pour elle. Comme je l'avais fait devant Nadia, quand j'ai refusé que le

saccage continue. Oui, il est grand temps que s'achèvent les démolitions. Le moment est venu de tout réparer.

Mon téléphone sonne. Numéro inconnu. On me demande si je suis bien moi, j'acquiesce. C'est pour l'appartement, m'informe-t-on. Ai-je des questions, quand voudrais-je visiter? On s'enquiert de mon occupation principale, de ma *situation*. «Ah, fait la voix excitée dans le combiné, je me demandais si c'était vous. L'appartement est pour vous, si vous le voulez.» Je raccroche, engourdie. C'est donc ça, le privilège d'être *quelqu'un*. C'est ce sentiment-là qui fait courir les gens. Qui les fait séduire et trahir. On trafique les spotlights en oubliant combien l'ombre est apaisante. Cette ombre, je voudrais ne plus jamais la quitter. Je voudrais être anonyme. Ne causer aucun remous, disparaître. Marianne feuillette une revue. Tout est silencieux. On dirait que ma décision se prend comme une évidence. Parfois, pour atteindre le calme, il faut d'abord causer des éclats. Jeter un pavé dans la mare sans craindre les éclaboussures collatérales. Démolir, quand c'est la seule façon de mieux reconstruire. J'ouvre ma page Facebook. Je trouve le groupe de dénonciations et je place le curseur dans la barre de statut. Je tape.

J'ai connu François Ménard quand j'étais élève au secondaire. Il était prof à mon école. Nous avons commencé à nous fréquenter quand j'avais quinze ans. Notre relation a duré trois ans, jusqu'à ce que j'y mette un terme quelques semaines avant mes dix-huit ans.

Et je tape, et je tape, et je tape. C'est peut-être un peu par vengeance que je le fais, mais c'est surtout par amour.

Ça m'effraie, c'est sans nom comme ça m'effraie.

REMERCIEMENTS

À Miruna Craciunescu – pour ta confiance, pour ta générosité et ton talent;

À Annie Goulet et à Mélikah Abdelmoumen – pour la course à relais;

À Maryse Andraos, Ariane Marchand-Labelle, Sébastien Parent-Durand –
pour vos lectures éclairantes, et surtout pour votre amitié.

À Claude Périard – parce que ta lumière n'est jamais bien loin quand les
ombres me menacent.

Ma position indéfendable, c'est celle de la mauvaise victime, qui n'a pas un récit limpide ou une défense virginale. Les femmes comme moi pardonnent, parce qu'on est beaucoup trop fatiguées pour partir en guerre. On a appris à domestiquer notre colère pour continuer à sourire sur la photo.

C'est à la veille des élections que Stéphanie Goyer, écrivaine de métier, a rejoint le parti de gauche qui l'a emporté, contre toute attente. Malgré son inexpérience, on lui a offert le ministère de la Culture. Alors qu'elle cherche ses repères dans le tourbillon de la vie politique, une vague de dénonciations s'abat sur le milieu littéraire, y fustigeant les marques de la culture du viol. Peu à peu, Stéphanie voit se dessiner des liens entre sa propre expérience et celle des survivantes qui osent briser le silence.



CATHERINE LAVARENNE a été enseignante au collégial, attachée politique à la Ville de Montréal et chargée de projet en défense des droits au Conseil québécois LGBT. Après *Quelques lieux de Constance* (Héliotrope, 2018), elle signe avec *Fragile comme une bombe* son deuxième roman.